

LOLA

VIRGINIE KRAHN

LOLA

roman

LEditions



LACOURSIÈRE ÉDITIONS

A-138 rue Saint-Vincent

Sainte-Agathe-des-Monts

Québec, Canada, J8C 2B2

www.lacoursiereeditions.fr

www.lacoursiereeditions.com

lacoursiereeditions@hotmail.com

(+1) 514 601-2579

*Dépôt légal effectué à la BANQ
(Bibliothèque et Archives nationales du
Québec) en 2021.*

ISBN version papier/ brochée :
978-2-925098-31-7

ISBN version électronique :
978-2-925098-33-1

© Lacoursière Éditions, 2021.
Tous droits réservés.

Imprimé par Lightning Source

LOLA

Le non-désir quand
tu nous tiens...

CHAPITRE I

Moi, c'est Lola, trente-deux ans, bien dans mes baskets. On m'a toujours parlé de *désir*. Ce mot a un sens large et parle à tout le monde. Enfin, je crois. Pour moi, le *désir* est synonyme d'une chose en particulier que je ne vous révélerai pas sur le coup...

À travers ces bribes et ces jolis mots, je souhaite partager avec vous ce qui est réellement important pour moi. Trente ans : l'âge où tout se joue en termes de construction tant personnelle que professionnelle. C'est l'âge où tout prend également son sens...

Je suis née le 14 février 1987 à Paris 18e, ah ! La bonne heure, la Saint Valentin, à l'hôpital Bichat, ou Claude-Bernard, mais c'est à Melun que

j'ai grandi. Au départ, ma mère et mon père habitaient le dix-huitième, non loin du Sacré Cœur de Montmartre, dans un petit studio : une ancienne chambre de bonne, en fait. À cette époque, mon père venait tout juste d'être promu conseiller bancaire. Ma mère, quant à elle, travaillait depuis trois ans. Elle bossait comme psychomotricienne à l'hôpital Robert Debré à Paris 19e. D'après mes parents, on est resté dans ce studio (*Ce qui n'avait rien à voir avec l'appartement au sein duquel on a vécu juste après*) jusqu'au début de l'été précédant mon entrée en maternelle. Bien sûr, je n'ai aucun souvenir de cette époque ou du fait que j'étais diablement curieuse, cherchant à attraper tout ce que je trouvais. Je rendais fous mes parents, à leur avis.

Nous nous sommes installés à Melun en 1992. C'est dans un immense appartement de quatre pièces où j'ai pu enfin prendre conscience de ma propre existence, de ce qui m'entourait, mais aussi de la présence sans faille de papa et maman.

Eux ne voyaient que moi. J'étais leur princesse, leur diamant rose. Évidemment, lorsque je clamais haut et fort que je ne souhaitais ni frère, ni sœur, ils étaient fort ravis. Je ne réalisais pas encore que c'était en réalité un choix qu'ils avaient fait, un choix délibéré, dont je n'eus conscience que bien plus tard.

Un beau jour vint ma première rentrée des classes. Un moment délicat tant pour les enfants que pour les parents. D'après les dires de maman, contrairement aux autres, j'ai été ravie de me confronter du jour au lendemain à autrui. Pour elle, par contre, ce fut un déchirement. Un souvenir précis de ce jour-là lui revenait toujours en tête. Elle me le raconte toujours comme si c'était hier et avec émotion : elle se voit encore en sanglots, littéralement effondrée. À cet instant-là, elle me serrait très fort dans ses bras, ne voulant plus me lâcher et moi lui disant : « Mais maman, pourquoi tu me serres comme ça ? J'arrive plus à respirer ! »

Elle m'a raconté qu'à ce très jeune âge, j'étais le petit bout en train de ma classe, toujours prête à jouer et à être en position de leader. Je savais déjà ce que je voulais. Ce que j'aimais aussi, c'était dessiner. Je rapportais souvent un grand nombre de dessins de l'école à mes parents. Ils étaient surtout destinés à papa. Déjà, à cet âge, je cherchais la fierté dans son regard. J'en ai toujours eu besoin.

Le soir de mon entrée en maternelle, apparemment, papa noya maman sous une tonne de questions : « Ça a été ? Elle n'a pas pleuré ? Comment s'est passée sa journée ? Tu en as parlé à la maîtresse pour sa blessure au genou ? » C'était étrange de l'imaginer aussi anxieux, à l'époque. À ce jour et à mes yeux, c'est un homme fort. Loin de lui l'idée de se laisser envahir par l'inquiétude. Il est combatif et ne se laisse jamais marcher sur les pieds. Il a aussi sa sensibilité, mais la cache. Si quelque chose le touche, on ne percevra que peu ses yeux larmoyants, sa voix qui tremblote légèrement, mais il ne montre jamais

de signes de faiblesse et a du mal à dire « Je t'aime » et le montre donc à sa façon.

Bilal Bensoussan : ce nom fait résonner en moi la notion de fraternité. Il était et est toujours mon éternel frère de cœur. On passait et passons encore notre temps ensemble même si Philippine, depuis nos années de lycée, est entrée dans nos vies de façon quelque peu intrusive pour lui et moi. Je vous expliquerai tout ça plus tard. En tout cas, au début de notre rencontre en classe de CP, on ne pouvait pas « se saquer » (*Autrement dit, dans le langage de rue des années 1990-2000 : « On ne se supportait pas »*). On se regardait de travers, Bilal et moi, on se « balançait » mutuellement à la maîtresse pour des brouilles. Un jour, elle fut tellement agacée par notre comportement qu'elle nous mit au coin. Moi près du tableau et lui au fond de la classe. Tout bêtement, ça nous a rapprochés. Ce jour-là, nous nous sommes tout de suite sentis complices car, évidemment, nous étions pleins de malice.

Le temps s'écoulant, on s'est rapproché de plus en plus l'un de l'autre, ne se quittant plus. Il venait dormir à la maison et moi chez lui.

Je me souviens, lorsque c'était le ramadan, sa mère nous invita à manger chez elle en compagnie de la tante de Bilal, son père, son frère et sa sœur. Mes parents étaient aussi conviés à la fête. Je revois ces mets succulents autant salés que sucrés. Des pâtisseries comme je les aimais : la boule à l'amande, le baklawà à la pistache et, bien sûr, les cornes de gazelle. Je suis une grandeoureuse du tout sucré, mais il est vrai que lorsque j'ai mangé pour la première fois le couscous tunisien (*Il est bon de le préciser !*), je suis montée au septième ciel. J'en avais jeté un mot à ma mère en rentrant, émoustillée et enthousiasmée par ce magnifique plat qui était à l'opposé du sien que je trouvais définitivement fade. Peut-être triste à en mourir ? Ça, il ne faut pas que je lui dise : j'aurais bien trop peur de la vexer à vie.

Il y a aussi un autre souvenir en commun avec mon meilleur ami qui me revient en tête. Je me rappelle quand Bilal m'a annoncé que sa mère était enceinte de sa seconde petite sœur. On était en classe de CE2. Je le jalousais en silence. Mon inconsciente envie d'être grande sœur remontait à la surface. Jusqu'à mes 5 ans, je me voyais bien enfant unique, mais quand je l'ai connu, j'ai pu voir ce qu'était la vie fraternelle avec ses disputes et son petit lot de joie. Au fond de moi, j'espérais que ma mère m'annonce l'arrivée d'un bébé fille. De quelle façon cela pouvait se produire, je n'en avais aucune idée, pourvu que je puisse pouponner ! Le jour où j'ai vu que le ventre de la mère de Bilal était devenu très gros, je fus horrifiée. J'avais du mal à imaginer qu'elle puisse porter un être vivant dans son corps, mais je me posais aussi des questions importantes à mes yeux d'enfants : je fus dans l'obligation de noyer mes parents sous une tonne de questions. « Comment Meriem a fait pour que le bébé, il soit dans son ventre ? Comment il va sortir ? »

Mes parents se sentirent dépassés. Ils étaient toujours tabous au sujet de la sexualité. À sept, treize ou dix-huit ans, rien ne changeait. Mes questions restaient sans réponse. Cependant, ma mère souhaitait à tout prix que je ne tombe pas enceinte trop jeune. Encore fallait-il m'expliquer comment on faisait les bébés. Rassurez-vous, j'ai compris le mécanisme assez tôt dans ma vie. En gros, à presque neuf ans, j'étais déjà bien au courant : « Merci, Houssein ! », frère de mon cher ami Bilal qui avait cinq ans de plus que nous.

Au moment de l'arrivée de leur petite sœur Marwa, je fus éprise d'elle. Je me voyais m'en occuper comme si c'était la mienne. J'allais tous les jours chez les Bensoussan pour choyer cette petite poupée vivante à qui je pouvais donner du lait, des gâteaux tout mous, changer sa petite couche et l'habiller de belles petites robes colorées. C'est vrai, je ne le cache pas, j'ai eu ce fort désir d'avoir une autre réplique de mes parents. Une partie d'eux avec qui je partagerais les moments clés

de ma vie. On rirait ensemble, pleurerait ensemble mais, encore une fois, c'est avec l'âge que j'ai compris le choix d'enfant unique de mes parents : oui, un désir, leur désir.

Avec eux, j'ai eu la chance de pouvoir profiter de la vie, d'être dans un cocon impénétrable. Mon père, au fil des années, était devenu directeur d'agence bancaire du Crédit Agricole lorsque j'avais dix ans. Ma mère, quant à elle, était devenue psychomotricienne libérale.

Pour elle, ça a changé beaucoup de choses en bien comme en mal. Des horaires à rallonges, un emploi du temps surbooké, de la fatigue, mais aussi de la passion. Elle avait une préférence pour les patients âgés. Elle qui a toujours été très attachée à sa grand-mère, elle ne pouvait que combler le vide de son absence en s'occupant des aïeux des autres. Grâce à leurs moyens financiers, j'ai pu profiter de voyages lointains, de loisirs, de nombreux restaurants ou encore du cinéma.

Je me souviens, lorsqu'on est parti pour la première fois en vacances, c'était à la campagne. Ça m'a marquée. Les insectes qui me passionnent toujours autant et que j'ai pu regarder incessamment dans le film « Microcosmos : Le Peuple de l'herbe » sorti en 1996 (*Que j'avais vu à l'école à l'époque. Vous, trentenaires, vous devez vous en rappeler, de ce fameux film documentaire, non ?*) : les animaux de la ferme, dont le lapin que j'affectionne particulièrement, l'herbe verte et fraîche par la rosée du matin, le vent frais... Enfin, la nature dans toute sa splendeur et ce n'était que le début de ma découverte du monde.

Puis encore, l'été précédent mon entrée en classe de sixième, nous étions partis en vacances pour la première fois en Italie. Ma mère, qui en avait toujours rêvé, avait sauté sur l'occasion quand elle vit papa lors d'un repas entre amis et leurs enfants écouter religieusement son ami Franck à propos de cette magnifique destination. Il en faisait tellement l'éloge que mon père était happé par tout ce qu'il pouvait en dire.

Le soir même, mon père dit à ma mère : « Tu sais, chérie, je pense qu'on devrait partir... », « Partir en Italie, tu veux dire ? », s'enflammait maman. « Bien sûr, Christian, que je veux y aller : c'est mon rêve de toujours ! » Elle lui lançait un énorme sourire, puis continua : « Oh, Venise ! », « Ah non, ça sera Rome, ma chérie. » La déception se dessinait sur son visage, mais elle sourit à nouveau, car l'idée même de poser ses deux petits pieds (*Elle chausse du trente-six pour information. Moi, j'ai pris les pieds de papa : quarante-et-un, de grands panards !*) sur le sol Italien la ravissait.

Midi quarante. C'est l'heure où nous sommes arrivés à Rome, cet été-là. C'était un jeudi. Mon père n'ayant pris que dix jours de vacances, il voulait profiter de la ville au maximum avant de pouvoir lézarder dans son fauteuil devant la télévision avec un café à la main à son retour. Ces cinq jours de vacances n'allaient pas être de tout repos. Il avait acheté le routard et s'était lancé dans une longue liste de lieux à visiter avec le Vatican en supplément. Bien sûr, croyants

comme ils étaient, on ne pouvait pas faire l’impasse dessus.

Nous avons fait le Panthéon et sommes allés aux alentours. La Piazza Della Rotonda : grande place qui abrite le Panthéon. Elle était remplie de monde. On était allé boire quelque chose de frais pour s’hydrater tant la chaleur était suffocante. Nous avons donc pu contempler ce grand et majestueux monument avec, non loin de là, une fontaine surmontée d’un obélisque égyptien.

Nous sommes passés par la Piazza di Spagna : d’une pure beauté. Cette place est reliée à l’église de la Trinité des Monts et est à proximité de la fameuse fontaine de Trevi. L’escalier qui la surplombe est très souvent envahi de monde. On s’y était posé quelques minutes pour y déguster une gelato bien italienne.

Durant nos visites dans les musées, j’étais peu attentive. À onze ans, on ne s’intéresse que peu

à l'art, à l'architecture ou autres pièces rares. J'agaçais mes parents à parler haut et fort alors que le silence devait régner. Je m'en amusais beaucoup.

J'ai aussi pu manger pas mal de spécialités comme la fameuse pizza aux garnitures toutes plus délicieuses les unes que les autres. Il y avait différents mets proposés dans beaucoup de restaurants de la capitale : des lasagnes, des pâtes à la carbonara, des paninis, du fromage, toutes des valeurs sûres pour la petite fille que j'étais. Puis, oui : des glaces, des glaces et encore des glaces ! Oui, le tout sucré, j'y suis très attachée.

Lors de notre visite au Vatican, papa et maman furent béats à l'arrivée devant l'entrée de la Cité. Leur première envie était d'aller directement à la Basilique Saint-Pierre de Rome. Ils y prièrent durant de longues minutes. Pendant que je faisais semblant de prier, car ma mère me le demandait que je le veuille ou non, j'observais l'endroit. Je fus impressionnée. Même s'il est vrai

que, dans ma perception des choses, je sois à cheval entre l'agnosticisme et l'athéisme. Je suis à ce jour toujours aussi subjuguée par la beauté des basiliques, églises ou chapelles de ce monde. À ce propos, l'Europe est un continent chargé d'histoire et je ne me lasse pas de partir à l'aventure partout en France ou dans certaines capitales européennes pour flâner dans des lieux tout aussi beaux et troublants. Peut-être qu'à travers tous ces sacro-saints monuments, mes parents seront toujours près de moi et ce, même après leur mort ?

Au retour de notre voyage, nous sommes restés ensemble à la maison : papa devant de nombreux films policiers et maman toujours aux fourneaux ou à faire le ménage. Il faut dire qu'elle était assez maniaque. « Agustina ! Arrête un peu avec le ménage, t'en as assez fait comme ça. Allez, viens à côté de moi », disait papa, exaspéré. « J'ai bientôt terminé, mi amor, mais je dois faire le gâteau pour notre petite », lui répondait-elle avec sa voix tintée d'un bel accent hispanique

(*Ma mère étant d'origine argentine*). « Je ne suis pas petite ! », leur disais-je souvent avec grande affirmation. Mon caractère se dessinant très jeune et une certaine maturité s'établissant avec les années, je savais ce que je voulais et ce que je ne voulais pas. Aujourd'hui, je sais désormais qui je suis et où je vais.

Mes parents se sont rencontrés lors d'un road-trip de papa avec sa sœur et son ami Franck. C'était en Argentine, à Puerto Iguazú, ville d'origine de ma douce et tendre maman. Elle travaillait dans un restaurant dont la cuisine était traditionnelle. Elle y était second de cuisine à tout juste seize ans. Ce soir-là, papa revenait de sa longue visite des chutes de l'Iguazú et de sa réserve naturelle issue du parc national. Après cette escapade, c'est avec une fatigue peu appréciable qu'il commanda un des plats les plus typiques du pays : la carbonada criolla. Il s'agit d'un ragoût à base de viande de bœuf. Il accompagna ce plat d'empañadas (*Une sorte de tourte garnie d'une farce à la tomate et au thon*). Mon père

m'en fait encore l'éloge. Il ne se lasse pas de ce plat, sachant qu'il est « viandard » tel qu'il aime le dire et que le bœuf, bah..., c'est son dada !

Quand il finit de manger, il demanda à voir le chef cuisinier et c'est ma mère qui débarqua, car ce dernier était occupé. Il sentit ses jambes flageoler, son sang ne faire qu'un tour et rougit. Ne sachant plus dire un seul mot en espagnol, Franck vint à sa rescousse. Cette jeune fille aux longs cheveux bruns, aux yeux de couleur foncée, mais au regard de braise, à la peau mate lui faisant songer au soleil : il fondit. C'est en la regardant dans les yeux qui lui dit en bafouillant : « Es bueno, las empañadas... », (*C'est très bon, les empañadas*). Elle semblait intriguée et esquissait un léger sourire. Finalement, il ne voulait lui dire qu'une chose : « Es usted que lo deseo », (*C'est vous que je désire*).

Puis, tout s'enchaîna. Un an après, à la suite de trois aller-retours Paris-Buenos Aires, par l'envie irrépressible de mon papounet pour ma

chère maman, elle vint habiter avec lui à Rouen. Ils s'y marièrent, s'installèrent quelques années plus tard à Paris et me voici aujourd'hui. Belle histoire, non ; et si je vous parlais d'Alexis et même de Bernardo ? Le désir, ah, le désir : j'en ai des choses à vous raconter mais, en attendant, petite introduction :

En classe de troisième, après avoir donné durant quatre belles années de ma vie en tant que collégienne discrète et studieuse, il fut l'heure de savoir ce qu'on voulait faire de notre vie. Dans quel lycée allions-nous aller (*Général, professionnel*) ? Où allions-nous passer de notre statut d'enfant à celui d'adulte en devenir ? Mon choix fut rapide. J'aimais les lettres, l'allemand et les arts. C'est alors que je fis ma rentrée au lycée public Léonard de Vinci de la ville de Melun. J'y avais fait le choix d'y intégrer les classes européennes. Mes parents, quant à eux, venaient de devenir propriétaires d'un pavillon avec jardin. Ça sentait bon pour moi étant donné que j'avais toujours rêvé de faire le mur. À seize ans, on aime le risque.

C'est le jour de ma rentrée en classe de seconde que j'ai rencontré Philippine. Fille un peu collante, mais très sympathique n'empêche. C'est lorsque je fis tomber mon fromage Kiri de mon plateau-repas en m'installant à la table qu'elle vint à moi. « Bonjour. Moi, c'est Philippine. Tu le veux, ton Kiri ? Perso, j'adore ! » Elle m'affichait un sourire niais souligné d'un joli appareil dentaire. Non, je n'ai rien contre ce genre d'appareil. J'en porte même un actuellement, mais non visible. C'est juste que... Ça donne un côté ringard. Surtout à cette époque. Enfin, bref !

Philippine Lefebvre est née en 1987 comme moi. C'est une fille de taille moyenne aux cheveux longs blonds, bouclés et aux yeux magnifiquement verts. Elle est tout mon contraire, moi qui suis plutôt grande (*Un bon mètre soixante-seize*), aux cheveux mi-longs, raides et noirs. J'ai les yeux marrons tout comme maman. Ma peau mate couleur soleil, papa l'adore. Il voit en moi maman dans sa jeunesse.

Pinou, comme je la surnomme depuis toujours, est issue d'une famille recomposée. Malgré elle, la vie lui a offert deux grands frères très casse-pied : Loïc et Alban pour le plus jeune. Ça serait mentir de dire qu'ils ne s'aiment pas. Leur petite enfance, c'est ensemble qu'ils la firent. Pour elle, ils étaient plus que des frères de coeur – des frères de sang. Elle était surprotégée, mais aimée. Ce statut de « petite sœur », elle l'appréciait. Leurs parents s'en réjouissaient. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Ma Pinou avait été responsable sans le vouloir de mon éloignement avec Bilal. Lui étant parti dans une autre classe où il rencontra un certain Alexis (*Hmmm !*), il ne me parlait que brièvement lors des pauses du matin et de l'après-midi, ne la supportant pas beaucoup. Au déjeuner, on ne mangeait plus ensemble. Par contre, on faisait dès que possible le chemin lycée-domicile le soir. J'avais tapé dans l'œil de son ami et moi aussi, de mon côté, je fus tout émoustillée par ce jeune Don Juan qui s'ignorait et qui attirait les

filles comme du miel pour les abeilles.

Un beau jour, assise sur un des bancs de la cour lors d'une heure de libre et Philippine étant absente, Alexis et Bilal vinrent me rejoindre. On était en début d'après-midi. Le ciel couvert commençait légèrement à se dégager après de longues minutes de grisaille. « Salut, Lola », me dit-il d'un ton timide. Bilal le regardait en coin, constatant qu'il serait bientôt de trop. « Salut, Alexis ! Tu vas bien ? », disais-je, tout excitée. Je les invitai à s'asseoir près de nous. Sans aucun doute, le joli blond vint se coller à moi, me jetant un regard fougueux. Bilal, ne se sentant plus à sa place, prétexta devoir aller à la bibliothèque pour y faire des recherches. En même temps, ça n'était pas entièrement faux : il lui fallait glaner quelques informations pour enrichir ses belles connaissances en maths pour le sujet du lendemain.

Alexis et moi étions dans notre bulle. Plus rien n'existait. Tremblements au niveau des mains,

doigts s'effleurant, regards en disant long. À cet âge, les hormones nous jouent des tours. Je me dis à cet instant que peut-être papa avait ressenti tout ça en voyant sa belle brune. Puis, notre regard fixé l'un sur l'autre, nous rêvions sans doute à la même chose : être l'un dans l'autre. Une armada d'images m'apparut en tête (*Des ébats de folies, chez lui, chez moi, succulents, gourmands, pleins de satiété*). Arrivés au bout ensemble, vivre communément la petite mort. Cependant, une certaine Sarah vint briser cet instant magique. « Salut, Alexis. Ça te dit qu'on aille à la cafèt' boire un coca ? J'espère que vous dérange pas, hein, LO-LA ? »

Je fus folle de rage. Cette rouquine se prenant pour une princesse venait de mettre un terme à un profond plaisir qui aurait pu déboucher en fin de journée sur d'intenses délices mais, ayant confiance en mon blondinet, ce n'était que partie remise !

Le lundi d'après, Philippine revint d'une grosse semaine où elle subit une forte toux et une fièvre des plus écrasantes. Bilal, la voyant arriver, fit la tête. On pouvait lire sur son visage : « Encore elle ! » Comme je vous avais dit au début, elle fut intrusive dans notre relation. C'est du jour au lendemain qu'elle m'accapara et que Bilal fut mis en retrait sans que je ne le veuille. Elle était envahissante rien qu'un peu... La glue. Justement, c'est comme ça que mon ami la surnommait. Elle n'était pas méchante et ne s'en rendait pas compte. Son côté naïf et gauche le rendait fou. Il était littéralement jaloux de la relation qu'elle entretenait avec moi. Attention ! Philippine n'était pas le genre de fille cliché avec l'appareil dentaire (*Bon, ça, c'était vrai*), les grosses lunettes et fringuées style années 90. C'était une super belle fille qui pouvait faire craquer nombre de garçons, mais étant donné son caractère quelque peu... (*Je n'ai pas de mot, en fait*). Étant donné son brin de folie, de son côté un peu perché, enfin, tout ce que vous voudrez, bah, elle

n'attirait pas grand monde et était le jeu de moqueries. Ça me blessait, c'était une fille bien. Je voulais juste former ce cercle d'amis, ce trio inséparable que nous sommes devenus plus tard.

Le dessin. Une vraie passion. J'ai découvert cette activité assez jeune. À l'âge de trois ans, je n'occupais mes journées qu'à ça. Je noyais ma mère sous mes œuvres faites de multiples couleurs aux crayons gras. Des fleurs, des maisons, des lapins, des personnages : enfin, c'était assez varié ! Elle les accrochait sur un mur du couloir de l'appartement spécialement dédié à mon travail de jeune artiste en herbe. J'en étais ravie et fière.

Au fil des années, je passais de plus en plus de temps à travailler sur la reproduction de photos faites de décors réels. Par exemple, je dessinais des insectes, des paysages, des animaux, des portraits de personnes proches puis, au fil du temps, des scènes de manga ou de

bandes-dessinées. Je me donnais. J'avais une idée en tête, un métier bien précis, mais je le voyais tel une passion et non pas comme un vrai gagne-pain. Je le désirais, ce métier, et je ne voyais qu'à travers ça.

Je comprenais le ressenti des chanteurs ou acteurs en devenir qui rêvent d'être la tête d'affiche. Simplement, mon père m'aurait toujours dit non, car il m'avait déjà dit non. « Ce n'est pas un métier pour toi, ma fille. Tu es loin d'être marginale. Je te veux professeur ou journaliste, mais sûrement pas dans ce milieu-là. Tu comprends ? », et ma mère qui rajoutait : « Ton père a raison, Lola, il te faut construire un vrai avenir pour pouvoir construire plus tard une vraie famille. »

Bon. Je vous le dis, le nom de ce fameux métier ? Je pense que vous avez déjà pu le deviner. Mon rêve était de devenir tatoueuse. À mon époque, durant mes années lycée, le piercing commençait à avoir un certain succès.

On ne comptait plus les jeunes qui allaient se faire un piercing à la lèvre ou à l'arcade. Le tatouage étant dans la même mouvance, je me disais que j'étais née à la bonne époque pour pouvoir dans quelques années créer mon propre salon. J'avais eu du pif. Pour moi, il était clair que cette mode allait croître. Aujourd'hui, nous sommes arrivés à une époque où tout le monde se tatoue et ce, à n'importe quel âge. Je vous parlerai de mon parcours qui m'a permis d'arriver jusque-là mais, pour le moment, on repasse à mon sujet favori : les garçons, enfin... Alexis ! (*Hm !*)

Alors que j'avais été invitée à manger frites et hamburger maison chez Alexis (*Ouais, j'avais réussi à déjouer les plans de la machiavélique Sarah pour enfin pouvoir m'accaparer mon cher petit blondinet d'amour*), nous avons donc eu l'opportunité d'avoir la maison pour nous seuls, sa mère étant partie travailler en fin de matinée. Nous avons dégusté nos pommes de terre coupées en longueurs et saupoudrées de sel fin

accompagnées d'un pain moelleux garni à la viande de bœuf (*Viande préférée de mon papa. En argentine, c'est la chair animale numéro un du pays*) au fromage coulant et d'une fraîche salade tomate/laitue qui fut un mets de toute beauté ! Après cela, pour ma part en tout cas, il fut l'heure de vérité même avec un lourd ventre affirmant satiété, mon chakra du sexe semblait bien déséquilibré et criait famine. Il était donc de mon devoir d'inviter monsieur à s'adonner à des plaisirs charnels. Cependant, alors que se fit une approche et qu'il me donna le feu vert, sa gentille petite sœur Aline de six ans sa cadette s'invita à la maison. À cet instant, notre forte envie et appétit sexuels retomba. Nous partîmes en direction de la chambre et nous allongions sur le lit. Baisers, caresses, puis il me touche là où c'est tabou. Il stimula ma belle fleur, je pris doux plaisir, je montais en puissance quand, soudain, on entendit « TOC, TOC ». « Hé, Alexou, j'ai faim. Tu peux me faire à manger ? Tu fais quoi, au fait, avec la fille ? Je peux rentrer ? », « NOOOON !!! »

Mon cher et tendre fut dans une colère noire et moi aussi. La petite mort venait de m'échapper et la seconde ne pût montrer le bout de son nez. C'est alors qu'il partit cuisiner un petit quelque chose à son adorable sœurlette. « Alexou, je veux manger devant la télé ! » Elle s'installa devant le canapé. « Alexou, tu viens à côté de moi ? » Il fut fou de rage. « J'étais occupé, tu m'as dérangé. Mange toute seule, t'es assez grande ! », mais la petite fille n'avait pas dit son dernier mot. Elle menaça son frère de « tout dire à maman » s'il ne restait pas à ses côtés. « Je sais très bien ce que vous faisiez », nous dit-elle avec un regard sombre et maléfique. Alexis, ne voulant pas que sa mère soit au courant de sa vie intime, m'invita à venir m'asseoir auprès de lui. Je le désirais comme pas possible. Je le dis franchement, j'étais humide. Non, je n'ai aucune honte à le dire. La femme a droit à son plaisir, à ses fantasmes les plus puissants. Mademoiselle décida non sans notre accord de s'asseoir entre nous deux pour créer une belle distance. C'est alors que

je me levai et partis chez moi presque sans lui dire au revoir. Il fut déçu, mais que vous voulez-vous ? Quand on voulait du gâteau et qu'on avait à peine croqué dedans et qu'on nous l'enlève... Ah, ça oui, y'a de quoi être frustrée ! Malgré tout, je me dis à nouveau : « Ce n'est que partie remise. »

CHAPITRE II

« **S**alut, Lola. Désolé pour la dernière fois, Aline a tout gâché. » Nous étions dans la cafétéria du lycée. Je buvais un coca zéro pour me donner bonne conscience concernant mes apports caloriques et mon poids (*Pourvu que je sois sexy pour cet été !*) et monsieur Alexis trouvait toutes les excuses du monde, voulant me rassurer et souhaitant que je ne fasse pas trop la gueule, du moins pas trop longtemps. « Ne t'inquiète pas. Ce n'est rien », lui dis-je, bouillonnante de colère. « Elle est petite, ça se comprend », « Voilà, c'est ça, Lola. », « Mouais, pffffff », pensais-je.

Je le regardais avec émotion et forte affection. Des papillons dans mon ventre tournoyaient.

Ils étaient nombreux et de toutes les couleurs (*Rouges pour la passion, verts pour l'espoir, blancs pour sa pureté*). À travers cet amour qui me transcendait, je vivais. La jeunesse nous semble éternelle mais, quand on voit les années défilier, on vit avec envie ces souvenirs qu'on voudrait expérimenter à nouveau. On se rappelle, ces bribes d'images, d'odeurs, de touchers. J'observais de plus son visage marqué par la fatigue, mais aussi par le regret, la tristesse. Son expression était si puissante que je sortis mon artillerie (*Feuille blanche, crayons et gomme*). Je me mis à le dessiner, à construire son portrait seconde après seconde. « Ne bouge pas ! » Il s'arrêta net et me fixa, surpris. « Pourquoi ? », « Ne bouge pas. Tu verras. » Je pris le temps de travailler chaque détail, de me nourrir de ses traits, de sa force et de sa gentillesse. Il était l'incarnation même de mon amour idéal, à l'époque. Je me noyais en lui. « Alors, LO-LA, on se prend pour une artiste ? C'est votre genre, chez les Vignaud-Gómez, de faire du gribouillage ? »

Sarah m'arracha la feuille des mains et me critiqua, crachant son venin de vipère. « Bah, t'es plutôt bonne en dessin, à ce que je vois. Tiens, je te le rends. » Elle me le rendit en miettes, me regardant droit dans les yeux et m'offrant un grossier sourire carnassier. Alors que je me levai pour lui en coller une bonne, Alexis me stoppa dans mon élan et celle-ci lui demandait de partir avec elle. « Je te contacte ce week-end, Lola, promis », dit-il en partant, dépité. Pourquoi cette garce avait autant d'emprise sur lui et pourquoi se laissait-il faire ?

« Salut. Ça va ? » Alexis venait de me rejoindre à l'entrée du parc des Buttes-Chaumont (*Parc au nord-est de Paris et grand de vingt-cinq hectares*). Après avoir vagabondé dans le quartier de Châtelet-les-Halles dans le 3^e arrondissement de Paris de bon matin, je mangeai sur le pouce et filai dans le 19^e vers 14h30 afin de voir mon amour de blondinet.

Nous étions à la recherche d'un endroit inspirant afin que je fasse le portrait d'Alexis au crayon et au fusain. Nous étions passés devant l'une des cascades du parc, avions observé de multiples oiseaux et apprécié le lac artificiel. Puis, une vaste et belle pelouse vallonnée me tapait dans l'œil. C'est alors qu'à l'ombre d'un arbre, nous nous sommes installés. Le beau « gosse » qui s'ignorait se mit à son aise. Débardeur blanc, bermuda, casquette à l'envers (*Qui ne sert à rien, au final, soit dit en passant, mais qui lui donnait un charme fou, lol*), il se sentit à sa place. Après discussion sur tout et sur rien, je lui proposai de jouer au mannequin afin de trouver la position qui le mettrai le plus en valeur pour le dessiner. Alors qu'il était prêt, je m'attardai sur lui et son corps de rêve... Je ne souhaitais et ne désirais qu'une chose : encore fallait-il qu'il le veuille... À noter que nous étions dans un parc public et qui dit public, dit beaucoup beaucoup de gens qui passent ! Je calmai assurément mes ardeurs et commençai à me plonger dans mon esprit de créativité.

Les yeux, le nez, la bouche... Oui, cette bouche qui me troublait, celle qui se poserait sur mes lèvres tant celles de mon visage que de ma fleur intime. Sa langue chaude et brûlante, ses mains coquines et caressantes. Je brûlais de désir..., mais non ! Il fallait rester concentrée. Ah non, je ne pouvais pas. Ah non, non, non et non ! Je lâchai subitement feuille et crayon et me jetais sur son corps d'athlète. Baisers fougueux, suçons, regards de feux, nous étions amoureux. Je m'allongeai à ses côtés et eus une idée quelque peu..., hummmm... Je glissai ma main dans son jean, mais ce dernier eut un moment de recul. « Hé, qu'est-ce que tu fais, Lola ? T'es folle, ou quoi ? » Je fus interloquée. « Comment ça ? Qu'est-ce qui se passe ? On est tous les deux seuls au monde. On s'en fout, des gens, on profite. Je n'allais pas te mettre à poil, j'allais juste te toucher discrètement. » Il rougit. Complètement perturbé, il m'annonça de but en blanc qu'il ne voulait plus coucher avec moi, qu'on ferait mieux de ne plus sortir ensemble. Je vis mon monde s'écrouler. Que

lui arrivait-il ? Avais-je été trop brutale (*Bon, j'avoue, peut-être un petit peu*) ? Quelle était la vraie raison de sa soudaine réaction ? C'est là que le prénom de Sarah me vint en tête. « C'est cette pouffiasse de rouquine qui te met en pression comme ça ? C'est une vraie connasse ! Tu le sais, ça ? Pourquoi tu te laisses faire, putain ?! »

C'est sans dire un mot qu'il prit ses affaires et partit à toutes jambes sans rien dire. Je me retrouvai seule face à moi-même et à cette nouvelle frustration qui me rongerait. J'étais prête à me donner, à offrir ce corps qui est le mien, ce corps qui rêvait d'être aimé, désiré, mangé, mais ce jour-là n'était pas encore venu.

Lundi matin. C'est avec appréhension que je me rendis au lycée. Nous étions au mois de Juin. Le conseil de classe était sur le point de se faire. Cela me stressait d'autant que je souhaitais à tout prix intégrer la filière littéraire pour éventuellement devenir professeur d'allemand ou

faire des études supérieures dans le dessin ou les arts plastiques. Ce domaine n'était pas à but professionnel pour mes parents. À leurs yeux, je devais "épouser" la filière scientifique et non la filière littéraire. Cette dernière menant aux métiers de professeur (*Métier qui leur inspiraient un certain respect*) ou journaliste (*Métier qui en jetait grave à leurs yeux, mais bon : il y avait mieux !*). Ils préféraient me voir devenir ingénieur en je-ne-sais-quoi (*Ce qui les rendrait un peu trop fiers. Ils pourraient dire : "Ma fille est un cerveau, vous avez vu ?"*). Pour moi, c'était définitivement inintéressant ! Pour eux, les sciences étaient tout simplement synonyme d'excellence.

Étant plutôt bonne dans toutes les matières, j'avais peur que les professeurs principaux me préconisent d'aller vers les sciences, plutôt que les lettres. Il faut dire que le professeur de physique-chimie m'adorait, mais que moi, sa matière, je la bossais pour la bosser et c'est tout ! Tout compte fait, c'est plutôt stressée que je rejoignis Bilal dans la cour. Philippine

arriva juste quelques secondes après moi, commençant à parler tel un moulin à paroles jusqu'à nous foutre une sévère migraine de bon matin (*Super ! Grrrrr !*). Alexis qui, d'habitude, était avec nous, semblait absent. Je me posais énormément de questions quant au malheureux samedi qu'on avait passé ensemble et à mes envies qui avaient été subitement tues. Il ne m'avait pas recontactée depuis ce jour-là. Le week-end était passé et je ne savais pas à quoi m'en tenir. Je posais des questions à mon meilleur ami. Quelles étaient les réelles intentions d'Alexis ? De vivre d'amour-amitié sous couvert de flirt puissant sans aller au bout ou de profiter de ma personne et de me larguer comme une vieille chaussette du jour au lendemain ? Cependant, au loin, je vis la sorcière Sarah s'approcher de moi, mais accompagnée : il se trouve qu'il était à ses côtés. Je tombai des nues. Que faisait-il encore avec elle ? Comment pouvait-elle avoir autant d'emprise sur lui ? Il était en outre son pantin, pour ma part, et de ça, il n'en était pas peu fier. Cela sautait aux yeux.

« Coucou ! Ça va, vous trois ? Je vous présente mon nouveau petit copain. Il est beau, hein ? »

Bilal semblait coléreux et hypertendu. J'avais cette impression qu'il avait quelque chose à redire, mais qu'il ne le faisait pas. Philippine, quant à elle, fut estomaquée étant donné ce qu'elle voyait et ce qu'elle venait d'entendre.

« Allez... Dis-lui, mon coco. Je pense qu'elle devrait l'entendre et, surtout, le comprendre. Il s'agit de nous, CHÉ-RI. » Elle pinça légèrement son menton et afficha son beau sourire carnassier (*Son sourire de pute, entre autres*). Alexis se lança sans avoir le mince courage de me regarder dans les yeux. « On s'aime depuis toujours, Sarah et moi. Je suis sorti avec toi pour m'amuser, c'est tout », dit-il d'une voix tremblotante.

« T'es vraiment qu'une salope, Sarah ! Tu le manipules ! » « Allez, Alexis, ne te laisse pas faire par elle. Dis-lui ce que tu veux vraiment ! Allez,

dis-lui », « Je préfère en rester là, Lola, désolé », « Quoi ? J'hallucine, là. Répète un peu, s'te plaît ? », « Je préfère en rester là, Lola », me dit-il avec une voix presque absente. « Espèce de gros con, t'en n'as pas dans le pantalon ! » Il baissait la tête tandis que mon ennemie se mit à rire aux éclats en ajoutant : « Je ne dirais pas mieux. »

Je regardai Bilal et vit qu'il se sentait mal à l'aise. Il repartit sans un mot en classe alors même qu'Alexis partit le rejoindre, honteux. Depuis ce jour-là et durant des années, je ne sus ce qui s'était passé, pourquoi ce revers de chemise vis-à-vis de notre histoire. Chacun reprit son chemin respectif et je ne le sus que plusieurs années plus tard. Je vous le dirai, mais pas maintenant ; et il est fort à parier que vous allez tomber des nues... Pauvre Alexis, va !

Entre nous trois, c'est une amitié forte. Depuis la classe de seconde, on ne se lâche plus. Nous passons la majorité de notre temps libre ensemble. Bon, adultes, nous avons nos vies

respectives : Bilal, son boulot et sa chérie ; puis, Philippine, sa nouvelle vie de « femme », comme elle aime tant le dire. Sa nouvelle vie de femme ? Nos avis diamétralement opposés ne nous ont pas pour autant éloignés.

Après avoir eu notre baccalauréat, nous sommes partis ensemble en vacances pour la première fois. Vivre un moment aussi intense nous permettait d'endosser notre nouveau statut de jeunes adultes. C'était génial. Ayant obtenu le permis de conduire accompagnée en classe de première, je fêtais enfin le fait de conduire seule comme une grande. Notre séjour en Espagne fut à Malaga. J'ai eu le plaisir de pouvoir découvrir le musée de Picasso dont l'ouverture a été faite en 2003. Il occupe le Palais de Buenavista qui est un édifice historique à l'architecture andalouse (*Architecture la plus belle d'Espagne, pour ma part*). J'avais pu découvrir un grand nombre de ses œuvres, puis nous avons mangé local. J'ai pu goûter à la soupe gaspacho de la région de Malaga : le

« Salmorejo ». C'est une soupe au pain trempé dans l'eau, dans l'huile et dans du vinaigre auquel on ajoute des tomates et de l'ail. Cette soupe exquise était richement garnie de jambon Serrano et d'œufs coupés en dés. Rien à redire, c'était top ! Bilal et Philippine ont mangé, quant à eux, une assiette de « Gambas Al Pil-Pil ». C'est une marinade à base de piment rouge et d'huile d'olives dans laquelle on trempe les gambas avec du pain et c'est un délice. Je le sais, car j'ai piqué dans leurs assiettes – eh ouais ! Nous avons aussi été à la plage non loin du centre-ville sur la Costa del Sol : magnifique ! Je m'en suis prise plein les yeux. La plage de Pedregalejo : sa couleur magnifique m'a plus que jamais éblouie et le soleil aussi. Je suis revenue du séjour avec pour cadeau la peau qui pèle (Pas de crème solaire, ce n'est pas bien !), mais ce n'est pas grave : c'était le prix à payer pour prendre mon pied ! (*Pour une fois, pfff...*)

La veille de notre départ, nous étions tous les trois en bord de plage à profiter du magnifique

ciel espagnol au soleil étincelant. Nous avons, après discussion sur de multiples sujets, abordé le sujet de l'avenir. Notre devenir en tant qu'homme ou femme accomplis. « Moi, je veux devenir prof de maths au lycée. Je veux que les gamins puissent obtenir leurs bacs haut la main, sans difficulté ; et puis, j'suis fana de chiffres et de géométrie, de ce qui fout la migraine à la plupart de la population ! », disait Bilal, fier de lui. « Moi, je me vois bien passer ma vie à écrire... » Je demandais à Philippine si elle projetait de devenir écrivain. « Ouais, j'écirai des bouquins, mais pas de la fiction. J'adore l'idée de pouvoir coacher des gens qui ont besoin d'un coup de pouce pour avancer dans leur vie, donc écrire des livres sur le développement personnel me plairait bien ! Et pourquoi pas devenir coach de vie à côté de ça ? Ou chroniqueuse pour des magazines sur le thème du bien-être ? Ouais, je me vois comme ça. » Elle abordait aussi son envie de devenir maman, d'avoir deux enfants. « Une fille et un garçon, peut-être ? C'est ça, ton délire, non ? »

Elle se sentit froissée et me répondit qu'elle se rêvait maman comme toutes les femmes du monde, ce qui était « normal ». « Moi, je veux quatre mouflets, ma parole. Une équipe de foot, s'il le faut, avec une belle tunisienne bien du bled, mais très moderne. Je veux être là pour mes enfants à toutes les étapes de leur vie. » Je me disais qu'il avait raison, qu'il fallait être présent pour ses enfants comme mes parents l'ont été pour moi, mais... « Perso, je ne ressens pas le besoin ultime d'être mère. Je me vois bien me consacrer à un travail-passion, avoir mon chéri et faire le tour du monde à deux de façon sempiternelle. J'adore l'idée ! Me reproduire n'est pas une nécessité pour moi. » Mes amis furent sous le choc. Loin leur était l'idée que je ne veuille peut-être pas d'enfant. Ils en furent bouche bée. « Mais tout le monde a des enfants, un jour, c'est le cycle de la vie ! », me lançait Philippine ; mais je lui répondis ceci : « Le cycle de la vie ? Déjà que mon cycle tout court qui fait débarquer mes anglaises me les casse tous les mois.

Je sais comment on fait les gamins mais, pour ma part, cet exercice pratique sera signe de septième ciel et non de fabrication de petits monstres à mettre au monde. On est déjà assez nombreux sur terre, hein, faut se le dire ; donc ce n'est pas un drame si je n'en mets pas un de plus sur cette foutue planète qui part en couille ! » Je jetai un froid. Mes amis ne surent que dire. Un malaise s'installa. C'est cinq minutes après dans un silence monacal que nous rentrâmes à l'hôtel y faire nos valises pour un retour à destination de Paris le lendemain matin.

Rentrée d'octobre. Voilà que, ce matin-là, je me préparai pour ma première année universitaire à la Sorbonne. Rêve d'une vie : être étudiante. Cela faisait résonner en moi une sensation de liberté et de jouissance. Il faut dire que je les ai désirées, ces sacrées études supérieures. Quand on te dit : « Tu fais quoi, dans la vie ? », et que tu balances : « J'suis à la fac », ah oui, ça en jette ! Pour moi, cette année était le début d'un long cursus – une licence d'Allemand,

ma langue préférée. Je sais, je sais : cette MAGNIFIQUE langue étrangère n'en fait rêver que peu ; mais sa sonorité, sa force, sa puissance dans les mots me fait l'aimer. À ce jour, je pratique toujours beaucoup cette langue et j'ai l'occasion de me déplacer lors de nombreux événements en Allemagne et, disons, plus artistiques comme à Francfort-sur-le-Main. Je reviendrai sous peu à ce sujet très, très important dans ma vie actuelle, mais revenons à nos moutons. Donc, ce jour-là fut l'un des plus importants pour moi. J'endossais ce fameux statut d'étudiante qui en disait long sur mon parcours : un baccalauréat option classe européenne avec mention « Très bien ». Eh oui, ça ne rigole pas ! Mes parents furent extrêmement fiers de moi. Des moyennes pas inférieures à 15 sur 20 qui me permettaient d'espérer atteindre l'agrégation pour enseigner en lycée ou à l'université. Je me voyais, même, travailler au sein d'infrastructures européennes pour la jeunesse. J'étais pleine d'idées, pleine d'espairs, pleine d'ambitions à mes yeux réalisables.

Pendant ce temps, mon ami Bilal avait intégré une licence de mathématiques à Paris Descartes et Philippine une licence de lettres modernes dans la même faculté que moi. Nous nous voyions le week-end, histoire d'entretenir cette belle amitié qui nous habitait tous les trois.

Mon petit Tunisien avait tout planifié : licence, puis master couplés à un beau concours, celui de l'Agrégation, pour devenir professeur de migraines chroniques au lycée. Sachant qu'il avait connu la vie dans un collège difficile, dit ZEP, il se voyait pleinement partager son savoir avec des jeunes dit « en difficultés ». Il rêvait de donner la chance à chacun d'avancer et de poursuivre leurs rêves ou bien de vivre leurs rêves.

Pendant que j'étudiais, j'ai commencé par chercher un petit job histoire de me faire de l'argent. J'ai pu obtenir un poste d'hôtesse d'accueil événementielle dans différents salons à Paris. Je bossais pour une boîte intérimaire ouverte

depuis peu m'envoyant en mission surtout le week-end pour recevoir des visiteurs dont la langue maternelle était le français, l'allemand ou l'anglais. Je m'éclatais littéralement. J'ai bien aimé cette expérience. Sans m'y attendre, lors d'une journée où je travaillais à Porte de Versailles pour un salon européen sur l'épanouissement personnel et du bien-être, je rencontrai Bernardo, jeune Franco-Portugais. Quand je le vis, je ressentis comme une forte envie... de lui foutre une claque en pleine gueule. À peine lui avais-je adressé la parole que je voulus qu'il se barre très, très loin de moi, mais ce fut l'inverse, il me tint la jambe. Il me racontait qu'il voulait enseigner le yoga à côté de son aspiration de philosophe. Aussi, il me disait fièrement qu'il pratiquait la méditation et que cela avait changé sa vie, que je devrais m'y mettre (*Génial ! Grrrrr !*). Enfin bref, pour moi, il était l'homme perché parfait à qui je ne devais surtout pas donner mon numéro ! Je lui donnai donc un FAUX numéro et il partit. Ouf, mais ce n'était pourtant que le début d'une relation

aux prémices lourds, mais vraiment, vraiment romantique à souhait par la suite ; mais tu lui as donné un faux numéro, vous me direz ? Bah, il s'avère qu'il étudiait à la Sorbonne, Mamma mia ! J'ai dû le subir et, ensuite, je l'ai aimé après une longue période où je l'ai bien fait galérer et mijoter. La suite ? La voici :

Après l'avoir fait mijoter, donc, je tombai amoureuse de ce Don juan qui s'ignorait (*Encore un !*). Bon, il faut dire qu'il était un peu spécial, toujours ailleurs, la tête dans les nuages. On passait beaucoup de temps ensemble à réviser nos cours respectifs, à manger sur le pouce à l'heure du déjeuner ou à s'embrasser langoureusement sur un des bancs de la faculté. J'en oubliais même mes amis qui me rappelèrent à l'ordre aussi souvent qu'il le fallut.

Bilal aussi avait rencontré une chérie. Elle s'appelait Sana, était tunisienne et avait le même âge que nous. Elle était étudiante en PACES (*Première année d'Études de Santé*) pour

devenir sage-femme. Comme il nous le disait, à Philippine et moi, c'était une bourreau de travail. Elle ne vivait que pour ses études, faisait l'impasse parfois sur sa relation avec lui. Cependant, il n'en souffrait pas, car son envie de réussir était aussi fort qu'elle. Ils étaient sur la même longueur d'ondes. Elle avait grandi dans le 19^e arrondissement de Paris – pour vous situer – près de la Porte des Lilas.

Philippine, quant à elle, était sans doute. Elle ne pensait qu'à une chose : étudier, sortir et s'éclater. La jeune fille un peu coincée et « niaise » était devenue une belle fleur bien désirable - elle souhaitait en profiter. Ses études en lettres modernes la passionnaient d'autant plus. Elle était heureuse.

Revenons à mon beau Franco-portugais ! À chacune de nos sorties, il m'offrait de nombreuses fleurs, m'invitait à des restos à la fois doux et *caliente*. Il faut savoir qu'il avait son petit secret : la danse. Oui, *muy caliente* ! Il dansait

comme un dieu. À ces moments-là, je ne le reconnaissais plus. Il n'était plus l'étudiant en philosophie féru de Descartes ou de Platon. Non, c'était un homme sexy que je ne souhaitais que dévorer. Malheureusement, il n'était pas axé sexe. Pour ma part, et je le vois comme ça, les grands intellectuels adorent avoir leurs nez dans les bouquins et non pas entre les jolies cuisses d'une charmante demoiselle. J'ai dû batailler de longues semaines après le début de notre relation pour obtenir satisfaction.

Lors d'une douce soirée, nous avons été dans un petit restaurant italien spécialisé dans la lasagne. Je me remplis que peu l'estomac, histoire d'être légère et de ne pas rendre s'il y avait acte. Bien sûr qu'il fallut qu'il y ait acte, car je ne pensais qu'à ça, c'était mon but ultime, mon succulent dessert.

Il avait réservé quelques jours auparavant un bel hôtel quatre étoiles à Paris 15^e (*Eh oui, avec son job de prof particulier de philo pour les ados*

des bobos parisiens, il avait pu nous offrir ce fabuleux cadeau). À ma grande surprise, une des personnes faisant partie du personnel nous accompagna jusqu'à notre chambre qui était par ailleurs très spacieuse. Je rentrai et vis une pièce pleine de couleurs croisée de blanc par les linges du lit, les murs et le plafond. La tête de lit était surplombée d'une fresque assez colorée au penchant printanier. De nombreux pétales de roses blanches sur le sol menaient jusqu'à mon lieu de prédilection : le couchage orné de pétales de roses rouges. Un panier posé sur le bureau au fond de la chambre contenait chocolats, fruits frais et champagne. Cette nuit-là fut exquise et torride : mains sur monts et collines, fruits phalliques en bouche, tendres baisers et coups de langue sur mes lèvres intimes, humides, trempées. Haleter en symbiose, puis arrivée de la petite mort tant attendue depuis mon histoire avec Alexis au lycée. Histoire d'amour pleine de maturité et d'émotions, je ne regrettais et ne regrette en aucun cas de m'être donnée à cet homme, ce jour-là. Il méritait mon

corps en tout et pour tout.

Au final, au bout de trois belles années, il partit vivre au Portugal poussé par l'envie d'être au plus près de ses racines. Ayant fait une formation de prof de yoga après deux ans de licence de philo, il décrocha un poste dans une école spécialisée dans les arts du bien-être tels que le qi qong, le tai chi chuan ou la méditation qu'il aimait tant pratiquer. Je ne pus le suivre. Notre histoire s'arrêtait là, un mois de juin de l'année 2007. J'en fus très affectée. J'eus du mal à m'en remettre comme toutes les histoires d'amour, comme chacun d'entre nous, un jour...

Durant nos années fac, mes deux amis chéris et moi-même avions pour habitude d'aller boire un verre le vendredi soir et le samedi soir histoire de se mettre dans l'ambiance du week-end et d'apprécier ces moments d'amitié qui nous sont chers jusqu'alors. Les vendredis, c'était café sur café pour moi et les samedis, mojitos ! Je n'en abusais pas, mais bon,

j'étais quand même un peu pompette. Bilal, ne buvant pas d'alcool, prenait des tonnes de sirop à la menthe bien glacés, son côté oriental étant plus fort que lui, et Philippine était fana de Malibu coco (*Elle l'est toujours !*). Il est vrai qu'on se devait de lui mettre un stop pour que je ne la ramasse pas à la petite cuillère à la fin de la soirée. Oui, on profitait de nos samedis aussi pour aller danser. Bilal nous abandonnait toutes deux et rentrait sagement dans les bras de Morphée. Quant à Bernardo, lors de nos deux ans de relation, il venait nous rejoindre, mais parfois seulement, car il aimait passer ses week-end à bouquiner à outrance. Il m'invitait parfois à manger, puis à passer une soirée à lire jusqu'à pas d'heure, heureux de partager avec moi son goût corsé pour les lettres et l'art de penser. Lors de nos soirées en boîte de nuit, Philippine et moi étions en transe. Nous avions besoin de relâcher la pression emmagasinée durant toute la semaine. Le travail personnel à l'université étant important, les vendredis et samedis soir étaient faits pour se changer

les idées, mais aussi pour de temps à autre avoir la gueule de bois. Ça n'est pas agréable, mais je trouvais ça jouissif, lol.

« Hé ! J'adore ce son ! C'est qui ? », me criait Philippine dans un brouhaha puissant « Je ne sais pas et je m'en fous ! » Je dansais à me démembrer. Ces soirs-là, tout me passait au-dessus de la tête. Le maître-mot était « s'amuser », point barre. Rien ne valait mieux que ça, pour ma part. C'était la seule alternative à mes tracasseries d'étudiante en langues. J'en avais besoin tant la pression des études et de mes chers parents me pesait sur les épaules. Être enfant unique implique d'être le seul objet d'amour de ses parents et donc la grande et lourde charge de ne pas les décevoir. Attention ! Je travaillais avant tout pour moi ; pour mon avenir, cependant, je souhaitais que mes parents soient fiers de moi.

Durant mes trois années de licence, mes amis furent mon pilier : s'appuyer les uns sur les

autres pour se motiver, se battre pour avancer, vivre ces années avec bonheur, avoir des milliers de souvenirs à partager au-delà de l'obtention de nos diplômes respectifs. Rien n'était plus important que tout ça. Je n'avais peut-être pas de frère ni de sœur, mais je pouvais compter sur eux. On choisit ses amis et pas sa famille, c'est ainsi que j'y voyais l'avantage certain d'être enfant unique.

Un beau jour, alors que c'étaient les vacances de Noël, Philippine vint sonner à ma porte (*J'habitais toujours chez mes parents à Melun lors de mes études supérieures*). Je fus étonnée de voir qu'elle me présenta son premier tatouage sur l'avant-bras droit. Je fus subjuguée. « Attends, attends. Viens, on va dans le salon, je veux regarder ça de plus près. Ça a l'air d'enfer ! » Je m'installai sur le canapé du salon et observai avec précision le travail effectué par la tatoueuse. Il s'agissait d'une rose sublime aux épines bien marquées et aux couleurs somptueuses. L'ombrage qui entourait la précieuse

pièce faisait ressortir la fleur, laissant croire qu'on pouvait la toucher du bout des doigts. « C'est trop beau ! Truc de dingue. T'as payé combien pour ça ? C'est dans quel salon que t'as été, en fait ? » Elle m'expliqua qu'il s'agissait d'une tatoueuse qui avait déjà travaillé sur Paris dans un salon réputé et qu'elle avait ouvert depuis peu. Je pensais qu'elle avait été sûrement formée par un talentueux tatoueur, car elle excellait dans son art. Les détails étaient parfaits, les couleurs bien assorties et très vives sur la peau diaphane de Philippine. J'eus comme un flashback, celui de l'époque où, au collège, je dessinais à n'en plus finir. Dès que j'avais un moment de libre, je prenais crayon et feuille, puis je me lançais dans la création. À la bibliothèque de la fac, je me prenais à dessiner plutôt qu'à réviser. Rien de très grave, j'étais bonne élève et n'avais besoin de relire mes cours. Mes notes aux partiels équivalaient celles obtenues à l'examen du baccalauréat. « Je crois que tu m'as donné un déclic, là. J'avais arrêté mes études d'allemand et j'avais reprendre

le dessin. Plus de master, je veux devenir tatoueuse. Voilà : c'est ça mon métier, en fait. Tu comprends, j'suis faite pour ça. Je préfère avoir des remords que des regrets. Je ne veux pas passer à côté de ma vie. Le dessin, c'est ma passion et, quoi qu'en disent mes parents, je veux en faire mon métier. » Philippine me regardait, interloquée. Elle eut du mal à digérer l'information. Pour elle, j'étais folle. J'allais droit dans le mur. Le métier de tatoueuse étant un métier aux revenus aléatoires, je prenais le risque de me « casser la gueule ».

J'eus quelques frissons au vu de ses dires, mais je repris avec fermeté et ambition : « Je deviendrai une tatoueuse professionnelle et j'en vivrai ! Là, je n'ai qu'une envie : c'est de faire ce métier. Il est fait pour moi, c'est ce pour quoi je suis née et c'est loin d'être une blague, ma cocotte », « Ok, ok, mais en prenant cette décision, tu vas devoir assumer jusqu'au bout, ma "cocotte" et ce, même si tu te ramasses. Et tes parents, ils vont réagir comment, dis-moi ?

Et comment tu vas te former à ce métier ? Les écoles de tatoueurs en herbe, ça n'existe pas, a priori ! »

Je lui expliquai qu'il existait des écoles spécialisées dans le dessin qui pourraient me permettre d'atteindre mon objectif. « Les Beaux Arts, par exemple ! », « Tu vises haut, là. T'as pas peur ? Ce n'est pas si simple de rentrer dans ce genre d'école. Tu le sais, ça ? »

Cette année-là, au début de l'été, après avoir obtenu ma troisième et dernière année de licence d'allemand, je me mis à dessiner de façon acharnée. Je ne pensais plus qu'à ça, je vivais et respirais le dessin. « Ma puce, tu ne révises pas pour ta rentrée en première année de master ? Je pense qu'il faudrait. Il ne faut pas que tu arrives en cours avec des lacunes. Ce n'est pas parce que tu es bonne élève qu'il ne faut rien réviser. Allez, arrête-moi le dessin de suite ! » Je regardai ma mère droit dans les yeux. Debout devant moi, dans mon immense chambre à la

déco riche de mes souvenirs d'ado, je lâchais de but-en-blanc que je souhaitais me consacrer au dessin, faire les beaux-arts pour enfin devenir tatoueuse professionnelle. « Tu n'es pas sérieuse ? Non, non, ne laisse pas tomber tes études, ma chérie, non, non, tout, mais pas ça ! » Elle s'écroula en pleurs. Rien ne pouvait laisser présager que j'allais tout arrêter en si bon chemin. C'est alors que je la redressai et la pris dans mes bras en la serrant de toutes mes forces. Je la rassurai en lui disant que j'allais arriver à mes fins et que ne pas poursuivre mes études à l'université n'était pas une fin en soi. Cela la rassura que peu. Par contre, je craignais la réaction de mon père qui était intransigeant sur ce qui se rapportait à la construction de mon avenir professionnel. J'étais leur seul enfant et je me devais de ne surtout pas les décevoir, mais il fallait qu'ils sachent que je vivais ma vie pour moi et non pas pour eux et que, si je devais faire des erreurs, j'allais les assumer jusqu'au bout.

Le soir arrivant, je dus faire face à mon père, le très strict homme de ma vie. Mon père était tout pour moi et ce, jusqu'à ce jour. J'étais ce que l'on appelle communément « la fille à son papa ». Petite, je passais mon temps avec lui. On se rendait au marché et on y achetait de bons fruits frais et du fromage de brebis. Nous passions notre temps à lire des BD ensemble dont Astérix et Cléopâtre (*Mon préféré*), à aller au cinéma voir tous les Disney's qui sortaient en salle. Ma vie, c'était mon père et encore mon père. Je ne voyais que par lui et seulement lui. Avec ma mère, par contre, on discutait de sujets, disons, féminins. Il était évident que je me tournais vers elle à ces moments-là et Dieu merci, car mon père n'avait en aucun cas à connaître ma vie intime ou amoureuse... Ce qui est normal, me direz-vous !

Il était vingt heures. Nous mangions plongé dans un profond silence et il fallait que je lui fasse face. « Je ne vais pas continuer mes études de langues... » Mon père leva la tête et me regarda

fixement. « J'ai mal entendu, là, non ? Hein, Agustina, tu as entendu quelque chose de particulier ? Moi, rien. » Il continua de manger quand ma mère lui fit part de mon envie de faire du dessin, mon avenir professionnel. Il fut dans une rage folle. Il recracha avec dégoût le reste de nourriture qu'il avait dans la bouche, se leva en furie de la table et hurla que sa fille était devenue complètement dingue, qu'elle voulait détruire ses parents. J'eus mal : une blessure profonde s'empara de moi. Je pensais mon père capable d'accepter mes choix, aussi différents soient-ils de sa vision de voir les choses. Non, je m'étais trompée. Pour lui, sa fille adorée se devait d'exercer un métier lambda et gratifiant, un métier qui en jette pour faire saliver les autres, le qu'en dira-t-on étant ce qui lui importait le plus. Professeur d'allemand au lycée ou à la faculté était bien un projet ambitieux, mais celui que je souhaitais entreprendre était tout aussi intéressant et enrichissant.

CHAPITRE III

Fin juillet, je vis Philippine. Je lui dis de me rejoindre dans un café du centre-ville de Melun. Je m'étais installée sur la terrasse, ce jour-là. Le soleil brillait de mille feux, la température était juste exquise et le léger vent frôlant ma peau était des plus agréables. Elle arriva dix minutes après et s'assit à mes côtés, le regard tourné vers la rue. Après avoir commandé un thé à la verveine, elle m'expliqua entre deux gorgées qu'elle comprenait ma décision de vouloir faire ce qui me tenait le plus à cœur. « Ce n'est pas comme si tu ne te formais pas. Les beaux-arts, c'est réputé et tu ne peux que sortir armée de cette école pour pouvoir te lancer dans un projet pareil, mais forme-toi auprès d'un bon tatoueur, après ça. Il faut que tu gagnes en expérience. Je suis avec

toi, sache-le. Je te soutiens et te soutiendrai toujours. C'est vrai que j'ai été surprise quand tu m'as balancé tout ça à la figure mais, à présent, je comprends. T'en as parlé à Bilal, au fait ? »

Oui, il fallait que j'en parle à mon ami Bilal. Je savais qu'il serait du genre à me taper sur les doigts à faire un choix pareil, aussi exotique si on pouvait le dire ainsi. « Allez, appelle-le. » Je pris mon téléphone portable et l'appelai, crispée. Cœur battant, j'avais peur de décevoir mon ami. Ses réactions en général ressemblaient à s'y méprendre à celles de mon père, surtout lors de mécontentements. Les études, le monde du travail étaient des sujets délicats. Il n'y avait que ces chemins-là à emprunter pour réussir dans la vie. Sans diplôme ou « saltimbanque » pour artistes de tout bords, la vie de l'intéressé courait droit à l'échec. Je n'étais pas ami avec lui pour rien. Il avait une influence sur moi et ce, parce que je le voulais bien. Je ne suis pas pour autant le genre de personne à dire amen à tout sans broncher. « Salut, ça va, Bibi ? » Je sentis

mes membres trembler, ma langue fourcher, mon cœur déchirer ma poitrine. Oui, j'avais peur, même aussi peur que le jour où j'en avais parlé à mon père. « Mais vas-y, fonce ! Fais ce qu'il te plaît, Lola. N'écoute personne et agis. Si tu penses que cette passion peut te permettre d'être heureuse au niveau pro, bah, lâche pas le morceau. » Je fus soulagée. Mon cœur décéléra et les perles de sueur coulant de mon front et sur ma nuque cessèrent. Je compris à cet instant que je pourrais à jamais compter sur mes amis qui sont à ce jour ma famille. Non, je n'avais plus peur. Quoi que mon père en dise ou en pense, j'allais réaliser mon rêve, cette envie qui, entrée dans ma vie et nourrie par mon amour du dessin, serait le pilier de ma vie.

L'été s'était écoulé, les mois étaient passés et je dessinais toujours autant. Je m'étais déjà projetée vers le concours d'entrée en école des Beaux Arts. J'enclenchais la vitesse supérieure pour obtenir le meilleur niveau que je pouvais

atteindre pour intégrer cette école à tout prix. Elle était très convoitée et chic, très sélective. Ma mère avait accepté tant bien que mal la situation, mais voyait dans mon regard des étoiles en disant long lorsque je parlais de mes projets futurs. Mon père, quant à lui, ne souhaitait pas aborder le sujet. Il faisait mine de croire que je poursuivais en master et que j'allais devenir professeur en faculté. Il ne voulait rien voir ni entendre. Au final, j'appris de la bouche de ma mère qu'il attendait que je réussisse mon concours pour approuver mon choix. Ceci me mit la pression mais, d'un autre côté, cela me rassurait. Je savais au fond de moi que mon père serait fier de moi, donc il ne fallait pas que je me loupe.

Quelques semaines avant de passer mon concours, je m'étais rendue à une convention nationale de tatouage à Paris (*À La Villette, exactement, dans le 19e*) afin de voir le lot le travail que fournissaient les tatoueurs de par la France et du monde. J'y étais accompagnée de Fifi

(Philippine, quoi, bibi, surnom de merde ! Parce que Bibi et Fifi, j'avoue que c'est ringard ; oups !). J'étais dans mon monde, dans mon univers et j'étais aussi venue pour faire mon premier tatouage *(Évidemment, si je suis tatoueuse et que je n'ai pas de tattoo, c'est un peu bizarre)*. J'en trouvai une originaire de Toulouse qui travaillait sur un stand au fond à droite du hall, non loin d'un autre stand spécialisé dans les faux tatouages. Je lui demandai de me dessiner une pièce de 10 cm de longueur maximum qui ferait écho à l'amour pour mes proches. Je pensais à une rose. Cette belle pièce s'inscrivit au niveau de mon épaule gauche et j'en profitais pour me faire un piercing au nez. *(Vous voyez ce joli fer à cheval niché à l'entrée de mes narines. Non, mais oh : ce n'est pas vulgaire !)* Le stand entretenait ces deux activités et cela ne m'avait pas déplu. Je pensais que ce tatouage me rappellerai tout le long de ma vie les fois où je riais, pleurais, partageais des moments précieux avec mes proches.

À la fin de la séance, j'aperçus des gouttelettes de sang perler sur ma pièce et ressentir que mon bras était endolori. J'avais pris mon mal en patience, mais le résultat était là. Il est vrai que la sensation d'être griffée par un chat durant deux heures est parfois un peu dure à supporter, mais j'avais le mental pour. Nombreux sont ceux qui pleurent et ne tiennent pas la cadence.

Ma rose était parfaite. Je l'observais grâce au miroir situé à l'entrée du stand. Il n'y avait rien à redire. Après ce long interlude, je fis le tour des stands, observant encore le travail fourni par chacun des professionnels présents ce jour-là ; puis, je repartis pleine d'espoir et animée de la rage de vaincre.

Vous vous rappelez d'Alexis ? Ce gentil bonhomme qui finalement n'avait pas de couilles. Bah, il s'avère que la raison pour laquelle il n'avait pas voulu coucher avec moi, à l'époque, m'est parvenue aux oreilles ; et vous

savez qui a tout balancé ? Mon cher Bibi et ce, presque une quinzaine d'années après. C'est autour d'une jolie tasse de thé à la menthe aux feuilles bien fraîches et fortement infusées qu'il me déballa le tout. Nous étions chez ses parents comme lorsque nous étions jeunots – thé accompagné de pâtisseries bien tunisiennes, miam ! « En fait, il paraissait d'après Sarah qu'il avait... », « Qu'il avait quoi ? Allez, balance ! De toute façon, on le voit plus depuis belle lurette. Il me semble même qu'il a déménagé à l'étranger, en plus ! Allez ! » Il m'expliqua que ce dernier avait refusé de coucher avec moi pour la simple raison que son sexe serait « apparemment » de courte taille. Il aurait été dénoncé par Sarah la sorcière dans les couloirs du lycée s'il avait couché avec moi. Elle allait dévoiler à tous qu'il en avait une (*Apparemment donc !*) riquiqui. Bon, Bibi entendit toute la conversation et Alexis le vit tandis que Sarah partait. Il demanda à Bilal de lui promettre de n'en rien dire à personne, ce que mon ami jura. Ceci me fit pouffer de rire tant je trouvais la chose absurde.

Alexis manquait de confiance en lui, je l'avais toujours su. Cette rumeur que Sarah faisait peser sur lui n'avait jamais pu être vérifiée par quiconque. Peu sûr de lui, il l'avait laissée faire sans rien dire ou presque. Le jour où nous étions à deux doigts de nous offrir corps à corps avant que sa petite soeur ne vienne s'en mêler, son envie était là, irrépressible.

Ceci était indiscutable. « Riquiqui » ou pas, Alexis allait se fondre en moi. Je dis à Bilal que Sarah devait beaucoup rêver du petit oiseau pour avoir envie de m'étriper et de mettre Alexis dans l'embarras. Bilal me regarda, interloqué, et se mit à rire à son tour. Il comprit que ce pauvre Alexis sans défense s'était laissé broyer les val-seuses par la méchante rouquine. « Hé, Bibi, tu crois que son concombre en faisait sept ou vingt centimètres ? » Nous rîmes aux éclats.

Amoureuse, je ne voyais que lui. Étant entière en amour comme en amitié, je n'aurais pas noté ce « détail » s'il s'était avéré. Nous passâmes

à d'autres sujets. Comme quoi il faut « en avoir », dans la vie. Ça lui aurait rendu bien des services, à Alexis. Sarah, je pense, a bien dû les lui bouffer. Il paraîtrait qu'elle faisait une fixette sur le sujet. Je lui aurais bien souhaité un bon appétit ce jour-là sachant qu'Alexis, à l'instant où elle l'aurait approché pour les lui dévorer, aurait sûrement grincé des dents !

Nirvana, Nine Inch Nails, The Smashing Pumpkins, The Cure, Marilyn Manson, Indochine, Rammstein... Des groupes qui ont marqué l'histoire de la musique. Ils ont aussi marqué ma vie. Je me souviens que, lorsque Miss Fifi s'est lancée dans les tatouages, elle se mit à découvrir par le biais d'un sex-friend (*Eh ouais, faut le croire, mais elle avait enfin découvert la chose*) toute la musique rock-metal que j'aime et adore jusqu'à ce jour. Oui, cette époque m'a transformée. Je suis passée de la jeune fille BCBG à la mortelle rockeuse portant New Rock et tee-shirt de groupes à n'en plus finir. Mon côté rebelle s'était révélé. Mes parents ne me reconnaissaient

plus. Je n'ai pas été méchante ni désagréable, mais bon, d'accord, sacrément chiante. Enfin, j'avais que vingt ans et la rébellion, aussi légère soit-elle, me faisait du bien, bizarrement. Je me sentais exister ! Je ne vivais plus à travers le regard de mes parents, mais pour moi. Le travail entrepris aussi pour devenir tatoueuse professionnelle avait été déjà un grand début. C'est à cette époque que je me détachai beaucoup de mes parents et que je m'accrochai véritablement à mes rêves. C'était quelques temps après avoir passé mon concours aux Beaux Arts.

Après avoir réussi les concours d'admissibilité et d'admission, je pus enfin crier haut et fort que j'allais devenir étudiante de cette belle école que sont les Beaux Arts. Travailler avec des artistes de renom en atelier, me découvrir du talent, vivre le dessin à travers de multiples émotions, rien n'avait pu laisser présager que j'allais vivre une telle expérience à la fois humaine et professionnelle.

« Ah ! Ma fille ! Je suis fière de toi »,
« Ah bon, maman, t'es si fière de moi ? Quand je pense que tu as pleuré lorsque j'ai pris la décision de laisser tomber ma licence d'allemand. Tu es rassurée, maintenant ? », « Oui. Je le suis. Je veux juste un bon avenir pour toi, que tu travailles et gagnes ta vie, que tu rencontres quelqu'un et que tu fondes ta famille. » Je la regardai, attristée. Je voyais encore et toujours à quel point elle m'aimait, à quel point elle ne voulait que mon bien, que je sois définitivement heureuse. Seulement, ce dont je ne lui parlais pas, c'était du désir de non-maternité qui grandissait en moi. Ce sujet était sensible et je ne l'avais encore jamais abordé avec ma mère ou mon père. Bilal et Philippine savaient à quoi s'en tenir. Lors de notre voyage en Espagne, je leur en avais parlé, seulement, et cela avait jeté un froid des plus glacials. Je savais, depuis toute jeune, aux alentours de mes douze ou treize ans, que je rêvais de liberté, d'une vie un peu bohème. La pression de devoir être responsable d'une vie, d'un être dépendant entièrement de

moi me terrifiait. Vouer ma vie à quelqu'un d'autre qu'à un homme que j'aurai choisi et qui aspire aux mêmes choses que moi et ne pas vouer ma vie à ma passion, m'oublier à travers un enfant, non, ce n'était pas pour moi. J'avais soif de vivre et ma vie, je la voyais ainsi : sans l'obligation d'enfanter.

Ma mère : pour elle, la vie d'une femme se résume à se marier et à enfanter. Même si celle-ci ne travaille pas, rien de gravissime. Elle a vécu dans le schéma classique de la femme au foyer qui attend gentiment que son homme rentre du travail tandis qu'elle se tape les mêmes et toutes les tâches ménagères. Bon, l'avantage, avec ma mère, c'est qu'elle était plutôt ambitieuse. Travailler faisait partie de ses plans, étant plus jeune, et ne pas dépendre d'un homme, surtout, mais le côté femme au foyer ne l'aurait pas pour autant dérangée.

« Oh, Lola, ma fille... », me disait-elle souvent en soutenant mon visage encore un peu

enfantin. « Je ne veux qu'une seule et unique chose : que tu trouves le "bon" pour te marier et fonder une famille. Oui, c'est de ça que je rêve pour toi : d'avoir de petits enfants aussi. Oui, j'en rêve... »

Tandis que Philippine s'amusait avec son ou ses sex- friends, de mon côté, j'avais l'esprit axé sur mes études. Non, elle ne faisait pas que prendre son pied, mais il est vrai qu'elle se consacrait beaucoup moins à son Master I. Plutôt préoccupée par son derrière ou son devant, comme vous voulez : Bilal se refusait à croire qu'elle était devenue une femme un peu trop libre, lui qui était du genre à vouloir se marier et à avoir une ribambelle d'enfants ! Apparemment, avec Sana, ils avaient convenu de trois enfants voire quatre s'ils s'en sortaient déjà avec trois. Déjà, avec trois ? Hein ? Comme vous le savez désormais, moi, c'était plutôt zéro, la tête à Toto (*Oh ! Le non-désir quand tu nous tiens !*) Il ne comprenait pas comment Fifi avait pu « finir ainsi ». En même temps, chacun fait ce

qu'il veut de son cul ! Ce qui me préoccupait, c'était plutôt le fait qu'elle prenne le risque d'abandonner ses études au profit d'un petit con qui vivait des aides sociales et qui n'en avait que faire de son avenir. Si tant est qu'il en ait un. C'est au bout de quelque temps qu'elle nous vint la queue entre les jambes en nous annonçant qu'elle était tombée amoureuse de son sex-friend et que celui-ci, n'ayant pas supporté la nouvelle, l'avait... larguée. Bon, ce n'était pas une si mauvaise chose car, au final, peu après, elle a réalisé qu'elle fonçait droit dans le mur et qu'elle allait foutre sa vie en l'air. Ses frères, Loic et Alban, approuvèrent le revirement de situation de leur soeur. Ils ne lui souhaitaient que du bonheur, pourvu qu'elle y réfléchisse à deux fois. Leurs parents n'étaient pas tenus au courant de tous ses déboires (*Chut !*). Elle se reprit en main et eut une révélation : elle avait décidé d'écrire un livre sur le développement personnel en parallèle de ses études. « Comment bien vivre le moment présent tout en se projetant dans le futur » : c'était le thème

qu'elle souhaitait aborder. Tout ce dont elle rêvait, elle comptait le vivre, atteindre ses objectifs, vivre chaque moment avec délectation. Belle philosophie : tout le monde devrait en faire de même !

Mes amis, mes amours, mes emmerdes. Depuis la fin de mon histoire avec Bernardo, qui a disparu de ma vie du jour au lendemain en décollant pour Lisbonne, je me suis amourachée d'autres jeunes hommes. De beaux flirts, de belles histoires courtes, simplement dingues. Je me souviens d'un Léo. Blond (*Encore*), aux yeux bleus et grand comme une baguette. Il était doux, affectueux, mais un peu trop geek à mon goût. Bon, c'était une amourette : pas de quoi s'alarmer. Je me voyais mal créer une relation durable avec un mec pareil. Un peu gras au niveau du bidon, mais bien moelleux ! Agréable pour y poser sa tête après un câlin. Puis, il y a eut Kévin. Un bel asiatique bien bâti (*Bah non, un asiatique n'est pas automatiquement un fil de fer en 2D*) qui avait un charme

fou. On s'est tourné autour assez longtemps avant de sortir ensemble. On s'est laissé désirer. C'était si bon, limite affolant. Faire traîner les choses, ça a du bon, parfois. On a couché ensemble trois fois, puis on s'est vite oublié. Ça m'arrangeait, car j'avais d'autres chats à fouetter ! Au final, j'ai eu un plan cul des plus majestueux. Ah ! Vous m'auriez envié, les filles, ou... les garçons. Il transpirait comme un bœuf et sentait des pieds. « Pouah, ça puire ! » Je ne sais pas où je suis allée le dégoter, celui-là mais, ce soir-là, je sortais de boîte et j'avais un peu bu... Pas fière, la fille, lol !

Pendant cette période, j'ai pris mes précautions tant au niveau des IST ou autres que de mon cauchemar de toujours (*Inquiétude permanente*) qui était de tomber enceinte. Préservatifs bien costauds, pilule, je ne laissais rien au hasard. Il m'est même arrivé de prendre la pilule du lendemain lors d'un rapport où le préservatif avait craqué et que j'avais zappé mon petit comprimé hormonal. C'était avec Kévin.

Oui, on aurait pu faire un ou une multi-métis au regard de braise, mais non ! Je pris la direction de la pharmacie. Aussitôt comprimé en main, aussitôt avalé. La pharmacienne m'ayant rassurée, j'ai tout de même attendu l'arrivée des anglaises. Je n'ai jamais été aussi heureuse de les avoir. Oh, my Gosh! J'ai frôlé la mort.

Durant mes trois premières années aux Beaux Arts, j'ai appris un tas de choses. J'excellais dans les autoportraits, domaine que je voulais maîtriser pour m'y spécialiser. J'ai perfectionné mon anglais à côté de ça ainsi que mon allemand. J'ai aussi commencé à envisager à partir en échange à l'étranger durant mon second cycle de deux ans d'études. Je songeais à l'Allemagne ou à l'Australie. Je choisis l'Allemagne, le pays de mon cœur : cette langue dont je suis follement amoureuse. Je rencontrai plein de jeunes entre vingt et trente ans qui rêvaient de faire de l'art leur travail et leur passion. Beaucoup d'échanges linguistiques et artistiques se sont

produits. J'ai appris à nouveau de nombreuses choses et je suis rentrée les yeux pleins d'étoiles. C'est à mon entrée en dernière année que je remarquai Arnaud...

Lors de vos études, si vous avez tendance à être très assidu et studieux, voire perfectionniste, vous n'en avez donc rien à faire, de ce qu'il peut y avoir autour de vous. Vous êtes dans votre truc, votre délire, voilà ! Malgré tout, un beau jour, alors que je fumais une cigarette avant de rentrer en cours (*Houlala ! Il ne fallait pas que mes parents le sachent, ils m'auraient tués ! Je l'avoue, c'est mon petit vice chéri, hibi*), je vis un bel apollon. Un beau brun aux yeux vert émeraude (*J'adore les yeux clairs, je l'avoue*), grand, légèrement musclé, mais pas trop et au teint merveilleusement parfait. Il s'avança vers moi, sourire en coin. Je lui renvoyai la pareille. C'est avec délicatesse qu'il me demanda du feu. Il avait un charme de fou. Ce côté sexy, très masculin, était sublime. Je ne voulais à cet instant ne voir que par lui : je sus que c'était lui, l'homme de ma vie.

Il était aussi étudiant dans cette école. Il avait pour projet de devenir webdesigner. Beau métier qui lui allait très bien. Il avait la tête à faire ce genre de métier, la bonne tête du mec qui reste des heures sur son ordinateur, mais qui a la classe. Pas le geek de service, non, mais oh !

Nous nous sommes découverts de nombreux points communs au fil du temps. L'amour de la moto (*Je rêvais d'en avoir le permis et de me payer une belle cylindrée*), l'amour de la musique rock et métal, l'amour des voyages et du dessin, bien sûr. Nous avons commencé à nous voir assez vite. Nous étions bras dessus bras dessous dès le début de notre relation. Nous étions un couple très fusionnel. J'avais trouvé la perle rare. Il était d'une grande gentillesse et d'une grande générosité, très rêveur, aussi, un tantinet impulsif, mais je savais le canaliser. Nous nous complétions beaucoup. Il me remplissait de joie. Je me voyais plus tard avec lui vivre dans un pays étranger tel que le Canada ou

l'Allemagne. Pourquoi pas ? me disais-je, dans un bel et grand appartement avec un super chien type labrador ou golden retriever et beaucoup, beaucoup, beaucoup... d'enfants ! Non, c'est une blague : ne vous inquiétez pas. Des enfants ? Nan. Un chat en plus d'un cabot ? Pourquoi pas !

« Ah, ma fille ! Ma Lola, mon bébé ! » Nous venions d'arriver chez mes parents. Mon père, plus en retrait, nous accueillit avec plus de pudeur. Arnaud, intimidé, n'osait dire un mot. Maman nous installa dans le salon sur son moelleux canapé de cuir marron et nous proposa rapidement quelque chose à boire. Mon père restait silencieux. Il dés-habillait discrètement Arnaud du regard, voulant déceler ce qui clochait chez lui du premier coup d'œil. « Voilà. Du jus de pomme pour vous deux et un coca pour mon mari chéri. Pour moi, c'est jus d'orange. À la vôtre ! » Arnaud était tellement stressé qu'il but son verre de jus d'un trait. Il tremblait, il était tendu. Je lui caressai la main histoire de le rassurer. J'étais

aussi à cran. Mon père, d'habitude chaleureux avec les personnes qu'il ne connaît pas, le regardait d'un air suspicieux. « Alors, parlez-moi de vous, Arnaud. Vous êtes étudiant comme ma fille, c'est bien ça ? Quel métier souhaitez-vous exercer ? » C'est avec appréhension qu'il se conta à mon père. Plus les minutes passaient et plus il se détendait tout comme moi. Ma mère, obnubilée par le fait que je lui présente pour la première fois quelqu'un (*Ce qui rendait la chose officielle*), ne se rendit pas compte de l'ambiance qui régnait un peu avant que les tensions ne s'apaisent. Elle le regardait toute émoustillée, avec grand intérêt, et prête à lui poser un tas de questions.

Tandis que mes deux hommes se parlaient finalement avec aisance, je me levai pour aller me faire un café. Ma mère m'emboîta le pas. C'est à voix basse qu'elle me dit avec un sourire large qu'elle le trouvait beau et agréable. Cela me ravit, forcément. Je lui fis

part de nos nombreux points en communs, de nos projets à court terme, tel qu'un week-end dans un gîte faisant spa et hammam. Je lui annonçai avec joie le fait d'avoir trouvé la perle rare et de partager un amour profond et sincère tel qu'elle le vécut avec papa. « Agustina ! Apporte- nous de quoi grignoter, s'il te plaît. J'ai envie de me mettre quelque chose sous la dent en attendant le dîner », « Apéro oblige ! », termina Arnaud. C'est alors que nous nous rendions dans le salon, apéritifs en mains, que maman dit une chose qui fit retourner mes tripes et me serra la gorge. « Si tu demandes la main de ma fille, j'espère avoir une petite-fille ou un petit-fils très rapidement ! Terminez sereinement vos études et je me ferai un plaisir d'organiser votre mariage ! Tu veux te marier ma chérie, j'espère ? » Je lui répondis que oui, ce qui était véridique, mais lorsqu'elle me relança au sujet des enfants, je restai évasive en expliquant que nous avions de jeunes années devant nous pour y penser. Avec Arnaud, nous n'avions pas encore abordé le sujet et je l'appréhendais.

J'échappais à la déception de ma mère, à la colère de mon père. Seulement, un jour où l'autre, la vérité éclaterait. Ce jour-là, larmes et blessures profondes seraient engendrées.

Le soir venu, après le départ de mon cher et tendre, je pris la direction de ma chambre, prétextant que j'étais épuisée. Porte fermée, je m'écroulai en larmes. Je me trouvais immonde. Être cette femme qui ne veut pas d'enfants, qui blesserait l'homme de sa vie en attente sans doute de fonder une famille... Être cette fille qui déçoit ses parents à l'annonce de son non-désir de maternité. Je faisais un choix exotique, un choix peu courant pour la plupart des gens, un choix qui défiait les codes de la société. Un homme et une femme, une grande fille, un petit garçon et un chien dans une belle et grande maison : voilà ce que voulait monsieur et madame tout le monde. Pourquoi s'acharner à vivre selon ces codes à la con ? Pourquoi étudier pour faire un métier qui ne nous plaît que peu, gagner sa vie durement pour nourrir sa famille,

payer ses factures et son crédit immobilier pour au final crever dans l'ignorance absolue ? Je ne voulais pas de cette vie toute écrite. Je voulais vivre la liberté, ma liberté. Être amoureuse, me marier, certes, mais voyager, découvrir le monde, d'autres cultures, d'autres langues. Travailler en vivant de ma passion. Sortir et découvrir aussi mon beau pays qu'est la France. J'avais des choses à vivre. Je ne voulais pas être responsable d'un enfant, je ne voulais pas d'une vie qui dépendait de la mienne. Je voulais simplement vivre ma vie à ma manière, vivre ma propre vision du bonheur, vivre en étant une femme épanouie. Est-ce si compliqué à comprendre ?

Le lendemain matin, après avoir passé une nuit agitée, je reçus un sms de mon homme. Ce SMS, il aurait pu éviter de l'envoyer. Il aurait pu m'envoyer un simple « Je t'aime », ou « Tu me manques ». Ce qu'il m'envoya me terrorisa : *« Coucou ma belle ? Bien dormi ? Je repense encore à ta mère, hier soir, qui veut à tout prix un petit-enfant. Je m'imaginer bien avec une fille, tu sais, et toi ? »*

Allez, je te laisse te réveiller en douceur. Je t'aime ! Arnaud, ton amour pour toujours. » Je grinçai des dents. Un tourbillon de colère se levait en moi. Ma mère avait abordé le sujet qu'il ne fallait pas. J'eus la forte et puissante envie de descendre dans le salon où j'entendais mes parents parler de bon matin et leur hurler au visage ces envies intimes que je ne partageais pas depuis des années. Ce qui me paraissait simple et naturel à vivre devint subitement infernal à subir. « Non, je ne veux pas d'enfants ! Non, je ne veux pas d'enfants ! Non, non, non et non ! » J'éclatai en sanglots encore une fois. L'angoisse s'emparait de moi et la peur. Mes idées se mêlaient, je souffrais de stress. Je faisais les cent pas en robe de nuit dans ma chambre. Moi qui envisageais de m'installer avec Arnaud, je ne pouvais plus me projeter. Vivre sous le même toit, se marier sans avoir dit un mot de tout ça à l'être aimé ? C'est donc mentir par omission ? Créer un ménage en s'installant ensemble est aussi symbole à long terme de bébés, enfants, nains, monstres, petits emmerdeurs, bref, tout ce que

vous voudrez ! Je préfèrai ce matin-là faire fi de toutes mes pensées et continuer à vivre comme si de rien n'était. Je ne voulais pas souffrir. Mon seul moyen : repousser l'échéance, éloigner cet instant fatidique d'une pluie de questions infâmes pour moi. C'est sans savoir qu'en allant rejoindre mes parents pour le petit-déjeuner, le matin venu, ma mère allait me dire : « Ah, ma fille ! Tu as trouvé un homme bon. Tu verras, tu deviendras une vraie femme quand tu deviendras mère à ton tour. J'ai hâte de ce jour, mon bébé », et elle me serra très fort contre elle en s'empressant d'abord de m'embrasser sur le front. Mon père sourit et la journée continuait.

CHAPITRE IV

« J ’devrais, j’devrais pas. Dois-je changer d’avis ? » Voilà la question qui me tourmentait. Chaque jour qui s’écoulait, chaque jour où je regardais mes parents ou Arnaud droit dans les yeux, mon cœur saignait. Je me laissais convaincre que je devais changer d’avis, que j’étais anormale, que quelque chose en lien avec mon enfance avait tout fait déconner chez moi : mes émotions, mon affect, mon équilibre psychologique. Je me sentais coupable. Était-ce de ma faute ? Devais-je consulter ? Je me pris même à jeter un coup d’œil aux pages jaunes pour dégoter le numéro d’un psychologue quelconque pour « me venir en aide ». J’étais bizarre et je devais absolument rentrer dans le moule. Si j’avais pu me faire lobotomiser pour me

rêver en mère heureuse et parfaite, je l'aurais fait. J'aurais tout fait pour rendre mes proches heureux, leur donner ce qu'ils attendent tant, offrir cette famille à mon futur mari, me donner un semblant de joie à la vue de mon premier enfant. Mes sentiments, mes émotions étaient détraquées. Je changeais d'avis comme de chemise. Je ne savais plus sur quel pied danser. « Je vais consulter ce psy. Une femme me comprendrait peut-être. Enfin, j'espère... » C'est alors que, ce jour-là, j'appelai cette Mme Brunier pour prendre un rendez-vous au plus tôt. Elle me reçut rapidement. Ce fut quelques jours plus tard que je me trouvai en bas de son immeuble très chic (*Le style parisien typique avec colonnes et moulures, dont l'ascenseur ne pouvait contenir qu'à peine deux personnes de corpulence plutôt mince*). Il s'avérait que cette psychologue était cotée, les avis positifs étant en nombre sur Google. Arrivant devant la porte du cabinet, je sonnai, ouvris la porte et pris la direction de la salle d'attente, ne balayant ni la salle, ni quiconque du regard. Un bonjour furtif d'une voix blanche,

les patients me répondant en échos sous fond de musique lounge. J'attendais mon tour, crispée, angoissée, désespérée. « Que va-t-elle me dire, au juste ? Peut-être que je suis malade ? Va-t-elle me guérir ? » Après une longue attente, mon tour arriva. J'entrai dans la pièce et m'installai, plutôt tendue. Assise à son bureau, elle avait les yeux rivés sur son écran d'ordinateur. Le silence qui régnait était teinté de lourdeur. Cette pièce décrivait sans conteste un lieu froid. Le personnage l'était. Femme aux cheveux noir corbeau, coiffée et habillée de façon stricte, j'éprouvais en osant plonger mon regard dans ses yeux sombres une grande difficulté à m'exprimer. « Alors, dites-moi. Pourquoi êtes-vous venue me voir ? » A contrario, sa voix était chaude, elle inspirait une grande chaleur humaine – voilà tout le contraste entre ce qu'elle dégageait et ce qu'elle était, peut-être. Elle m'invita à tout déballer, à cracher mes douleurs, à crier mes heurts. Je fus vite déçue par cette femme qui m'offrait pourtant la possibilité d'être comprise. « Ne faites pas cette tête, mademoiselle. Avoir

un enfant est porteur d'espoir. Cela permet de croire en l'avenir de ce monde peuplé d'ingrats. Peut-être est-ce votre jeunesse qui vous pousse à croire que vous ne voulez pas enfanter ? Je vous assure, Lola, si je puis me permettre, que votre mère a raison et que vous changerez d'avis. Vous deviendrez une femme accomplie, ce jour venu. Ne vous mettez pas en tête que vous ne souhaitez pas d'enfant. Pour moi, c'est le contraire. Vous n'avez qu'une simple appréhension de la maternité. Achetez des magazines sur le sujet. Vous verrez, ça vous ouvrira les yeux sur votre envie profonde et inconsciente d'enfanter. Pour être franche avec vous, et sans vouloir vous dévoiler ma vie personnelle, je ne pourrais imaginer ma vie sans mes filles. Une vie sans enfant est un dessin sans couleur, voyez-vous ? » Malheureusement pour moi, sans m'y attendre, je me fis « lobotomiser » malgré moi. Suite à cet entretien, l'envie viscérale de devenir mère semblait naître en moi. Je n'en parlai à personne, mais j'achetai ces fameux magazines et me renseignai à outrance sur le sujet. Dans la rue,

les femmes aux ventres bien arrondies me donnaient l'impression d'une belle sérénité avec un arrière-goût de nausée dont je fis fi. Mon nez dans les magazines, je les feuilletai d'un regard vide, me laissant prendre à mon propre piège en « m'extasiant » sur des photos de bébés ; de même en regardant de longues émissions sur la maternité. « Whaou ! J'adore ! (*Tu parles, ouais !*) » Je me mentais à moi-même. C'était triste. Ça me faisait souffrir, oui, SOUFFRIR rien qu'en vous racontant ce passage de ma vie ; et puis, il me semblait que ma mère avait fouillé dans mes affaires. Un beau jour, je trouvai les magazines rangés autrement que d'habitude. Je compris qu'elle se mettait à rêver. La voyant tout sourire depuis deux jours, je me fis la réflexion qu'elle se voyait déjà grand-mère : un statut qui nourrit ses fantasmes depuis toujours. Je le sais, elle adore les enfants et mon corps de nourrisson lui manque amèrement. Elle me le répétais souvent, adolescente. Force est de constater que le pire arriva sans crier gare.

« J'ai envie de vomir. » Je régurgitais aux toilettes mon déjeuner entier pris avec voracité quelques minutes auparavant. À table avec mes parents, je m'étais prise à manger comme un ogre. Je sautai sur tous les plats aussi riches les uns que les autres, des plats typiques d'Argentine dont la viande de bœuf était tendre et moelleuse à souhait. Les desserts tels que les semoules au lait, les glaces au coco ou à la vanille, dont mon amour pour les mousses au chocolat m'avaient embrassés jusqu'à terminer aux W.-C. Ma mère avait préparé une tonne de nourriture sans que je sache vraiment pourquoi. J'avais déjà ma petite idée : ma mère m'imaginait enceinte. Les symptômes que j'avais me questionnaient : j'étais nauséuse, j'avais faim à outrance, je souffrais de fatigue, j'avais pris quatre kilos et j'étais en attente de mes règles qui ne venaient toujours pas. Pourtant, je ne crus pas avoir pris de risques inconsidérés les semaines précédentes : pilule et préservatifs furent aux rendez-vous. Je dus insister auprès d'Arnaud pour qu'il en mette un à chaque rapport.

Au final, le préservatif de notre dernier rapport avait craqué, c'est vrai. Je n'avais pas pris la pilule du lendemain, me disant qu'il n'avait pas vraiment eu le temps d'éjaculer. Ce souvenir se rappelant à moi, je paniquais. Cette faute d'inattention me valaient d'être certainement pleine d'un embryon qui me rendrait grosse, moche, détestable à mes yeux, mais belle, magnifique, splendide aux yeux d'Arnaud et de mes parents. Je suais d'angoisse. Ma mère, elle, cria haut et fort à mon père que j'étais enceinte et s'en réjouit. Mon père que je vis larmoyant pour la première fois me prit dans ses bras et me balança en pleine face un gros « Félicitations, ma fille ! Tu es enceinte. Tu te rends compte ? Tu vas devenir mère. Est-ce que Arnaud le sait ? Sinon, je dis à ta mère de l'appeler. » Je hurlai dans la cuisine que, n'ayant pas fait de test de grossesse, je n'étais potentiellement pas enceinte et que les magazines sur lesquels ma mère était tombée sans m'en dire un mot étaient juste une lecture innocente, rien de plus. Elle ne contredisait pas les faits reprochés.

Cela la refroidissait. « Fais un test de grossesse, ma Lola chérie. Comme ça, on sera fixé », me dit ma mère d'une voix peu assurée. Il n'empêche que j'avais la trouille. Moi, Lola Vignaud-Gómez, enceinte ? Ce n'était pas possible. Je pris en pleine face ma peur de devenir mère. Je ne voulais pas d'enfant. À ce moment précis, j'étais sûre de ce que j'avançais. Non, je n'étais pas faite pour avoir des gamins. Non, ce n'était pas pour moi. Non, tout, mais pas ça, par pitié ! Ma mère s'empressa de m'emmener à la pharmacie. Nicole, la pharmacienne, nous vit arriver en trombe. Ma mère lui racontant tout de A à Z et s'enflammant sur le sujet. « Non, maman, tu dois te tromper. Pourvu que j'aie raison, nom de Dieu ! », pensai-je en levant la tête vers le plafond et en mordant ma lèvre inférieure. Nicole, me voyant quelque peu « ailleurs », m'interpella gentiment et me lança un clin d'oeil et un sourire d'une grande largesse me faisant comprendre que j'avais toutes les chances de devenir une jeune maman et de faire un magnifique « morveux » étant donné que ma mère lui avait

montré Arnaud en photo depuis qu'il était venu la première fois à la maison. Il lui avait passé une de ses photos d'identité qu'il avait en double dans son portefeuille. Heureuse, ma mère était joie, ce qui était un petit peu disproportionné par rapport à la situation. On repartit aussi vite que nous étions venues, maman impatiente de connaître le verdict tandis que je tremblai et suai comme jamais. D'affreuses images venaient envahir mes pensées : moi, avec un ventre disproportionné à mon goût disgracieux. À la maison, ma chère maman me poussa à faire le test de suite. Je refusais. Il fallait le faire au matin, au lever. Tout ce que je savais, c'est que je voulais repousser au plus tard ce « test-pipi » pour éviter le malaise de ma vie. Maman et papa entendant ma volonté de faire les choses en bonne et due forme, je le fis le lendemain matin. C'est dans un silence monacal et dans une certaine obscurité que je pénétrais dans les toilettes avec le test en main. Il était cinq heures du matin. Cinq minutes après – roulement de tambours –, je, je..., je n'étais pas

enceinte. ALLÉLUIA ! Belle bénédiction. Je pus croire en Dieu à ce moment-là. Il avait écouté mes prières la veille au soir ; eh oui, aussi septique que je ne suis niveau foi-religion, je m'y suis toute suite rattachée à cause de ce petit, voire de ce gros incident. Le soulagement fut total. À tout point de vue, je sautai doucement dans les toilettes, tentant de garder le silence, ne voulant pas réveiller mes parents et voir de si bon matin leur mine triste qui me fendrait le cœur et le ferait cruellement saigner... Je me sentais coupable de ressentir cette joie-là pendant que d'autres femmes à ma place pleuraient. Cependant, je ne voulais pas qu'on applique à ma vie, au bonheur que je construisais, ce code sociétal qui (*Et ce que je vais dire pourrait en choquer plus d'une*) me révulsait. Bien sûr, je ne détestais pas les enfants. Je me disais que le jour où Bilal deviendrait papa, le plaisir de faire de gros bisous, de belles chatouilles et de beaux sourires à ses enfants ranimeraient en moi de doux souvenirs d'enfance avec sa petite sœur Marwa. Ma seule volonté : qu'on me foute la

paix et qu'on accepte mes choix qu'on soit pour ou contre. Juste ce besoin d'une tolérance envers toutes les femmes qui ne jurent que par leur liberté et leurs amours, qui veulent juste être épanouies et vivre simplement. Les hommes, quant à eux, n'ont jamais eu ce poids de non-désir de paternité sur le dos. C'est toujours « passé-crème ». Par contre, nous les femmes, on nous tape sur les doigts ! Pour la majorité de la population (*Hommes et femmes compris*), nous sommes des utérus sur pattes. Les gynécologues nous répètent incessamment qu'au-delà de trente-cinq piges, il faut qu'on se dépêche de faire un môme. Je leur dis : « Merde ! Y'a pas une date de péremption inscrite sur mon cul, non, mais oh ! » Bref, je partis me coucher comme si de rien n'était, toujours en silence. Je gardai le test en main et m'endormis en pleine extase. Je venais d'échapper à une grossesse qui, désormais, n'était plus et qui venait de réparer mon avenir que je pensais foutu.

Dix heures. Comme tous les dimanche matins, je me levai pour aller boire mon café et déguster mon joli petit croissant venant de la boulangerie. Mon père y allait quasiment chaque matin pour nous apporter quelque chose de chaud à manger. Oui, ce matin-là, je me délectais au fond, mais je craignais la réaction de mes parents lorsqu'ils me demanderaient d'aller faire ce test-pipi qui, déjà fait, leur apporterait une réponse négative. « Alors, ma fille, bien dormi ? File faire ce test. J'ai hâte de savoir ! » Ma mère, les yeux larmoyants comme mon père, me raconta la veille au soir du jour où elle annonça à sa propre mère sa grossesse. Elle en gardait un souvenir fort et bouleversant. Elle me dit qu'elle n'attendait que ça, que je crée en mes entrailles la nouvelle génération Vignaud-Gòmez. « Je suis désolée, maman. J'ai fait le test ce matin et il est négatif. » Elle fut en larmes. Mon père, qui revenait tout juste du salon avec son journal du jour entre les mains, attrapa ma mère par le bras et la serra fortement contre lui. Il lui lança,

fébrile : « La prochaine fois sera la bonne. T'inquiète pas, Agustina. » Un mélange d'émotions naissait en moi : de la colère et de la tristesse. Peinée pour mes parents qui n'attendaient que ça et la colère de me dire que mon père promette à ma mère que « la prochaine fois serait la bonne ». Je ne voulais aucunement d'une prochaine fois. J'avais les tests de grossesse en horreur. Hors de ma vue, ces cochonneries ! Je me levai sans dire un mot et partis dans ma chambre. J'y pleurai, habitée d'incompréhension, et je serrai les dents. Pourquoi me foutre cette pression ? Pourquoi vouloir faire des choix de vie à ma place ? Mon corps m'appartient et j'en fais ce que j'en veux. C'est facile à dire, mais difficile à faire comprendre à ses proches ; et dire que Philippine m'avait dit que les enfants étaient « le cycle de la vie » ! Je ne veux pas d'une vie tout écrite. Je me le répétais. Non, je ne veux pas, me disais-je. J'appelai Arnaud pour lui raconter ma mésaventure sans aborder le délicat sujet de mon refus total de maternité. Ce dernier m'assura que dans tous les cas, nous étions jeunes et que nous avions

pleins de belles choses à partager avant d’y penser. Ceci retardant l’échéance, je fus soulagée. Un jour viendrait où il faudrait y faire face. Je prenais ainsi le risque que mon couple vole en éclat.

*

Voici que l’automne arrivait. Feuillage tombant, fraîcheur s’installant, grisaille quotidienne – nous avions chacun de nous quatre nos diplômes tant espérés en poche. C’est avec joie qu’on se retrouva, mes amis, Arnaud et moi dans un petit restaurant italien-sicilien à Paris. On se devait de fêter ça. Philippine avait eu l’occasion de rencontrer Arnaud pour la première fois quelques mois après le début de ma relation avec lui. Elle l’avait beaucoup apprécié et vice-versa. Quant à Bilal, il avait eu l’honneur de le connaître quelque temps après.

Le courant était si bien passé entre eux deux qu’ils m’avaient presque oublié lors de leur

conversation, ce soir-là. Ils s'étaient échangés leurs numéros et courriels afin de garder contact. Apparemment, ils avaient pas mal de points en commun, ce qui les avait rapproché. Il était important pour moi qu'Arnaud soit bien accepté par mes amis. Mes deux compères de toujours..., ma seconde famille.

Nous étions arrivés au restaurant pour 19h30. Bilal, toujours à l'heure et même, parfois, très en avance, nous attendait déjà à l'entrée. La fraîcheur étant bien là, des frissons parcouraient tout mon corps. J'avais hâte d'aller m'installer au chaud et déguster de belles spécialités. Philippine arriva avec dix minutes de retard. Elle s'en excusa mille fois, agaçant Bilal et faisant rire Arnaud. Sana, ce soir-là, avait souhaité passer mais, heureuse détentrice de son diplôme de sage-femme, elle avait eu une longueur d'avance sur nous : elle travaillait déjà. Son boulot ne lui permettant pas d'être parmi nous, elle fit passer le message qu'elle ferait tout pour venir y faire un saut et trinquer à nos

réussites respectives.

« Ah ! Je m'en frotte les mains ! On mange quoi, ce soir ? », lançait Philippine, affamée.

Chacun de nous prit une spécialité différente. En entrée, Arnaud voulut découvrir pour la énième fois (*C'est un spécialiste de la nourriture italienne. Grand fan, il tenait cela de sa grand-mère qui y retrouvait ses origines méditerranéennes. Chaque petit plat était préparé avec amour*). l'assiette de charcuterie composée de salami, mortadella, bresaola et coppa. Fifi prit des bruschetta, des rondelles de pain qu'on frotte avec de l'ail sur lesquelles on met de la tomate, de la charcuterie et un filet d'huile d'olive. Je pris la même chose. Slurp ! Bilal, quant à lui, prit une burrata. Il s'agit d'une mozzarella géante, pourrait-on dire. Cette assiette « légère » était accompagnée de tomates cerises, de pain et d'un filet d'huile d'olive. En guise de plat principal (*C'est vrai, j'suis chiante, je vous donne tous les détails. Vous salivez, hein ?*), Fifi et moi prîmes des lasagnes, Arnaud une

pizza riche en viande et Bilal une belle végétarienne. En dessert, ce fut espresso ou cappuccino et tiramisu pour tout le monde. Ce fut là que Sana débarqua. L'heureuse sage-femme arriva tout sourire, heureuse de sa journée pleine d'émotions. Elle s'installa près de son doudou et nous conta ce qu'elle avait vécu depuis trois semaines (*Eh oui, c'était tout frais, pour elle*). Je demandai un verre de limonade pour tous. Nous trinquions en l'honneur de chacun et de nos perspectives d'avenir. Nous partîmes du restaurant le cœur chaud et je rentrai en voiture chez mes parents avec l'amour de ma vie.

Ça y est, le jour J était arrivé, je rentrais sur le marché du travail. Je souhaitais obtenir, comme mon chéri le voulait aussi, mon permis A ! Oui, je souhaitais faire ma jolie sur une belle cylindrée, car bon nombre de regards se poseraient sur ma petite personne (*Ça fait du bien à l'ego, hibi !*). Bref, je voulais me voir sur une belle moto, cheveux au vent, veste en cuir et pantalon, le côté rock'n'roll de ce style me faisait

délirer. C'est avec appréhension et avec joie que je me tournai vers une *auto-moto-école* pour m'inscrire. « Lola, s'il te plaît, ne passe pas le permis moto. J'ai peur pour toi. Il y a beaucoup de fous, sur la route. Les motards sont fréquemment sujets aux accidents avec les piétons sur la route. » J'avais presque envie de lui dire : « Mais maman, que ça soit en voiture, en moto, en vélo ou à pied, si je dois mourir sur la route, bah, je mourrai ! »

Je passai la porte de l'auto-école et me dirigeai vers la personne qui se trouvait face à moi, a priori celle qui accueillait les futurs détenteurs de permis A, B ou autres. « Bonjour. Je viens pour m'inscrire au permis A. » À cet instant, je fus sur mon petit nuage. Je m'empressai de prendre la fiche d'inscription qu'elle me tendait avec la papperasse à donner. Je repartis le sourire aux lèvres. Arnaud et moi nous inscrivîmes une semaine après mon passage à l'auto-école.

Quelques semaines plus tard, nous avions tous deux notre permis A et l'immense joie de pouvoir nous offrir, grâce à nos boulots d'étudiants qui nous avaient permis d'épargner, une superbe cylindrée : une Yamaha R1 de couleur bleue. Ah, la bonne heure ! J'en fus... Waouh ! Pas de mot. C'est clair que j'allais être très souvent sur la route pour en profiter au maximum, même sans Arnaud. Le jour de mon achat, je la montrai à mon père qui fut ému de me voir en moto. Il eut de vieux souvenirs de jeunesse, de son vieux « scooter » d'époque, ou plutôt cyclomoteur, la P104 qui lui revint à l'esprit, puis la Peugeot SX (*Premier scooter à carrosserie en plastique*). C'était chouette de voir à quel point il était touché par ce même amour que j'avais pour les deux-roues. Une vraie passion ! On partageait beaucoup à ce sujet, papa et moi. Puis, quand Arnaud est arrivé dans ma vie, les grandes discussions sur le sujet avec mon père furent plus intenses. Quel bonheur de voir cette bonne entente entre les deux hommes de ma vie... Je n'aurais pas rêvé mieux ! Seulement, je

me rappelai qu'un beau jour, un jour de pluie, un jour d'orage, je devrai annoncer à Arnaud mon absence de désir de maternité. J'avais peur et je vivais une insoutenable douleur...

Bon, après tout ça, il fallait s'y mettre. Je cherchai activement un tatoueur professionnel assez reconnu pour prendre de l'expérience dans le domaine afin d'en faire mon métier. J'étais extrêmement motivée et l'amour pour le dessin cutané me prenait aux tripes. J'épluchai les numéros, les sites web et les avis afin de m'assurer de tomber sur des perles, juste des tatoueurs de talent dont le travail était irréprochable selon les avis laissés par leurs clients.

J'avais un faible pour le style Manga et les autoportraits. C'est vers un pro en matière d'autoportraits que je me tournai.

Premier appel. Un matin aux alentours de onze heures. Personne. Deuxième appel à 14h30. Toujours personne. J'insistai.

Troisième appel vers 17 heures et l'homme au bout du fil me dit de but-en-blanc : « Passe demain après-midi à partir de 13h30, on va discuter ensemble. À demain. » Une voix assez grave, d'un ton assuré. Une force implacable se dégageait de lui sans même l'avoir vu. Un mastodonte : se pourrait-il ? Évidemment, je ne me trompais pas.

Après un lourd repas et un mal de ventre me forçant à filer au garde-manger (*C'est une façon plus agréable, joliment narrée de parler de l'endroit sacré où on défèque en toute tranquillité*), je m'habillais en deux temps trois mouvements et partis de la maison après avoir fait la bise à mon père qui était en repos ce jour-là.

Arrivée près du salon, je vis un groupe d'étudiants (*Rien qu'à leur tronche de déterrés, on se doutait qu'ils bossaient comme des dingues sur leurs cours jusqu'à pas d'heure, ou bien qu'ils picolaient tous les soirs en passant leurs soirées entre potes, avec des potes de leurs potes et aussi des potes des potes de leurs potes*

sans oublier, bien sûr, une tonne de nanas dévergondées ! Pourquoi pas ? Lol) qui venaient sans doute se renseigner afin de se faire dessiner un premier tattoo. Certains avaient même des idées loufoques.

« Bonjour. Je suis Lola. Je viens pour... »,
« Oui, je sais. Il est occupé pour l'instant avec un client. Je te laisse patienter quelques minutes. Je vais le prévenir », me dit une jeune femme brune au look vintage et aux tatouages girly très colorés.

Je vis arriver l'homme en question. Il s'agissait bien d'un mastodonte. Il devait faire près de deux mètres pour au moins cent trente kilos. Un ours, quoi ! Lorsqu'il me serra la main, il me la broya littéralement. Je grimaçai, mais restai aussi souriante que possible. Il se présenta : Hubert Muller (*Il était alsacien d'origine, me dit-il quelque temps après*) ou plutôt Gorillaz, pour les intimes, faisant à la fois référence au fait qu'il adorait ce groupe-là et à l'énorme, grand et puissant animal qu'était le gorille. Oui, il l'était

tout autant ! Je trouvais le surnom original et un peu drôle. Il me fit faire le tour des locaux. Dans la salle où se faisait l'accueil des clients, il y avait des vitrines dans lesquelles étaient disposés des bijoux en or, en argent et des plugs aux styles très variés. Une pièce, non loin, faisait office de salle pour percer les oreilles, lèvres ou autres. La pierceuse professionnelle qui s'y trouvait rangeait apparemment ses ustensiles, prête à recevoir la clientèle d'après-midi. Il y avait aussi un étage inférieur composé de trois salles pour tatouer les clients. Deux tatoueurs étaient en plein travail. L'un d'eux avait un style plutôt « sobre » par rapport à bien d'autres, avec jean noir, tee-shirt blanc estampillé « Within Temptation » (*Groupe que j'adule*) et baskets blanches *Adidas Originals Superstar* ainsi que de nombreux tatouages polynésiens aux bras, plugs noirs aux deux oreilles, un bouc et des bagues à n'en plus finir. L'autre avait le style « mi-métaleux », « mi-gothique » et était tatoué jusqu'au cou et, en plus, derrière la nuque. Crâne quasiment rasé à blanc, il lui restait donc de la marge pour produire

d'autres chantiers tous plus sombres les uns que les autres. Monsieur Gorillaz, visage habillé d'une extrême fatigue, m'exprima son contentement. La joie de voir une jeune femme voulant s'investir dans un projet comme celui-là le touchait, la gente féminine n'étant pas assez nombreuses dans le domaine.

On discuta du prix du stage, de sa durée, des heures de travail hebdomadaires... Je lui présentai mon diplôme en école des Beaux Arts et lui donnai les grandes lignes de mon apprentissage, de mes études de dessin. Je n'hésitai pas à lui faire connaître mes compétences en langues étrangères étant donné les nombreux déplacements à effectuer lorsqu'on est professionnel dans le milieu (*Les conventions, entre autres, en Europe ou bien à l'étranger*). Au final, il me demanda de lui apporter deux dessins aboutis, plutôt tournés vers des autoportraits, et un dessin représentant un personnage de manga. Son envie : évaluer mes compétences. Prête à me donner corps et âme à ce stage, je rentrai et

me mis au travail une bonne partie de la nuit. Rien ne devait être laissé au hasard. Je devais encore et toujours m'appliquer pour montrer à ce monstre du tatou ce que j'avais dans le ventre.

Midi : l'heure où je devais me présenter à Gorillaz. Boule au ventre et à la fois très excitée, je faisais les cent pas un peu plus loin en fumant une clope histoire de me détendre un peu. J'avais peur de sa réaction, de son avis sur mon travail. J'y avais mis tout mon cœur. J'y avais laissé mon âme mourir la nuit précédente. Je transpirais, j'étouffais. La rage se levait en moi. Il fallait qu'il me confirme à tout prix que j'avais les capacités pour endosser le stage. J'étais aussi intéressée par le piercing. Bon, j'en avais qu'un au bout de mon petit nez, et il me suffisait. Il faut le savoir : faire des piercing ou des tatouages, c'est entrer dans l'intimité de chacun. Une histoire, une vie, un corps. Tout est foncièrement intime. Il faut être prêt parfois à partager des souvenirs douloureux avec la clientèle ou effacer un passé aux

marques indélébiles.

Midi quinze. Voilà, je pénétrai dans le studio et fus accueillie par la même personne à l'heure de la pause-déjeuner. Je n'avais pas pu manger avant de partir. Mon ventre gargouillait, mais peu m'importait : seul le travail comptait.

Monsieur Gorillaz arriva avec le sourire et le visage éclatant. On voyait bien qu'après une bonne nuit de sommeil et une matinée peut-être plus pépère, m'étais-je dis, il était d'attaque pour travailler.

« Monsieur Muller », lui dis-je en lui tendant la main, craignant qu'elle soit de nouveau broyée. « Arrête de m'appeler monsieur, s'te plaît, ça fait vieillot. Gorillaz, c'est parfait. » Il s'installa à son bureau. De bonne heure, il avait déjà bien bossé pour deux clients. Leurs tatous lui avaient pris toute la matinée. Il avait trois clients pour l'après-midi et il n'avait pas encore mangé. Tout comme moi, ses gargouillis

plus virulents que les miens étaient largement couverts par son imposante voix. « Bon, c'est super. J'adore ce que tu fais. Y'a de petits détails à travailler, perso, mais tu fais vraiment du bon boulot. T'es libre quand ? Comme ça, tu commences au plus vite. » Je bafouillais. Je sentis mon sang ne faire qu'un tour. C'est euphorique que je lui répondis que je pouvais venir débiter mon stage dès le lendemain, à la première heure.

Cela faisait déjà presque deux mois que j'étais plongée dans le monde du tatouage. En tant qu'apprenti, j'observais beaucoup et posai moult questions. À ce stade de mon apprentissage, j'avais hâte de me mettre à l'œuvre. Je dessinais pour les clients différentes pièces. J'écoutais leurs envies, tentais de laisser passer l'émotion ou le message qu'ils souhaitaient envoyer. Chaque jour, je m'investissais comme jamais.

Le studio ayant pignon sur rue, « H.B. Tatouage », je devais redoubler d'efforts pour satisfaire la clientèle. J'apprenais en parallèle, après demande auprès de Gorillaz, l'art de poser les pierçings. La plupart du temps, c'étaient des demandes lambda, telles que le nez ou l'arcade, les oreilles. Lucy, qui travaillait là depuis cinq ans déjà, avait vu des cas particuliers... Un pierçing à la lèvre (*Non, non, pas celle pour parler*) avait été demandé. Moment cocasse : c'était la première fois pour Lulu (*On la surnommait ainsi*). Elle avait eu le malaise de sa vie. S'attendant à beaucoup de cas différents, mais espérant vivre une situation pareille le plus tard possible, elle était devant le fait accompli. C'est avec gêne qu'elle s'exécuta sans broncher, ne laissant rien transparaître et affichant des sourires à n'en plus finir. Cette dernière était loin d'être un minimum pudique, d'après Lucy. La cliente lui mit la pression pour aller au plus vite. « Dépêchez-vous ! J'ai envie de le montrer à mon copain. Il m'attend dans la voiture pour me faire quelques gentils bisous ! Il a grave le feu au cul ! »

Quand elle me conta l'histoire, je ne pouvais m'empêcher d'esquisser un sourire un peu maladroit. Je sentis que ce jour-là, elle était prête à exploser et à envoyer paître cette jolie enflure. « Déjà que j'essayais de faire mon travail proprement alors que j'étais ultra mal à l'aise et là, qu'elle me fouttait la pression pour que j'aille plus vite et pour qu'elle se fasse manger la moule par un connard qui l'attend dans sa caisse, ça m'a rendue dingo ! » Je la plaignais et me mettais à sa place. « Le jour où je devrai à nouveau faire face à ce genre de situation, je n'hésiterai pas à bien les envoyer se faire mettre gentiment, mais en toute délicatesse ! »

Arrivée à la fin du quatrième mois, je pouvais d'ores et déjà faire quelques petites pièces en noir et blanc et parfois colorées sous le regard attentif de Gorillaz, le mastodonte. Je m'appliquais et apprenais mon métier jour après jour. Tous les soirs, après le dîner et une bonne douche bien méritée, je travaillais durant trois ou quatre heures sur des

pièces à créer pour des clients et, aussi, à garder le tout au chaud pour ce fameux jour où j'ouvri-
rai mon propre salon.

Sixième mois et fin de l'aventure qui dessinait mon avenir : j'étais fière de moi. J'avais à présent de solides bases. Il ne me restait plus qu'à trouver un bon tatoueur qui veuille bien de moi ! Gorillaz m'offrit généreusement un contrat à durée déterminée en poses de pierçings de quatre mois pour commencer dans le milieu et me donner la chance de pouvoir continuer à dessiner pour lui. Des pièces de mangas m'étaient exclusivement demandées. De temps à autre, je tatouais la clientèle qui ne souhaitait que de petites pièces (*Codes-barres, initiales, dates, etc.*) et aussi de plus grandes, comme des croix ou des roses de six centimètres. C'était déjà un bon début, mais c'était juste le commencement de mon long parcours. Voilà qu'à ce stade, l'avenir me tendait le bras. Je pouvais que remercier mon entourage d'avoir cru en moi.

CHAPITRE V

O n voyageait beaucoup. Arnaud avait une préférence pour l'Asie et moi aussi. Nous avons fait le Laos, le Vietnam, la Thaïlande et Singapour. Pour un jeune couple comme nous, faire un aussi grand tour de l'Asie était déjà assez exceptionnel. Nous nous estimions chanceux. À notre âge, les jeunes gens commençaient à peine à découvrir le monde et d'autres, faute de moyens, n'avaient pas l'occasion de découvrir leur propre pays.

Une vie riche en émotions. Nos parents étaient ravis pour nous. J'avais eu l'occasion de rencontrer les parents et la sœur d'Arnaud quelques jours après la rencontre avec les miens. J'eus la chance de faire la connaissance d'une femme merveilleuse : Geneviève Richard. Elle

était plus douce que ma mère. Sa voix était caressante, apaisante. Une voix qui me berçait, me transportait. Il m'arrivait de ne plus rien suivre, de ne plus rien entendre lors des conversations ; mes paupières devenaient lourdes le plus souvent. « Lola, Lola ? Ça va ? », me disait-elle à chaque fois en s'avancant vers moi et en maintenant mon visage en coupe.

Son père, quant à lui, était très différent du mien. Il était plutôt jovial, démonstratif. Des « Je t'aime » fusaient dans la maison. Souvent, Geneviève lui répondait en retour d'une voix chaude et cristalline : « Je t'aime Roger, mon amour ! »

La maison était à tout point de vue emplie d'amour, mais aussi de fraternité. Avec sa sœur Jessica, il partageait tout : leurs joies, leurs peines, leurs rancœurs, leurs colères. Rares étaient les disputes entre eux deux. La relation fraternelle rêvée ! C'est vrai que je ressentais parfois l'envie d'avoir un frère ou une sœur

histoire de voir ce que ça ferait d'avoir une deuxième copie du couple que formait mes parents. Cependant, et je ne cesserai de le dire, c'était LEUR choix d'avoir un enfant unique. Peut-être que, s'ils en avaient convenu autrement, ils auraient eu sûrement la chance d'avoir un jour des petits-enfants. Avec moi (*Et Arnaud ne le savait pas encore*), la lignée des Vignaud-Gómez s'arrêterait là.

Un beau jour de printemps, après une longue période de travail pour moi et pour lui (*Il travaillait depuis quelques mois déjà dans une grande agence parisienne spécialisée dans la création de sites-web et nommée Design Web Future*), nous prîmes la direction de l'aéroport Paris Charles-de-Gaulle (CDG) direction Tokyo et aéroport Haneda (HND). Tout émoustillée, j'arrivais à l'enregistrement pour y déposer mes bagages. C'est avec grande angoisse que je cherchais mon passeport tandis qu'Arnaud avait déjà le sien en main. Au final, l'ayant trouvé, je soufflai enfin. Les bagages déposés, nous partîmes vers les

douanes, cela étant obligatoire. Puis, nous fîmes halte dans les magasins aux produits non-taxés. J'y fis mon shopping et me pris un petit quelque chose à manger sur le pouce (*Un bon gros sandwich jambon-beurre au pain viennois* !). Monsieur, lui, prit une salade diététique histoire de faire attention à ce qu'il mangeait (il avait souffert d'embonpoint plus jeune et s'était tourné vers une vie plus saine entre alimentation équilibrée et exercices physiques, dont les gros câlins avec moi qui font perdre des calories). « Merci, Lola, pour ces jolies calories perdues chaque matin et chaque soir et ce, sept jours sur sept, bien sûr ! », disait-il.

J'arrivais difficilement à satiété avec chéri... Non, non, j'suis pas nymphomane, mais gourmande de lui, plutôt assoiffée de lui, je dirais.

L'heure de monter dans notre beau Boeing arriva. Nous nous installâmes et nous tenions la main fermement en nous regardant dans

les yeux tel un dernier voyage vers l'éternité. Au moment de l'envol, mon ventre se noua. Pourquoi ? Non, pas par peur de risquer de perdre ma vie en prenant l'avion, mais simplement car j'étais très excitée à l'idée de partir dans ce pays dont je rêvais depuis des années, mon amour pour les mangas et pour le japonais (*Eh oui, cette langue a sa place dans mon cœur aux côtés de l'allemand*) faisant foi, mais aussi leur excentricité et la sécurité du pays, leur gentillesse et leur approche, leur respect envers l'autre. Il est vrai que je rêvais de vivre en Allemagne, mais le Japon m'aurait bien plu ! Malheureusement pour moi, le tatouage étant mal vu là-bas, je ne pouvais me projeter dans une vie à la nipponne.

Durant notre voyage au Japon, je découvris un tas de choses. Je commencerai par vous parler de la gastronomie locale. Lors d'une promenade et, après s'être consultés, nous partîmes en direction du quartier de Shinjuku (*Un des arrondissements spéciaux de Tokyo*) où nous fîmes la découverte d'un petit restaurant

(Le « *Gyoza-fukuho* ») spécialisé dans les gyoza. Il s'agit de raviolis farcis à la viande ou au poisson, voire même aux légumes, un pur délice. Il y avait du choix. Je tentais de m'exprimer un peu en Japonais tout en employant quelques mots en anglais ; nous nous fîmes comprendre. Nous passions un excellent moment. D'autres restaurants nous tapèrent dans l'œil : nous y découvrîmes le poulpe accompagné de riz blanc, ou bien le succulent dessert qu'est le taiyaki. Ce gâteau en forme de poisson est fait de pâte d'haricots rouges sucrés qu'on peut garnir de crème pâtissière ou de chocolat. Just delicious !

Repartir à la découverte de la langue dont j'avais appris les bases lorsque j'étais adolescente m'émerveillait. Être baignée de l'atmosphère Tokyoïte, partir à la rencontre de la population me transcendait. Je fus habitée de plusieurs émotions à la fois ainsi que mon chéri. Les rues, les gigantesques et impressionnants immeubles qui dessinaient la ville, la présence

de la haute-technologie, l'originalité de certains lieux. Tokyo est pour moi la ville du futur.

Nous restâmes une semaine dans la ville à en profiter. Nous faisons connaissance avec les autochtones qui partagèrent avec nous leur culture. À notre retour, c'était photos numériques et vidéos à l'appui que nous revivions nos vacances. Nostalgiques, nous nous promîmes de repartir au plus vite vers le pays du Soleil Levant.

À propos de nos boulots respectifs, Arnaud s'épanouissait de plus en plus en tant que webdesigner. Il avait la possibilité de bosser un jour par semaine chez lui, en télétravail, ce qui nous permettait de manger ensemble le midi à ma pause les vendredis. *(Ah, le veinard ! Son popotin bien au chaud les jours d'hiver pendant que je mettais le bout de nez dans la froideur hivernale !)*

Dans sa boîte, ses heures de travail s'étendaient sur une plage horaire de huit heures

heures trente par jour, soit le rythme classique qui lui valait d'être comme nous tous à la ramasse à la fin de la journée. La bringue ? Noooooon ! D'après lui, c'était la faute de l'apéro « costaud » de l'after-work composé de charcuterie et de whisky-bière qui faisait partie de ses habitudes en semaine. C'était son petit plaisir après le travail. Fallait bien qu'il se lâche un peu, nom de Dieu ! De mon côté, j'avais la main beaucoup, beaucoup moins lourde sur l'alcool. Ayant un taux d'alcool plus que faible, je pouvais ramener mon chéri à la maison en toute sécurité.

N'empêchait qu'il vivait design, qu'il respirait design comme je le vivais d'autant que je respirais tatouage. Cet amour du dessin qui nous liait était indéfectible. Il adorait regarder et admirer mes croquis de personnages mangas issus de ma riche imagination. Parfois, je dessinais des personnages préexistants que je façonnais à ma manière. Lui se contentait de rester une grande partie de la nuit à travailler sur des projets en préconception, chez nous. Il avait de

l'avance et son patron adorait ça. Pendant ce temps, lorsque j'étais à ses côtés, je prenais un bouquin de style Stephen King ou Mary Higgins Clark. Grands ou moins grands auteurs, c'était dans l'ombre, éclairé par une lampe de chevet, que je me plongeais dans des mondes fictifs aux réalités cinglantes. Lui était plongé, de son côté, dans un mutisme qui laissait planer dans la chambre un silence des plus monacaux ; et moi ? Le monde du tatouage me plaisait « à mort », si je puis me permettre ! J'étais dans mon élément. Ce métier faisait désormais partie de moi. Chaque matin, je me levais avec le sourire aux lèvres. Tantôt mes parents, tantôt ses parents me voyaient partir le cœur léger vers des journées bien remplies et des rencontres marquantes à vie ! En voilà quelques-unes dont je me souviens : « Ma copine veut que je me fasse tatouer son prénom, mais je ne lui ai pas dit que je voulais pas. Si je me sépare d'elle, ma prochaine meuf risque de me faire la gueule... Je préfère me faire tatouer sa date de naissance, à la place », « Mon délire, ce sont les

codes-barres, je trouve ça cool ! Étant donné que j'aime les nouilles chinoises à bas prix, j'avais me faire tatouer le code barre de la dernière barquette que j'ai bouffée », « Naaaaan ! On peut se faire tatouer même si on n'est pas gothique ? » (*À l'époque, il faut le savoir, le tatouage était en pleine expansion et la plupart des tatoués ou des piercés étaient de style métaleux, gothique, punk ou emo !*) ou, plus tristement : « Tu sais, je me fais tatouer Nevis, car c'était mon chien, celui qui m'a vu grandir. Il était tellement malade qu'on a dû le faire euthanasier. J'ai refusé de l'accompagner jusqu'à sa mort. C'est mon père qui y est allé. Je veux une trace de lui sur ma peau, la marque de son passage sur terre jusqu'à MON dernier souffle. C'était plus qu'un animal : il faisait partie de la famille avant même ma naissance. Je l'aimerai toujours... »

J'en ai vu de toute sorte, à cette époque. C'est pas mal ce qu'on apprend des autres, parfois !

Ma petite Philippine. Depuis la fin de ses études, Fifi s'était engagée dans une association pour y donner des cours de FLE (*Français-Langues-Étrangères*). Elle avait trouvé ce poste assez rapidement et avait été embauchée à temps partiel. C'est avec cœur qu'elle accompagnait des personnes étrangères pour leur intégration en France. Elle se donnait corps et âme. Elle le vivait comme un devoir en tant que citoyenne du monde. Philippine, femme ouverte aux autres, n'hésitait pas à donner un peu plus de son temps dans l'association pour aider les personnes en difficultés à surmonter leurs méconnaissances administratives. Elle les accompagnait dans leur processus jusqu'à ce que ces personnes s'envolent de leurs propres ailes. Tout cela la faisait se sentir utile : elle avait enfin trouvé sa place dans la société. À côté de ça, elle avait démarré l'écriture d'un manuscrit sur le développement personnel. Son âme de coach bien-être s'exprimait à travers ces lignes depuis pas mal de mois. Elle cherchait à peaufiner incessamment ses écrits et à en dégager toutes les

connaissances qui l'ont enrichie au niveau personnel année après année. Elle prenait en exemples ses proches et ses connaissances pour illustrer une situation. C'est comme ça qu'on la voyait depuis toujours : heureuse de vivre ses expériences humaines. Elle songeait aussi à devenir coach bien-être à son propre compte.

Bilal. Le beau brun de Tunis évoluait dans un lycée classé ZEP, communément dit, et y avait trouvé ses marques. La gestion de jeunes gens en difficulté le poussait à se donner à fond et à les encadrer pour qu'ils accèdent à leurs rêves. Pour ceux qui étaient en réelle perte de vitesse, il les poussait à avancer et à croire en eux. Pour leur insuffler la confiance en soi, il était le roi. Toutes les fois où j'ai cru tomber, il était là, près de moi. Il m'a toujours tendu une oreille attentive et a été présent des années durant. Cette qualité-là, il fallait qu'il en fasse quelque chose, et être prof de maths dans un quartier difficile était ce qui lui ressemblait le plus. Je ne l'aurais pas vu ailleurs.

« J'avais me marier. » Voilà que Bibi nous balançait la nouvelle de but-en-blanc. Nous étions à une terrasse de café lors d'un timide début de printemps aux températures à la fois douces et fraîches, dont l'aveuglante lumière du soleil nous noyait. Commandant pour nous quatre des cafés noirs, dont deux serrés pour lui et moi, il nous l'annonça d'une façon purement détendue, ultra relax. On ne s'y attendait pas. Je vis sur le visage de Philippine la joie et la déstabilisation. Je ne lui fis pas la remarque au premier abord. Bilal était sur son petit nuage. C'était clair pour le jeune couple : ils se voulaient l'un l'autre pour la vie. Il savait que c'était elle et aucune autre, depuis leur rencontre et depuis le repas de famille avec ses parents. Sa petite tunisienne, il l'aura profondément voulue. Des bambins, ah oui, son rêve ultime ! Il nous apprit qu'ils allaient se lancer dans l'aventure juste après le mariage. Ils étaient prêts à fonder une famille. Ils approchaient tout doucement de la trentaine et « le cycle de la vie » de monsieur et madame tout le

monde les rattrapait. À propos, ma Fifi, après ce tête-à-tête entre amis, sortit de ses gongs. Elle eut du mal à accepter que Bilal se marie. Je pensais, en fait, qu'elle avait eu le béguin pour lui durant nos années de lycée, mais il n'en était rien. La vie amoureuse de ce dernier résonnait tel un écho dans l'esprit de ma proche amie d'enfance. Elle réalisait qu'elle n'avait personne dans sa vie avec qui partager ses fous rires, ses pleurs, ses colères. « Il faut vraiment que je trouve quelqu'un. Être célibataire, à mon âge, ça craint, je trouve ; et puis là, je l'ai vraiment pris en pleine face. On vieillit. J'ai besoin de fonder ma famille. Moi qui espérais faire mon premier enfant à trente ans. Faut que je me bouge le cul ! » Oui, elle se devait de le bouger, son derrière, si elle voulait satisfaire ses envies. C'est alors qu'elle s'inscrit sur des sites de rencontres. Elle ne tarda pas à faire la connaissance de personnes plus ou moins intéressantes... Je vous en reparlerai un peu plus tard, car on a le mariage du beau brun de Tunis à fêter ! Je vous en jette un mot ?

À défaut de se marier en Tunisie (Une fête allait être organisée là-bas pour rassembler la famille n'ayant pas pu venir en France autour d'un grand repas), le mariage religieux, et bien sûr civil, ce fut à Melun. Cependant, quelques mois auparavant, la préparation pour la jeune mariée commençait déjà. Elle dut se couvrir au maximum les parties du corps du mieux qu'elle le pouvait (*Bras, jambes, pieds*) et évitait le soleil. Elle se devait d'être la plus blanche possible pour le jour J. Les deux fiancés avaient demandé à leurs parents de faire un mariage traditionnel en trois jours. Ceux-ci furent ravis de savoir leur progéniture perpétuer leurs valeurs familiales et culturelles.

Le premier jour du mariage, une femme noire vint spécialement au domicile de Sana (*À l'état de fiancée, jusqu'alors*) afin de diriger le mariage. Elle avait été envoyée à la demande des parents de la future mariée et était bien connue de son entourage. La femme noire avait prévenu, au préalable, les proches des deux familles,

dont certains voisins, de la célébration.

Au petit déjeuner, il y eut un grand panel de gâteaux tunisiens (*Que j'adore, je vous en avais parlé*) qui furent dégustés goulûment, accompagnés de thé à la menthe. J'étais aux anges ! Ah là là, moi et le sucre, c'est une grande histoire d'amour. Heureusement que je ne suis pas diabétique, lol.

Nous étions nombreux chez les parents de Sana. Une bonne trentaine. On se marchait littéralement dessus – nous étions dans un appartement de soixante-cinq mètres carrés dont le salon en faisait vingt –, mais l'ambiance y était superbe comme là-bas... J'avais déjà eu l'occasion à plusieurs reprises de partager, comme je l'ai déjà dit, des repas XXL durant le ramadan ou l'Aïd el-Kebir.

Une fois l'après-midi, chez le futur marié (*De ce qu'il m'avait été dit*), un proche apporta près de cinq litres d'huile d'olive, des kilos de

viande d'agneau et énormément de semoule. Pendant ce temps, l'un des plus âgés parmi de ces messieurs accompagnés apportèrent de l'argent au père de la future mariée. Quant aux femmes, de leur côté, elles offraient à la jolie *laaroussa* (*fiancée*) du jour des produits de beauté, du parfum, du henné pour la séance de hammam où toutes les femmes seraient réunies pour prendre soin d'elle. Le soir venu et la nuit durant, les femmes prodiguèrent des soins à Sana (*Gommage, masque à l'argile, etc.*) pour qu'elle ait une peau douce et éclatante en plus d'être d'une réelle blancheur (*Sana bronzait peu, l'été : sa peau était diaphane comme celle de Fifi*). Il y eut le henna (*Pose du henné et d'eau de rose sur les mains et les pieds*) par la hannena (*Celle qui accompagne et prend soin de la mariée*). Il fallut que le dessin soit très foncé.

Le deuxième jour, les parents de Bilal apportèrent ce qu'ils avaient acheté pour sa future vie commune avec sa douce chez sa future belle-famille. Ils étaient accompagnés de musiciens. C'était la zumba dans tout l'immeuble..., et le

quartier ! Il y eut de l'argent qui fut donné pour les mariés et Bibi fut invité à mettre le henné sur le bout de son auriculaire de la main gauche. Ceci servirait le soir de la noce à confirmer la virginité de son épouse. Hommes et femmes passèrent la soirée séparément. Les messieurs, seuls avec le marié d'un côté ; puis, de l'autre, les dames qui étaient au plus près de la mariée. Elle était assise sur une estrade et était vêtue de rouge et d'or. En début de soirée, ce fut la danse. C'est alors que les hommes rejoignirent les femmes et tous dansèrent jusqu'à très tard.

Lors du dernier et troisième jour, dans la famille de Bibi, un couscous gigantesque fut cuisiné très tôt le matin, puis fut apporté chez la future mariée dans une pièce fermée. Ce fut alors qu'on l'amena dans ladite pièce et qu'elle le découvrit de ses yeux. Regardant le plat, elle prit le plus gros morceau de viande et le mangea. Le repas fut ensuite distribué à tous. J'avoue qu'au bout de trois jours de fête, je ne pouvais qu'être ramassée à la petite cuillère ;

mais vivre une expérience comme ça, c'était sans égal. Il fallait le vivre.

Le passage à la mairie fut émouvant : le mariage religieux ayant été fait en amont et en petit comité (*Je n'y avais pas assisté*), le couple dégageait énormément d'amour étant donné le regard qu'ils posaient l'un sur l'autre. De multiples émotions les enveloppèrent à cet instant. Ce jour-là, devant monsieur le Maire, ils furent applaudis après que Bilal eut déposé un baiser sur le front de sa bien-aimée. Les You-Yous fusaient, puis tout le monde se rendit à la salle. On dansait, on parlait, on échangeait. Fifi fut à la fois heureuse et à nouveau déstabilisée. Le voir se marier, c'était se rendre compte de son statut de femme célibataire. Un statut qui ne lui plaisait guère. Elle avait fait différentes rencontres depuis quelques semaines, mais aucun de ces hommes ne rentraient finalement dans ses critères. L'un était geek (*Encore un... Pff...*), ce qui ne pouvait que lui rappeler son ex-petit ami vivant volontairement de ses jolies

aides sociales et qui fumait des joints à longueur de journée. Si, si ! Je ne comprends pas du tout comment elle a pu coucher avec un type pareil et en tomber amoureuse. Bref... Il y a eu aussi tout le contraire. Un homme très sérieux, ou trop sérieux, qui lui balança d'emblée ce qu'il attendait d'une femme très tôt dans la relation : se marier (*Au bout de six mois, de préférence*) avant d'avoir des enfants, en avoir quatre (*Minimum*), qu'elle abandonne tout projet professionnel et ses loisirs pour s'occuper des bambins en instruction à domicile, évidemment, et qu'il fallait absolument qu'elle se convertisse au catholicisme pour aller tous les dimanches à la messe en famille. Il voyait, d'après Fifi, la vie de la même façon que son père : dure, très stricte, avec un arrière-goût de machisme. Sa mère en avait bavé, d'où leur séparation. Bibi, bien que traditionnel, ne voyait pas sa vie de cette façon. Puis, le petit troisième que Fifi rencontra manquait cruellement de personnalité, de caractère. Un tantinet trop doux, un tantinet trop mou, il ne valait pas le coup. Il ne savait pas s'affirmer et avouait qu'il

ne savait pas dire non à quiconque. Avec de telles rencontres, elle ne pouvait que se faire la réflexion que trouver « le bon » était comme chercher une aiguille dans une botte de foin. C'est vrai, il y en a qui se heurtent à un mur lorsqu'ils veulent trouver l'amour. Je lui fis comprendre qu'il ne fallait pas qu'elle se décourage. Je lui préconisai d'abandonner ses recherches et de laisser venir les choses. Installée depuis peu dans son petit cocon, elle attendait le prince charmant avec impatience. Poser sa tête sur une tendre épaule, entendre une voix masculine faire écho à son être, lui décrivant l'amour avec passion : elle en rêvait. Je compris son désarroi. « Ne cherche pas, l'amour viendra cogner à ta porte lorsque tu t'y attendras le moins. Je te l'assure, fais-moi confiance, ma nenette. » Elle acquiesçait, non sans tristesse. Ses yeux embués, je la pris dans mes bras et la rassurai.

Quelques jours après le mariage (*Arnaud y avait été invité tout comme moi*), il m'avoua qu'une

idée le travaillait depuis longtemps déjà : le fameux mariage. Eh oui, étant donné que Bibi vivait enfin sa vie d'époux, il eut la forte envie de m'épouser et, contrairement à l'encadrement traditionnel de mon ami, mon chéri me proposa de m'installer avec lui dans un premier temps... Nous étions en train de prendre le petit-déjeuner de bon matin chez ses parents.

Au fond, je sautais de joie. Pourtant, mon ventre se noua. Je restai silencieuse, alors que lui n'attendait qu'une seule et unique chose : que je lui dise un gros « oui ». Me voir les yeux pétillants à la fois larmoyants l'inquiéta. Je lui dis que l'émotion était tellement grande que j'en avais la larme à l'œil. En réalité, j'étais terrorisée. Vivre avec lui était un souhait qui se réalisait enfin, mais qui dit habiter ensemble dit se marier et donc faire un enfant. Je n'eus pas la force d'aborder le sujet du « bébé » avec lui. Je lui lançai un « oui » plein de bonheur, mais couvert de craintes. Il me prit dans ses bras et son visage s'éclaira. Je lisais son bonheur indéfectible,

son aspiration de toute une vie, cette attente éternelle arrivant enfin à terme. Oui, il aboutissait à ses envies, son envie. J'aboutissais au mien mais, derrière, le spectre de la maternité m'écrasait, m'étouffait. Comment lui dire ? Comment trouver les mots ? Quelle serait sa réaction et celle de notre entourage ? De ma mère ? Je fis fi de toutes ces questions et appréciai le moment. Ce fut un mois plus tard que nous nous installâmes ensemble dans la ville de Montreuil, le « Petit-Paris » de la région Seine-Saint-Denis.

« Alors, tu ne veux toujours pas de gosses ? Je te promets que tu vas passer à côté de l'expérience de ta vie si t'en fais pas. Tu risques de le regretter amèrement. Tu devrais te lancer sans réfléchir, crois-moi. Perso, une vie sans enfant, pour moi, c'est impossible. C'est pour ça qu'il faut que je me trouve un doudou au plus vite. En plus, à trente-cinq ans, tes ovules commencent à se faire la malle et ceux qui restent font la gueule, donc il faut que je fasse vite. Au pire, j'vais me lancer dans l'aventure sans

bonhomme, si ça continue comme ça. Tu connais la chanson « Elle a fait un bébé toute seule » de Goldman ? Bah, c'est ce qui va m'arriver si jamais je ne trouve pas l'homme de ma vie, le futur père de mes enfants ; et puis, tu sais, tu ne deviendras une femme que lorsque tu deviendras maman. Sans ça, tu... », « Ferme-la, Philippine, putain ! Tu fais chier avec tes gosses. J'en veux pas, c'est clair, ou il faut que je te fasse un dessin pour que tu puisses comprendre ? Merde, à la fin ! »

Nous commandâmes une pizza à emporter chez mon pizzaiolo, grande chaîne internationale préférée qui (Sans mentir) se fait beaucoup de fric grâce à nos estomacs assoiffés de gras. Fifi me fila un mal de crâne des plus fracassants. Je l'invitai à rester muette jusqu'à notre retour chez elle. Je ne voulais pas lui manquer de respect. Cependant, ce fut l'inverse. À me tacler à ce sujet alors que j'en avais rien à faire de la grossesse, de ses maux et des petits morveux, je pris mon pied jusqu'à ce qu'elle

l'ouvre à nouveau à son domicile.

Arrivées à bon port, nous nous mîmes à l'aise. La météo faisant des siennes, nous étions ravies de rentrer nous mettre à l'abri. « Pourquoi tu ne veux pas d'enfants ? Je ne te comprends pas, Lola. » Je me mis alors dans une rage folle, mais je tentais de la retenir tant bien que mal pour ne pas lui manquer de respect une nouvelle fois. C'est en réfléchissant un quart de seconde que je me rendis compte qu'il lui fallait une explication claire. Mon choix étant « hors norme » et Philippine étant mon amie proche depuis des années, je ne pouvais la laisser sans réponse. Elle devait à tout prix cerner et comprendre à sa juste mesure ma décision. Je lui expliquai ma façon de voir les choses, ma façon d'aborder la vie. Que ce choix était mûri, que je ne pouvais et ne voulais être responsable de quiconque, sauf de moi-même. Aussi, le sentiment de liberté de soi, de son corps, de sa vie avait quelque chose de magique, d'excitant. Ne pas se conformer à la société où la vie

de chacun est déjà toute écrite. La mienne allait être tout autre. Ma force était ma famille, mes amis, ma relation amoureuse avec Arnaud. Je ne voyais ma vie que comme ça, simple et pleine d'amour. Qui sont les autres pour juger ma vie ? Qui a le droit de me dire ce que je dois faire ou non de mon utérus ? Personne. Oui, personne ! Chacun est libre. Chacun voit midi à sa porte. Quels que soient les choix de monsieur et madame lambda, je suis en droit comme tout le monde de faire ma vie comme que je l'entends, ça s'arrête là ! Fifi fit un peu la tête. Une femme sans enfant, pour elle, sonnait comme un puzzle auquel il manquait une pièce. « Mais non, c'est impossible. T'es sérieuse ? Tu veux vraiment terminer vieille avec dix chats dans ta baraque et qui viendra te rendre visite, qui s'occupera de toi ? » Je lui répondis qu'on ne faisait pas d'enfants pour qu'ils s'occupent de nous en retour.

Malgré le fait que l'acte d'enfanter est aussi
(*Comme l'acte de ne pas le faire*) un acte égoïste, il

faut comprendre qu'un enfant n'est en aucun cas une personne qui restera accrochée aux basques de ses parents jusqu'à ce que mort s'en suive. Qui plus est, vivre avec dix chats dans une baraque à soixante-dix ou quatre-vingt ans, ça me plaît bien ! J'adore les animaux ! « Bon ok, c'est ton choix... », « Heureusement que c'est mon choix ! Non, mais oh ! ». Puis, s'ensuivit des rires, presque des fous rires.

J'avais réussi à me faire comprendre et c'était le principal. On passait donc à autre chose. Notre journée se déroula sans couac. On mangea nos pizza respectives. J'en dégustais une aux quatre fromages (*Le fromage, c'est la vie, vous ne le saviez pas ?*) et elle une margherita des plus classiques, mais aussi très bonne (*Ok, pour que je vous dise ça, c'est qu'il y a eu un échange de parts. Je l'ai dévorée, hibi !*). L'après-midi, nous regardâmes un bon film à l'eau de rose fragrance américaine : le genre de film préféré de Fifi où la jeune lycéenne complètement acnéique portant de grosses lunettes et ayant un appareil dentaire

(Vous savez : ceux de notre époque, pas les visalignes qu'on porte de nos jours, ce serait trop facile !) tombe amoureuse d'un beau mec, le petit nouveau bien bâti avec une bonne tête de mâle, quelque peu en chaleur, qui la transforme en bombe sexuelle. Vous devez connaître ! En fin de journée, on aborda le sujet de la nouvelle vie de notre ami Bilal. On se remémorait son mariage, la joie écrite sur son visage, le bouleversement que cela avait apporté dans sa vie. Fifi ne s'empêcha pas de remettre le sujet des enfants sur la table : « Ah oui, Bilal en veut plusieurs, c'est vrai. J'aimerais faire comme lui », « Ouais... Comme tu veux, c'est ta vie ! »

Tout à coup, de but en blanc, elle me dit avoir peut-être trouvé « la perle rare ». « C'est qui ? », lançai-je, friande de curiosité. « C'est mon coach, Gabriel... Tu sais, le Réunionnais bien beau à la peau mate, au regard de braise et sexy de la salle de sport où je vais tous les soirs. Il m'a demandé si j'étais libre demain soir. Je n'ai pas osé lui répondre, je suis partie à toutes jambes.

J'ai flippé, Lola, j'ai flippé. Je sens que c'est lui, l'homme de ma vie. » Dans ce cas et ainsi présenté, je lui dis de foncer dans le tas sans réfléchir. Si, au fond d'elle, elle savait que cet homme était le sien, celui qui la rendrait heureuse, il fallait à tout prix qu'elle le contacte et aille au rendez-vous.

Le lendemain soir, c'est empreint de joie qu'elle me téléphona : « On s'est embrassé. C'est lui, c'est lui, je le sais. » On aurait dit que, ce jour-là, Cupidon avait frappé fort !

Pour en savoir plus, de bon matin, après avoir bu un café bien chaud, je m'installai dans le bureau à l'étage pour faire quelques recherches. Google. Grâce à ce moteur de recherche connu de tous, j'allais enfin pouvoir me plonger sur des forums de discussions ou des articles de femmes dans la même situation que moi. Je n'avais pas encore pris la peine de le faire. Néanmoins, il me fallut du temps pour me conforter dans mon choix. Premier lien... On pouvait y lire,

de prime abord, le titre de l'article traité par un site de psycho : « J'ai choisi de ne pas avoir d'enfant », datant du mois de septembre 2010. Cette année-là, je n'avais que vingt-trois ans et je savais déjà à cette époque que la maternité n'était pas dans mes projets.

Je parcourrai l'article. Plusieurs cas y étaient exposés. Martine Aubry, fameuse femme forte politique, qui avait décidé par le passé de n'en avoir qu'un pour vivre pleinement sa carrière et une autre, Nicole Notat qui, à la tête d'un syndicat de l'époque, avait choisi de ne pas enfanter. À noter aussi beaucoup d'autres personnalités connues du public : Arièle Dombasle, Liane Foly, Chimène Badi, Jennifer Aniston ou même la grande Oprah Winfrey.

Childfree. Vous devez vous poser des questions sur cette drôle d'expression pour celles qui ne parlent pas du tout anglais ou qui n'en ont jamais entendu parler. Il s'agit d'une expression anglo-saxonne non-utilisée dans cet article, mais

qui décrit bien le fait d'être « libre d'enfant ». J'insiste encore et insisterai toujours sur mon besoin accru de liberté. À mes yeux, ma mère a décidé de n'avoir que moi. C'était aussi pour se consacrer à sa carrière et ça l'arrangeait, être maman, mais pas trop. Les familles nombreuses n'ont jamais été son rêve. Elle n'était pourtant pas dépourvue de fratrie. Elle avait grandi en compagnie d'un grand frère et d'une grande sœur. Elle s'entendait bien avec cette dernière, mais une distance s'était installée entre elles et le temps avait fait son œuvre. La vie les avait bel et bien éloignées, même géographiquement. Ma tante habite aux États-Unis depuis près de trente ans et est mère d'un fils unique du nom de Jonathan, qui était aux abonnés absents depuis ma tendre enfance. Les nouvelles étaient rares. Être mères d'enfants uniques leur faisait cependant un point en commun. Concernant leur frère, il a perdu la vie assez jeune du fait d'une malformation cardiaque. Il avait aux alentours de vingt-deux ans. Ma mère et lui étaient très proches. Il la gâtait et la

défendait face à l'adversité. Sa mort l'a affectée. Bref, tout ça pour vous dire qu'on est libre de ses choix, quels qu'ils soient.

Le témoignage d'une femme nommée Pascaline attira mon attention. Elle a trente-deux ans et est artiste-peintre de profession. Son travail symbolise, d'après ce que j'ai ressenti, sa vie entière, son souffle, son sang. Elle désigne son œuvre comme le fruit de ses entrailles qu'elle enfante. Elle ne peut « se perdre ailleurs » et moi non plus. Le tatouage, c'est le dessin et qui dit dessin, dit création en fusion, travail acharné, puis m'y donner de façon exclusive comme cette femme. Je ne pouvais camper que sur mes positions.

Nombreuses sont les associations qui existent aux USA pour ces femmes qui se veulent « libres d'enfants ». On a le droit de ne pas arborer un gros ventre, de ne pas vouloir déformer son corps, de ne pas désirer cohabiter avec un fœtus se préparant à éclore. Toutes les

fois où j'ai pu croiser une femme enceinte, ça me troublait. Ce ventre énorme, être rempli d'un corps qui n'est pas le sien, je ne me voyais pas le vivre. Celles qui ne se voyaient qu'à travers la maternité pour s'établir en tant que femme, c'était leur choix. On ne les montrait ni ne les montrerait jamais du doigt. Dès qu'un choix de vie sort de l'ordinaire, on nous assaille. Combien de fois ma pauvre maman a dû faire taire les mauvaises langues sur sa possible basse fertilité ou sur son égoïsme de n'avoir préféré mettre au monde qu'un seul enfant. Je lisais le malaise sur son visage. Quand j'y repensais, je me disais qu'elle serait peut-être assez compréhensive vis-à-vis de ma situation. Un jour où l'autre, j'allais mettre le sujet sur la table. Pour elle, ce serait sans doute un vrai séisme dans sa vie tant son envie de devenir grand-mère était grand. Seulement, son cœur de mère lui dirait que le bonheur de sa petite fille chérie serait le sien, mais mon père ? Je n'avais aucune idée de sa possible réaction. Je la redoutais, étant donné la joie qu'il avait éprouvée lorsqu'il

avait cru que j'étais enceinte d'Arnaud. Seul le temps me conterait la suite des évènements.

CHAPITRE VI

Le jour J. Des cartons étaient disposés dans la pièce qui deviendrait le salon-séjour. Bien d'autres devaient encore arriver par le biais du camion de déménagement qu'Arnaud avait loué pour l'occasion. J'étais excitée comme une puce et avais hâte d'emménager dans l'appartement. Je voulais y créer un côté très cocooning. Amoureuse de décoration, je me rêvais déjà dans de multiples magasins spécialisés à chercher tout ce qui habillerait notre chez nous à notre image. Nous avions des goûts communs : il aimait le blanc sous ses différentes déclinaisons. Sur le net, nous avions déjà décidé des meubles qui nous correspondaient. Le blanc, le gris et le noir s'entrecroiseraient dans la pièce principale et notre chambre serait inspirée de l'Asie.

Il s'agissait d'un petit F2-bis. Une grande chambre avec rangement intégré, une salle de bains avec douche et dont le W.-C. s'y trouvait également (*Pas marrant quand tu veux déféquer tranquillement et que ton mec souhaite absolument prendre sa douche au même moment. Pas très sexy, la meuf sur la cuvette !*). Canapé d'angle, table basse, télévision et coin repas feraient l'affaire pour le lieu de vie. Il y avait aussi une petite cuisine équipée et un petit coin bureau juste assez grand pour y mettre un Mac, une imprimante et un meuble pour ranger nos dossiers ainsi que la paperasse. Nous nous sentions chez nous.

Le soir arrivant, nous mangions des ailes de poulet croustillantes et épicées type fast-food (*Restaurant américain assez connu pour ne pas citer l'enseigne, lol*), nous buvions des sodas et terminions par un dessert glacé à la vanille et au chocolat avec un soupçon de caramel ! Miam, slurp ! Sans avoir ouvert un seul carton et, la fatigue nous écrasant, nous partîmes dans les bras de Morphée, nous réchauffant l'un et l'autre dans

notre chambre froide et vide sur un matelas déposé à même le sol.

Chaque jour, nous prenions nos marques, écrivant des habitudes qui feraient le couple que nous formions. L'histoire des chaussettes sales qui traînaient n'était pas une légende en ce qui nous concernait. Je me devais de prendre son linge sale et avais la malheureuse corvée de devoir mettre le tout dans le panier de la salle de bains qui était, à noter, carrément accessible (*Ah nan, la blague ! Il ne prenait même pas la peine de foutre son merdier à sa place !*) Je trouvais ça tellement mignon, trop cute ! (*Non, je blague encore, mesdames !*) Bref, il fallait bien que je lui découvre des défauts. Lui aussi en avait trouvé chez moi (*Chiante et têtue*). Je ne dirais pas ça, je pense plutôt que je sais ce que je veux et ce que je ne veux pas. Que je sais où je vais et que, lorsque je me donne un objectif, je fais tout pour l'atteindre quitte à ce que je me brûle les ailes. Il faut bien apprendre de la vie, n'est-ce pas ? C'est bien en faisant des

erreurs qu'on apprend.

Le matin, c'était petit déjeuner les yeux dans les yeux, douche ensemble, partage du miroir de la salle de bain en nous brossant les dents, radio nous accompagnant, dont le fantastique animateur Manu qui nous faisait tordre de rire dès le réveil.

J'aimais ces moments passés à deux, toutes ces petites choses que je découvrais chez lui, ces petits rien qui faisaient de notre quotidien un ensemble magique.

Bilal aussi était incroyablement épanoui. Lui et Sana coulaient des jours heureux. La meilleure des sage-femme d'Ile-de-France (*Comme je lui disais toujours ; elle en rougissait à chaque fois*) appréciait sa chance de faire un métier qu'elle aimait et qui lui apportait un réel équilibre. Aider à donner vie la transcendait. Voir tous ces nouveau-nés sourire à leurs mères provoquait en elle l'envie irrésistible et urgente

de faire un bébé à son tour. C'est de là que Bibi nous annonça par téléphone qu'ils attendaient le futur premier-né de leur marmaille en devenir. Arnaud m'en jetait un mot régulièrement, mais je passais vite à un autre sujet, faisant en sorte de noyer le poisson. Je savais qu'un jour ou l'autre, le sujet reviendrait sur la table, puisqu'il voulait coûte que coûte obtenir une réponse de ma part qui le satisferait. Je repoussais l'échéance du mieux que je le pouvais. Il ne disait rien lorsqu'il se rendait compte que je ne voulais pas aborder le sujet. Pour lui, je n'étais pas prête. Malgré tout, je ne le serai jamais et ça, il ne le savait pas encore.

Plus les semaines passaient et plus le sujet « bébé » revenait. Tout d'abord, je restais évasive, puis silencieuse. Il commençait petit à petit à se poser des questions. « Pourquoi tu évites le sujet comme ça ? Il faut qu'on en parle, Lola. Un couple concrétise leur relation par la naissance d'un enfant, c'est immuable. Je veux seulement savoir si tu es prête ou pas. Je peux

te laisser du temps, tu sais ? Te forcer à faire un enfant tout de suite, loin de moi cette idée, car c'est toi qui le porteras pendant neuf mois. Je veux juste que tu me dises quand tu te sentiras prête pour qu'on se lance dans l'aventure, rien de plus. » C'était déjà trop me demander. Je me sentais étouffer. Il me parlait aussi de mariage. Qui dit mariage, dit enfant pour le commun des mortels. Je ne voulais pas m'engager dans cette voie. Non, il m'était impossible de faire un choix qui n'était pas le mien. Nous faisions l'amour avec contraceptif et préservatif depuis plusieurs mois.

Lui, de son côté, n'en pouvait plus et me disait qu'il ne souhaitait plus en utiliser, car le contact direct de son sexe et du mien lui donnerait beaucoup plus de plaisir. Je ne voulais rien entendre. La peur de tomber enceinte était ancrée en moi.

Je prenais la pilule contraceptive en continu, histoire de ne pas oublier un seul comprimé

qui signerait mon arrêt de mort. La prendre seule sans protection de son côté me filait la « frousse ». Il y avait toujours un risque d'être enceinte. Cet infime risque, je ne voulais pas le prendre. Cela créait des disputes, parfois, des tensions qui avaient du mal à s'essouffler. Petit à petit, nous faisions moins l'amour et les fois où nous nous donnions l'un à l'autre, le feu qui naissait d'habitude dans nos yeux à chaque acte s'amenuisait. Ce problème sexuel nous éloigna pendant une période. La situation qu'on rencontrait laissait présager un possible déclin de notre relation. Je me décidai à voir mon amie Philippine pour partager sur ce mal qui rongait mon couple.

« Sérieux, dis-lui la vérité car, sinon, ça risque de vous briser. Pourquoi tu ne mets pas cartes sur table ? Je pense qu'il sera compréhensif même si ça sera dur pour lui au début. Il fera avec, je pense, puis s'en accommoderait au fil du temps. » « Tu crois ? J'ai peur, peur de le perdre. Je

sais que c'est l'homme de ma vie. Peut-être que je devrais lui faire au moins un enfant pour lui faire plaisir ? » Philippine se mit hors de ses gonds. Furieuse, elle me dit fermement qu'un enfant n'était pas une chose qu'on offrait en cadeau, qu'il fallait le désirer et l'aimer. Que c'était le choix mûri d'un couple qui, uni, voulait fonder une famille à deux. J'acquiesçai, lui disant que j'en avais totalement conscience. Cependant, mon angoisse était telle que je préférerais faire un enfant que je n'aimerais jamais plutôt que de le perdre pour toujours. J'avais conscience que ma réflexion n'était pas raisonnable. Je ne savais que faire et, si je lui disais la vérité, que penseraient mes parents, au final ? Se diraient-ils que je gâche mon couple, que je suis encore jeune et que l'envie de maternité naîtrait en moi ? Qu'à quarante ans, j'aurai sans doute de gros regrets ? Que je blesserai Arnaud ? J'avais peur. Je me noyais dans mes craintes. Je ressentais l'envie de m'isoler, de fuir. Rien n'était plus pareil, à présent et, depuis trois ou quatre jours, j'étais épuisée, clouée au lit, nauséuse

et malheureuse.

« Bonjour maman. » J'étais venue lui rendre visite. Papa n'était pas là. J'en profitai pour discuter avec elle des femmes et du non-désir de maternité. Je ne me citai pas. Mon envie : connaître sa position sur le sujet.

« Dis-moi, ce n'est pas étrange, ces femmes qui ne veulent pas d'enfants ? Ça sort de l'ordinaire, non ? Je ne comprends pas ce refus de vivre un instant aussi magique que celui d'accueillir un nouvel être qui remplit nos vies. Un peu louche n'empêche, hein ? Tu crois pas ? »

Nous prenions un café long, bien chaud dans la cuisine accompagné de croissants et de pains au chocolat des plus moelleux.

« Ta question est intéressante, ma chérie... Tu sais, lorsque j'ai appris que j'étais enceinte (et Dieu sait que je t'aime), je n'ai pas été tout de suite

emplit de joie. J'avais besoin de me consacrer à ma carrière dans un premier temps avant de vivre ma vie de mère, comme tu sais. Aussi, ma relation avec ton père était très importante à mes yeux. Nous aimions voyager, sortir, partager des moments intimes à n'en plus finir. Je l'aimais, ma liberté. Finalement, en sachant que j'avais cette petite vie en moi, cela m'a ouvert les yeux. J'ai vu le monde, mon monde autrement. Bien sûr, j'ai toujours voulu être mère, mais être libre de vivre sans contrainte. Ne pas être responsable d'une vie m'était confortable, à l'époque. Puis, quelques jours après la découverte de ma grossesse, j'ai enfin réalisé la chance que j'avais. Des milliers de femmes n'arrivent pas à concevoir et, moi, sans m'y attendre, tu étais déjà là, dans nos vies. Il faut dire que ton père en a pleuré. Nous étions sur notre petit nuage. Un petit garçon ou une petite fille, peu importait, nous nous étions mis d'accord sur le fait d'avoir un enfant unique et nous nous y sommes tenus. Grâce à ce choix, nous pouvions concilier notre vie de parents et notre vie de couple

en toute quiétude. Oui, ma Lola, être mère est la plus belle chose qui soit, mais d'autres femmes n'y trouvent pas leur bonheur. Elles, il ne faut surtout pas les juger. Tu veux un autre café ? »

Je réalisai que ma mère ne pointait pas du doigt toutes ces femmes dont je faisais désormais partie et qui ne vivaient leur vie que pour leur amour, leurs projets, leurs envies. Je me sentis rassurée, mais pas prête à en parler. Puis, tout à coup, je me sentis défaillir. Des vertiges me prenaient ainsi que des nausées atroces.

« Ça va, ma chérie ? Tu n'as pas l'air bien, mon bébé. »

« Si, si, ça va, t'inquiète pas. J'ai juste un peu de fatigue et je crois que je tombe mal... »

Je courus aussitôt aux toilettes et y vomis ce que j'avais ingurgité. Mes vomissements furent violents. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Puis, tout me dégoûtait, m'écœurant.

Je ne pouvais même plus voir de la nourriture en peinture. Je m'asseyai sur le canapé du salon à proximité de la cuisine. Ma mère me crut extrêmement malade et moi aussi. Maux de ventre, nausées. Je souffrais sans doute d'un trouble gastrique anodin. C'est non sans crainte que je partis à la pharmacie me chercher un petit quelque chose pour gommer mes symptômes. Arrivée devant la pharmacienne de maman, je lui décrivis mon état et celle-ci me posa des questions qui m'intriguèrent. C'est avec le sourire qu'elle se dirigea vers un rayon et me tendit un test de grossesse. Je tombais des nues.

« Ah ! En voilà une qui va avoir un petit à bercer dans quelques mois ! Félicitations ! »

Pour moi, il m'était impossible d'être tombée enceinte. Ce que j'avais effacé de ma mémoire, c'était ce fameux préservatif, aussi solide paraissait-il, qui avait craqué lors de mes derniers rapports sexuels. (*Merde et rebelote* !) Ils étaient peu réguliers étant donné la tension qu'il

y avait entre Arnaud et moi, mais une seule et unique fois aurait suffi pour foutre ma vie en l'air. J'en dis un mot à la pharmacienne en lui expliquant que je prenais la pilule en continu et que je n'avais jamais oublié une seule prise. Elle me demanda le nom de la pilule en question et me dit avec gêne :

« Je crois que vous avez pris durant des mois une pilule faiblement dosée par rapport à votre âge, d'où le risque d'être enceinte. » Mon monde s'écroulait. J'avais un embryon qui n'allait qu'en grandissant dans mon corps. Ce truc immonde qui m'angoissait depuis tant d'années était venu à moi. Cette chose innommable avait réussi à me mettre le grappin dessus. J'en fus malade. Je demandai à la pharmacienne de n'en dire aucun mot à ma mère. Sur le coup, rien ne laissait présager une telle erreur de ma part. Il faut savoir que l'erreur ne venait pas de moi, mais du généraliste qui m'avait prescrit à l'époque de mes premiers rapports sexuels une pilule qui était désormais non-adaptée. Voilà

où une erreur peut vous mener. Je ressentais cette impression de folie, de panique, de questionnements. Le garder pour qu'Arnaud reste à mes côtés ? Pour que papa m'aime toujours, malgré sa position catégorique sur le sujet (*Très croyant, l'avortement était pour lui un meurtre*) ? Pour donner raison aux dires de Philippine lorsque nous étions plus jeunes ? Faire comme les autres ? Je ne pouvais m'attendre à vivre une situation pareille, à craindre un destin aussi destructeur. La vie m'en voulait, peut-être Dieu, et je ne savais pas pourquoi... La solution, personne ne pouvait me l'apporter. J'étais seule face à moi-même. Qui pouvait comprendre ma position par rapport à tout ça ? Il me fallait me confier.

Test positif. C'était confirmé. Mon corps abritait une vie, comme lorsque ma mère était habitée par la mienne. Mes pensées se bouscullaient dans mon esprit. J'avais des vertiges étant donné cette chose qui vivait désormais dans mon bas-ventre. Le fruit de l'amour entre l'homme de ma vie et moi ? Je n'en avais pas

besoin. Mettre au monde un être qui accaparerait mon entière attention et qui serait un réel vampire psychique, m'épuisant jusqu'à la moelle ? Ce n'était pas pour moi. Au fond, je voulais le garder pour faire plaisir à Arnaud, pour qu'il m'aime encore et encore, pour que « rien ne nous sépare, pour que tout nous rapproche », pensais-je. Seulement, cet embryon, ce fœtus, ce nourrisson en devenir me faisait peur. Il allait gâcher, oui... gâcher le reste de ma vie ! La colère montait en moi, m'envahissait, me rongait. Je craignais mon avenir qui se transformait en un cauchemar éveillé. Je préférais à cet instant mourir ou être handicapée moteur que de devenir mère. Non ! Je ne le voulais pas. La date de péremption qu'on pouvait percevoir au fil du temps sur mon corps, j'en étais fière. Vivre pour moi, savourer la vie, embrasser l'avenir en n'étant responsable que de ma propre personne, c'était ainsi que je voyais mon destin. Oui, je le voyais ainsi...

Téléphone en main, j'hésitai à la contacter : « Je l'appelle, ou pas ? », me disais-je à haute voix. Puis, je l'appelai : « Allo, Allo ? » Elle n'était pas disponible. Je tombai sur le répondeur. Entendant sa voix rassurante, je fus apaisée. Elle avait le don pour s'occuper des femmes et de leurs corps en souffrance peu importait si c'était un évènement attendu ou un évènement douloureux. Une demi-heure plus tard, je réitérai mon appel.

— Allo ? C'est qui ?

— Allo Sana. C'est moi, Lola. J'ai besoin de te parler.

Oui, j'avais pris la décision de la contacter, elle et pas une autre. C'était une femme qui ne jugeait pas les femmes : elle les accompagnait seulement. Elle était sage-femme auprès de celles qui donnaient la vie, mais ne critiquait pas les femmes qui avortaient pour autant. Il y a de multiples raisons pour avorter :

pour des raisons financières ou matérielles, un viol, un acte sexuel avec un homme de passage, une envie comme moi d'être femme sans avoir à devenir mère pour autant... Une tonne de raisons qui poussaient ces femmes à se tourner vers des centres d'orthogénie ou vers des cabinets de sages-femmes exerçant en libéral. Il y avait deux manières d'expulser cette chose de moi : la méthode chirurgicale, qui est traumatisante, et la méthode médicamenteuse. Plus souple, plus facile à vivre. Je me voyais quelque part comme une meurtrière. Une femme qui ne mérite pas d'être heureuse, car elle tue un poupon en devenir, ce petit bout qui apporte tant de joies à tant de femmes. Dans ma vie, ce serait le malheur qu'il apporterait. Je préférerais décidément perdre Arnaud que d'élever un enfant que je ne pourrais aimer et qui en souffrirait toute sa vie.

Sana me donna les coordonnées d'une de ses collègues qui travaillait en libérale depuis récemment. Apparemment, cette sage-femme voulait

entourer les femmes avec douceur dans ce processus d'IVG pas des plus faciles à vivre, mais aussi pour diverses autres raisons. Je la remerciai. « Tiens-moi au courant, Lola. J'espère que ça ira pour toi. Je n'en parlerai pas à Bilal. Tu lui en parleras comme à Philippine quand tu te sentiras prête. À bientôt. »

La question ne se posait plus. J'allais vivre cette IVG afin d'être libérée de ce poids lourd qui me pesait. Je me décidai à ne rien dire à Arnaud. Je voulais préserver mon couple, vivre ce moment seule, juste avec le corps médical et Sana à qui je pouvais me confier.

Elle allait donner très bientôt la vie. Elle était à huit mois de grossesse. Ma situation avait tellement pris le pas lors de notre conversation qu'on avait à peine discuté de ce qu'elle vivait en tant que future mère. Je savais qu'elle ne m'en voudrait pas. Elle était du genre à écouter plutôt qu'à juger, comme beaucoup de personnes dans les métiers humains. Elle était là

pour moi et c'était le principal. Je pris rapidement rendez-vous avec la sage-femme en stipulant que c'était urgent. Lors de ma quatrième semaine de grossesse, je la vis. Nous étions en 2017 et la loi santé prodiguant la pratique de l'IVG médicamenteuse par les sages-femmes était à l'ordre du jour depuis le mois de janvier 2016.

Pendant cette période, j'affichai un sourire constant tant dans mon travail de tatoueuse qu'avec mes proches. Un midi, alors que je prenais mon déjeuner sur le pouce, assise sur un banc avec une collègue, ma mère m'appela. D'emblée, elle me dit ceci : « Ma Lola, tu comptais nous le dire quand ? » Je me sentis déconfite. Avait-elle vraiment appris mon avortement ? En avait-elle parlé à Arnaud ? Ou me croyait-elle encore enceinte ? C'est là que je sus que la pharmacienne qui avait décidément eu la langue un peu trop pendue avait balancé à ma mère que « j'étais enceinte ». Un malaise s'installa.

« Oui, j'ai fait un test de grossesse et il s'est avéré positif... » Ma mère sauta de joie. Je l'entendis pousser des petits cris démontrant à tout point de vue sa fierté de devenir grand-mère (*Un rêve qui se réalisait pour elle, mais qui allait virer à la catastrophe*). Je lui expliquai sans trop de brutalité ma décision d'interrompre ma grossesse et ce, sans en dire un mot à qui que ce soit, mis à part Sana, lui confiais-je. La nouvelle la bousculant un peu, elle fondit en larmes durant de longues minutes. « Je me disais bien que c'était trop beau pour être vrai. Je m'en doutais au fond, Lola. Arnaud qui m'appelait souvent pour me dire qu'il avait du mal à te convaincre de fonder une famille et toi qui viens frapper à ma porte et qui, comme un cheveu sur la soupe, me parle de ces femmes qui ne veulent pas d'enfants ? Pourquoi tu nous fais ça, ma chérie, pourquoi ? Un enfant, c'est ce qu'il y a de plus cher aux yeux d'une femme ; et toi, tu ne veux pas donner la vie ? Tu veux faire subir ta décision égoïste à Arnaud, à nous ? Je retire ce que j'ai dit. Ces femmes sont des monstres, tu es un

monstre, Lola : un monstre car tu ne veux pas donner ta vie entière à un enfant, au fruit de l'amour qui te lie à Arnaud ! Tu es un monstre, car tu as tué ce futur bébé, tu l'as tué, Lola, et sans regret ! Tu devrais être couverte de honte. » Je me mis à pleurer à mon tour. Je me sentis incomprise et j'avais cette sale impression d'être véritablement le monstre que me décrivait ma mère. Je n'étais pas comme toutes ces femmes qu'on voit landau en mains. J'étais à part, paria de la société. Je me détestais, je voulais en finir. À quoi bon me battre pour être heureuse si, pour les autres, je ne méritais pas le bonheur ? « Personne ne me comprends, je vois. Je préfère m'éloigner de vous, tous autant que vous êtes ! J'avais juste besoin d'être heureuse, merde ! T'as bien fait le choix de l'enfant unique, c'est pas égoïste aussi, ça, de mettre au monde un gosse sans frère ni sœur qui regardera ses parents disparaître l'un après l'autre et dont il ne lui restera que les deux mains pour pleurer ? C'est bien peut-être, ça, hein ? Au moins, je ne ferai pas un orphelin en partant à mon tour de

cette foutue planète ! » Ma mère s'excusa à plusieurs reprises, se sentant honteuse étant donné le ton de sa voix et ses dires. Elle tenta de me faire comprendre son envie viscérale d'être grand-mère, de pouponner encore une fois, de faire des gâteaux chaque dimanche pour son petit-fils ou sa petite-fille, de lui tricoter de petits chaussons ; mais non, rien n'y faisait, je n'étais point touchée par ses paroles. La tension retomba. Chacune campait sur ses positions, mais l'amour était là : celle d'une mère à sa fille. J'étais son bébé, le fruit de ses entrailles. « Je veux ton bonheur », me disait-elle un peu triste, un peu gênée. Avec mes mots, je lui prouvai un amour réciproque, la colère qui n'était pas, mais la blessure profonde qu'elle m'avait infligée. Elle s'excusa, mais c'était trop tard. « Tu l'as dit à papa, pour la grossesse ? » Elle n'avait rien dit du tout, voulant confirmation avant de « fêter ça » avec lui. « Ne lui dis rien, s'il te plaît. Je lui parlerai lorsque je serai prête », lui dis-je, gorge nouée. Elle acquiesça d'une petite voix, me souhaita bonne

journée, puis raccrocha. La relation avec ma mère était tendue. Je me sentis perdre pied. La journée s'écoula, je ne dis rien à Arnaud, faisant bonne figure, et m'endormis *étrangement* comme un bébé le soir venu...

CHAPITRE VII

« **C**oucou, , vous deux ! Alors, c'est un garçon ou une fille ? »
Nous nous étions déplacés à la maternité de la Pitié-Salpêtrière à Paris dans le 13^e arrondissement. Philippine avait les yeux pétillants lorsqu'elle posait son regard sur le nouveau-né. Arnaud, quant à lui, me jeta un regard complice pour me faire comprendre qu'il serait temps « qu'on s'y mette aussi ». Je me crispai sans pour autant le montrer, affichant un large sourire.

Il s'agissait d'un petit garçon de trois kilos quatre cent et cinquante-deux centimètres. Il nous lançait de nombreux rictus et il était fort calme, plein de sérénité. Sana, épuisée, avait de la difficulté à le guider à son sein. Bilal l'aida

maladroitement. Souriant, il était béat. À la fois avec nous et à la fois ailleurs, il oubliait parfois notre présence. « J'aimerais trop avoir un petit garçon, moi aussi ! », lançait Fifi. Bilal lui dit que si c'était dans ses projets, il fallait qu'elle trouve « le bon ». De mon côté, je pensais l'avoir trouvé, mais j'allais certainement le perdre un beau jour.

Ce bébé éveillait en moi des souvenirs d'enfance. Le fait de s'occuper d'un poupon, de veiller sur lui. Oui, j'avais retiré cette vie en moi, cet être en devenir. Loin de moi le regret. Mes choix étaient indiscutables et personne ne devait diriger ma vie. Personne n'avait le droit de me dicter mes faits et gestes. Ce corps était le mien, j'en étais la seule détentrice. J'étais libre de choisir et mes proches, s'ils tenaient à moi, devaient m'accepter telle que j'étais. « Je peux le prendre dans mes bras ? » Je le regardai, amoureuse de mon enfance, amoureuse de ces senteurs de lait dans le cou du nourrisson. Je le rendis aussitôt, me laissant tout à coup

submerger par la pression que ma mère et Arnaud faisaient peser sur mes épaules. Pour la plupart des gens, ne pas vouloir d'enfants signifie les détester. Chaque femme est différente, pourtant : certaines accepteront volontiers de devenir marraine ou de s'attacher à l'enfant d'une amie, d'une sœur, d'une cousine, mais d'autres ne veulent pas en entendre parler. Il ne faut surtout pas les juger, car ces femmes ont aussi leur histoire. Je n'étais pas réticente à créer un lien avec le ou les enfants des autres. Sauf que « liberté-chérie », j'y tenais. Eh oui, je restais fidèle à moi-même !

Dix-neuf heures trente. Nous revenions de la maternité. Attablés, le silence régnait. De nos plats riches de différents parfums se dégageaient des effluves d'épices, la cuisine thaïlandaise étant notre préférée. Arnaud, lui, donnait l'air d'être ailleurs et moi, je l'observais. Je tentais de deviner ce à quoi il pensait. Mon cœur battait à vive allure. Je me préparais à encaisser à nouveau ses propos

sur sa notion du couple et la fondation d'une famille. Des propos qui, à ses yeux, faisaient place à une « suite logique » et à cette volonté profonde que je ne partageais pas. Celui que je pensais être l'homme de ma vie remit pourtant le sujet sur la table. Pensant que l'enfant de Bilal avait éveillé des émotions, un désir en moi, il me dit sans une once d'hésitation : « Je pense que tu es prête. Je ne me trompe pas, cette fois-ci ? », « Tu te trompes totalement. Je ne suis toujours pas prête ! Tu vas me laisser tranquille avec ça, bon sang ? ! » criai-je avec colère. Une dispute éclata. L'incompréhension, le flou total embrunissait l'esprit de mon cher et tendre. Cette contradiction entre le plaisir de tenir un bébé dans les bras et celui de ne pas en vouloir le perturbait. La tension montait, l'explosion était palpable. « Mais j'ai vu comment tu regardais cet enfant. Tu as cette envie de devenir mère, je le sais. Tu repousses seulement l'échéance car, au fond, tu as peur, Lola ! » Je lui répétais fermement et à plusieurs reprises, couvrant de ce fait sa voix, que cet enfant

me remémorait des souvenirs d'enfance, mais rien de plus. L'envie d'être mère n'était pas intimement liée à l'affection qu'on porte pour les enfants des autres, me disais-je. Il me tint par le bras, le serrant jusqu'à ce que je sois victime de douleurs. Regard noir, il m'inspirait une légère aversion. La colère en moi, si vive... Je le claquai et le repoussai. Des mots grossiers fusèrent. N'ayant plus d'autre choix, la situation ayant dégénéré, je pris un minimum d'affaires que je rangeai dans une petite valise « à la va-vite », puis je partis sans rien dire. Il hurlait dans la cage d'escalier. Dans ma tête, sa voix faisait écho. Cet instant était douloureux, mais me détacher de lui était nécessaire. Tout compte fait, je pris la direction du domicile de mes parents et ne le contactai plus durant plusieurs jours. Cependant, pendant ce temps, je dus faire face à mon père qui, chaque jour, cherchait à comprendre ce qui se passait. « Qu'est-ce que tu nous caches comme ça, Lola, pour ne pas vouloir t'ouvrir à nous ? Que s'est-il passé ? » Ces questions étaient répétées

plusieurs fois chaque jour. Je restai muette et ma mère n'interférait pas.

Rongée de l'intérieur, je passais mes journées calfeutrée dans ma chambre restée intacte depuis mon départ. Sur les murs, des posters s'y trouvaient toujours. On pouvait y voir des groupes, tels que « Rammstein », « Eths », « Indochine » ou « Nirvana ».

Douleur d'être incomprise : le poids d'être différente des autres. Plus jeune, je n'aurais jamais pu penser qu'un simple choix déterminerait ma vie tant sur le plan affectif que personnel. Je me décidai à contacter Philippine sans trop réfléchir.

« Passe chez moi demain matin, j'serai dispo. »

J'arrivai de bon matin chez elle. Ciel dégagé et ensoleillé, cette belle matinée hivernale m'inspirait la quiétude. Dehors, les températures

étaient négatives. Il était 10 h 30. Le chocolat chaud que j'avais entre les mains inscrivait en moi quelque chose de rassurant. Petite, lorsque je faisais de mauvais rêves, j'allais réveiller mon père qui, profondément endormi, n'hésitait pas à se lever pour me préparer cette fameuse boisson chocolatée qui me sécurisait. De retour dans ma chambre, il me bordait, m'embrassait, puis je me laissais porter par ce goût sucré encore présent sur mes lèvres. Plongée dans mes souvenirs, regard tourné vers la fenêtre et très silencieuse, je buvais ma tasse lentement, laissant chaque gorgée me réchauffer de l'intérieur.

« Je comprends sa douleur. Vouloir fonder une famille et voir en face que cet autre n'a pas les mêmes attentes, cet autre qui n'est que la femme de sa vie ? Il a mis en toi tout ses espoirs. Devenir père était l'un de ses projets de vie mais, malheureusement pour lui, s'il t'aime vraiment, il sera capable de renoncer à son désir de paternité. Ce n'est pas chose facile, c'est vrai.

À mon avis, s'il t'aime vraiment, il le fera. Ne t'en fais pas Lola. »

Je voulais croire en ces paroles, croire en un bonheur inégalé qui m'habiterait constamment et donnerait sens à ma vie. Ai-je le droit d'être heureuse ? songeais-je.

Constatant que j'étais noyée dans mes pensées, Philippine me sortit de ma léthargie. L'épuisement était total. Mon esprit était embrouillé, j'étais bouleversée. Elle me tendit la main, je serrai la sienne en retour. Son regard plongé dans le mien, elle me passa un message gestuel : « Fais-lui confiance. » C'étaient ses mots, pensais-je. Seulement, il me faudrait bien parler à l'homme qui était le seul qui me rendrait heureuse jusqu'à la fin de mes jours. Parler à cet autre qui m'avait élevée, enseigné des valeurs... La situation était telle qu'il fallait à tout prix que j'aille à sa rencontre. J'appréhendais sa réaction. L'angoisse s'emparait de moi et me déchirait les tripes. Comment aborder le sujet ?

Comment réussir à faire passer le message sans créer de choc ? Je pensais y aller de but en blanc et tant pis si ça passait mal. Fifi m'encouragea. Nous étions dimanche, jour de repos par excellence. J'allais d'abord défier mon père et lui imposer mon choix.

« Toc, toc, toc ! » Je cognai énergiquement à la porte, la sonnerie ne marchant plus depuis trois jours. Les basses températures imposées par l'hiver rude me brûlaient la peau et mes lèvres étaient gercées. Ma doudoune me réchauffant et mes gants de coton laissant passer le froid, j'attendais avec impatience cette confrontation qui mettrait fin à cette torture intérieure qui durait depuis déjà trop longtemps.

« Bonjour papa, bonjour maman ! », « Tu étais où, de si bon matin ? » m'interrogeait mon père, soucieux de ne pas m'avoir vue depuis mon coucher la veille au soir. Je le rassurai en lui disant que j'étais allée voir Philippine. Me voyant inquiète, il m'invita à m'asseoir auprès de

lui dans le salon. Installés sur le canapé, il attendait impatiemment que je me dévoile. Ses tics lui revenaient : gratter sa nuque, faire claquer ses doigts. Sa nervosité se ressentait. Au fond de lui, il savait que ce que j'allais lui annoncer risquait de faire l'effet d'une bombe. Tout se mélangeait dans son esprit, me disait-il. Maman était silencieuse à souhait : elle n'avait rien voulu divulguer. Après mon départ aux aurores, ma mère m'avait envoyé un SMS me le confirmant. Papa avait, paraît-il, essayé de lui mettre la pression pour lui tirer les vers du nez. Elle n'avait rien dit à mon sujet. Me regardant me pincer les lèvres, regard fuyant, il me fit comprendre qu'il s'impatientait. Quelque chose se tramait derrière son dos et il comprenait que ce moment était crucial pour nous tous.

« Que se passe-t-il, Lola, dis-moi ? », me questionna-t-il. Je ne voulais pas y aller par quatre chemins : « S'il faut que je te le dise... » Précédé d'un court silence, je pris une inspiration et poursuivai : « Récemment, j'ai avorté,

voilà. » Il fut bouche bée. La douleur s'élevait en lui, m'avoua-t-il, la peur du pêché, le dégoût face à un acte qui, pour lui, était d'une réelle cruauté. Il me demanda à plusieurs reprises de me répéter. Je pouvais voir ses veines paraître au niveau de ses tempes, de son cou, de ses mains. La colère, l'aversion pour ce que j'avais osé faire. Lui, croyant depuis toujours, était contre l'avortement. Il faisait partie de ces gens qui avaient été outrés de la mise en place de la Loi Veil du dix-sept janvier 1975. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il entendait : sa fille était coupable d'un meurtre. Tout comme ma mère qui m'avait fait croire qu'elle n'était pas dans le jugement de l'autre, mon père qui, a fortiori, donnait toujours l'air d'être quelqu'un d'assez ouvert à la différence, était à tout point de vue étroit d'esprit ; tout du moins, à cet instant. « Je veux juste vivre ma vie comme je l'entends. Pourquoi une femme serait-elle obligée de faire des enfants ? Aucune loi oblige les femmes à mettre au monde. Je suis une personne comme une autre et j'ai mes propres choix de vie à faire.

Contrairement à la majorité des femmes, papa, mon épanouissement ne passera pas par l'enfantement, mais par le travail, les voyages, l'amour pour mes proches. Je ne veux pas... »

« Tu oses nous dire ça, Lola ?! », répondit ma mère. « Tu parles de l'amour pour tes proches, mais ça n'est pas de l'amour que tu as dans le cœur pour faire une chose pareille, c'est de la haine ! Supprimer une vie pour pouvoir voyager et dessiner TRANQUILLEMENT sur le corps des gens ? Tu trouves ça normal, toi ? Tu me déçois ! »

« Et toi, Agustina qui ne m'as rien dit pendant tout ce temps ? Tu pensais le garder combien de temps, ce secret avec Lola ? Tu me déçois toi aussi ! On est ses parents, on est censé tout partager sur notre enfant, notre UNIQUE enfant. Et toi, Lola, tu n'as pas honte de ton comportement ? Nous t'avons élevée dans la foi. Dieu devrait être ton seul chemin et il sera ton rédempteur si tu te sou mets à nouveau

à ses lois, ma fille ! Tu comprends ça ?! »

Ils furent virulents. J'étais victime de leur colère, de leur dégoût. Des larmes ne cessèrent de couler sur mes joues. Je me détestais, car j'avais déçu au plus haut point mes parents, car Arnaud me détesterait à son tour parce que ce que j'avais fait était affreux. Continuer à vivre ? Pour qui ? Pourquoi ? Étant hypersensible malgré mon caractère de battante, je me sentis mourir. Je souhaitais être foudroyée par un cancer, être victime d'un accident de voiture violent, être dans un coma éthylique pour ne plus entendre mes parents me dire que j'avais mal agi aux yeux de Dieu. Je me levai et courus vers la sortie à toute allure. « C'est vous qui me décevez ! Oubliez-moi. » Ma mère m'appelait en pleurant, s'agenouillant au pas de la porte et hurlant qu'elle était désolée. Je la regardai, le vent glacé frappant mon visage tout en m'éloignant peu à peu. Mon père, quant à lui, tira ma mère par le bras brutalement en la redressant et lui cria à l'oreille : « C'est

ça que tu me cachais ? Hein ? », puis claqua la porte. Tous les voisins avaient pu nous entendre. Blessée, je repartis chez Philippine en pleurs.

*

Anthony

Un jour, deux jours, plus d'une semaine s'était écoulée depuis que Lola et moi avions eu notre dispute. Je ne mangeais presque plus, je souffrais d'insomnie, je m'absentais de mon travail, en partais plus tôt ou y arrivais plus tard. Je n'avais pu mesurer sa colère ni comprendre son malaise. Il se dégageait d'elle une immense souffrance, mais laquelle ?

Jusque-là, nous avions vécu un bonheur incommensurable. Nous vivions au jour le jour sans quasiment penser à l'avenir. Nos carrières respectives, nos loisirs, nos amis, nos sorties, notre belle intimité, je nageais en plein bonheur. Le jour

où je lui proposai de m'épouser après notre installation ensemble (*Nous avions pour objectif de tester la vie à deux durant quelques mois avant de se lancer*), je pus voir la joie dans son regard. Puis, au fil du temps, j'ai abordé avec elle le fait de fonder une famille...

Jeune, aux alentours de seize ou dix-sept ans, je m'imaginai père. Oui, la plupart du temps, ce sont les jeunes femmes qui en parlent le plus, qui partagent plus facilement sur ce sujet. Avec mes potes, à l'époque, je n'en disais rien. Pour eux, cette paternité était inexistante. C'était avec les filles que je parlais de mon envie d'être père une fois arrivé à l'âge adulte. Elles adoraient contempler cette facette de ma personnalité qui dégageait, pour elles, une grande tendresse, de l'affection à profusion. Au lycée, j'étais le genre de mecs à attirer un tas de nanas. Je n'avais pas besoin de draguer les filles pour leur parler, c'était elles qui venaient à moi. Ce n'était pas que je me pensais « tombeur ». Je respectais les femmes telles qu'elles

étaient. Leur côté mi-ange, mi-démon me plaisait et c'est en ce sens que ma rencontre avec Lola m'a bouleversé. Ça a été la rencontre de ma vie. Son fort caractère, son courage, son ambition, sa gentillesse m'ont fait l'aimer. Je ne pouvais imaginer ma vie sans elle. Mon seul vœu : avoir un enfant avec celle que j'aime. Un seul et unique enfant me comblerait, celui qui souderait notre couple, qui prolongerait notre histoire d'amour. Je ne comprenais pas à quel point le fait de parler de maternité la bouleversait. Je me suis tourné vers ma mère au bout de quatre jours de retrait vis-à-vis de Lola et de ses parents. Le besoin d'être seul, de réfléchir à tête reposée était important pour moi. Ma mère et Lola s'entendant bien, je pensais qu'en tant que femme, elle pourrait m'éclairer. Peut-être que, quelque part, je ne voulais pas voir la vérité en face... ?

Je pris ma voiture et me mis en chemin. Sur la route, j'appelai mes parents pour m'assurer qu'ils étaient bien présents. Mon père,

fou de bricolage, était parti en ville. Je pus me retrouver seul en compagnie de ma mère. J'avais des questions plein la tête et j'avais besoin de comprendre ce que je vivais.

Je me garai et arrivai devant le portail. Celui-ci était ouvert. Une fois parvenu à la porte d'entrée, je constatai que celle-ci était verrouillée. Je fis le tour, passant par le jardin et rentrai. Ma mère était assise sur son fauteuil fétiche en cuir dans la véranda offrant une vue magnifique sur son jardin. Son chignon coiffé-décoiffé de couleur grisonnant, ses rides définissant son beau visage, elle tricotait des petits chaussons bleus pour nouveau-nés. Ma sœur Marine était enceinte et attendait un petit garçon. Je pris un tabouret et m'installai auprès d'elle. Nous discussions de choses et d'autres jusqu'au moment où je me décidai à l'entretenir sur Lola.

« Aide-moi à comprendre ce qui se passe, maman. Je l'aime, cette fille, tu le sais ça ? Elle t'a appelée dernièrement ? »

Ma mère Geneviève était surprise, n'étant pas au courant de ce par quoi on passait. Ne sachant pas quoi me répondre dans un premier temps, elle me confirma ensuite qu'elle n'avait pas eu Lola au téléphone. Je lui expliquai les détails de notre dispute. Elle me coupa la parole d'emblée :

« C'est simple à comprendre, mon chéri. Si elle repousse l'échéance, si elle n'aime pas discuter de ce qui entoure la maternité, si elle s'est mise en colère au point de fuir, c'est qu'elle a quelque chose à te dire qu'elle n'est pas prête à divulguer. »

Je pensais qu'à tout point de vue, elle souffrait d'une maladie quelconque qui l'empêchait d'enfanter. L'idée qu'elle souffrait d'endométriose me frôla l'esprit. Peu importait, je me devais de me battre à ses côtés. J'étais prêt à aller au front, car je l'aimais. C'était plus que viscéral.

CHAPITRE VIII

*« Bonjour. C'est moi, Lola. Tu peux me
retrouver chez Fifi demain midi. Je
serai dispo et seule. À toute. »*

Voilà le court message que je lui envoyai, la gorge nouée. Des jours s'étaient écoulés et nous ne nous n'étions pas encore adressés la parole depuis notre dispute. Je ne savais pas par quoi je devais commencer. Je n'arrivais pas à entrevoir comment se déroulerait l'instant où je lui annoncerai la nouvelle. Y aller de but en blanc comme pour mes parents ? Non. Il me fallait trouver les mots justes pour ne pas le bousculer. C'était un homme pourvu d'une grande sensibilité. Mes paroles devaient être sincères, mais non blessantes. Je répétais toute la matinée et à haute voix tout ce que mon cœur renfermait. Philippine me soutenait

et m'aidait dans ma démarche. « Sois toi-même », me disait-elle. Je ne devais pas jouer un rôle, mais être empreinte de vérité.

Je bus un café et deux, puis quatre. Je me shootais à la caféine pour me tenir éveillée. Je priais pour la première fois depuis vingt ans ce dieu à qui mon père vouait sa vie, celui qui me châtierait après mon départ de cette terre-mère. Je ne pouvais attendre l'intervention de la Providence ou d'un ange qui chuchoterait à l'oreille d'Arnaud l'amour que j'avais pour lui, l'envie de continuer à vivre avec lui, les projets qui dessineraient notre avenir commun.

Onze heures trente. Philippine s'en alla, me laissant le champ libre pour échanger avec Arnaud. Le stress me rongeait. Me retrouver face à lui me terrorisait. Puis, je bus encore deux, trois cafés. Je fumais par la fenêtre malgré le froid, enchaînant les clopes. Ça y est, il arrivait. Voyant sa voiture se garer, j'eus les mains moites

et le cœur battant. Sortant de son véhicule, il se frotta les mains, puis toussa. Levant la tête, il m'aperçut. Il esquissa un sourire lumineux. Je le lui renvoyai sans hésitation. Je me sentis tout à coup dévastée. La peur au ventre, j'allais sûrement écrire sur son visage le regret : celui de notre rencontre, de notre installation ensemble, de notre projet de mariage.

La sonnerie retentit. Il était à présent en bas de l'immeuble. J'ouvris la porte d'entrée et entendis ses pas dans l'escalier. Une dernière fois, je me mirai dans le miroir : queue de cheval renouée et remplaçant une mèche. Je me sentais vide, tel un corps sans vie.

« Bonjour Lola. » Posant ses yeux sur moi, il me dévisagea comme jamais. L'envie de me prendre dans ses bras, de me faire l'amour, de me dire "Je t'aime"... Il me redécouvrit. Passant sa main le long de mon visage, il s'approcha et m'embrassa délicatement sur les lèvres. Je succombais, mais je fus rapidement

rattrapée par la réalité. Une discussion claire et ferme se devait d'être. Toujours sur le pas de la porte, vêtu de son long manteau marron en daim, il passa ses doigts dans sa chevelure et entra sans plus tarder.

Je lui proposai d'abord de boire quelque chose. « Un thé vert, s'il te plaît. Merci. » Après infusion, je lui donnai la tasse qui, bien brûlante, ne pouvait être bue. Il avait pour habitude de boire les boissons chaudes sans les sucrer, contrairement à moi et à mon amour excessif pour le sucre. Trois à quatre morceaux étaient plongés dans chaque boisson que j'ingurgitais. Autant dire que j'avais de la chance de n'avoir jamais été diabétique. « On commence par quoi, dis-moi, Lola ? Tu sais, je ne comprends pas comment on a pu en arriver là. Et toi, t'y comprends quelque chose, à tout ça ? »

Je ne savais quoi lui répondre. Déstabilisée, je fuyais son regard, restant silencieuse, le visage

fermé. Il tendit son bras et posa sa main sur mon épaule, la caressant. Je n'osais le regarder.

— Je t'avoue que moi aussi, je n'en sais rien. Lâche-moi, s'il te plaît.

— D'accord, d'accord. On va faire ça.

Une larme s'échappa. Surpris, il s'approcha de moi et me tint délicatement par la mâchoire.

— Pourquoi pleures-tu ? Je t'aime, Lola, et tu le sais. Toi aussi tu m'aimes, n'est-ce pas ? À moins que je ne me sois trompé sur toute la ligne ces deux dernières années. Tu m'aimes, hein ? Dis-moi que tu m'aimes, je t'en prie. J'ai besoin de l'entendre de ta bouche.

Je l'embrassais passionnément. Il s'agissait d'un long baiser de cinéma qui, avec un trop plein d'amour, me fit oublier la raison de sa venue.

— Je ne veux pas d'enfant, Arnaud, lui dis-je en le maintenant par la nuque front collé sur le sien, yeux larmoyants.

Il eut un mouvement de recul. Tombant des nues, il me répéta à plusieurs reprises qu'il savait pourquoi je ne voulais pas d'enfant. Que la seule raison de mon refus était certainement un choix dû à une souffrance : celle de vivre avec l'endométriose. Je posai mes mains sur mes oreilles pour ne pas l'entendre dire des paroles qui n'étaient pas miennes.

— JE NE VEUX PAS D'ENFANT, C'EST TOUT, comprends-le, putain !

Il fut au pied du mur, il ne maîtrisait plus rien. La situation telle qu'elle était le rendit fou. Il se mit à faire les cent pas et à m'accuser d'égoïsme.

— Tu dois te tromper quand tu dis ça, Lola. En fait, tu n'es pas prête, c'est simple. Dis-moi que

c'est juste une question de temps. Rassure-moi, s'il te plaît. Tout, mais pas ça. Ne me fais pas souffrir.

— Parce que tu crois que je ne souffre pas de mon côté ? Tu crois que c'est facile pour moi de te dire ça ? Je sais que ce n'est pas commun, une femme qui ne souhaite pas devenir mère, mais c'est ainsi. Si tu m'aimes vraiment, tu m'accepteras telle que je suis. Ça ne changera rien, hormis le fait de ne pas me voir porter la vie.

Il y eut un silence quand, soudain, il reprit d'une voix aigre :

— Je suis au courant, Lola.

Je ne m'y attendais pas. Je me sentis vivement bousculée. Que savait-il ? Que j'avais avorté ? Je n'y allai pas par quatre chemins. Me doutant qu'il s'agissait de mon avortement, je lui confirmai. Il s'effondra. Agenouillé, il était en

larmes, répétant incessamment que cela n'était pas possible, qu'il vivait un cauchemar éveillé. Je tentais de le relever, mais il me repoussait.

— Tu n'es qu'une sale égoïste, Lola ! Comment as-tu pu faire ça ? Pourquoi tu nous as fait ça ? Pourquoi ? J'y crois pas. T'as osé faire arrêter de battre le cœur de notre bébé. Tu te rends compte de ça ? Non, en fait, tu t'en fous, au fond. Ce qui t'intéresse, c'est le tatouage et ta petite personne. Tu devrais avoir honte. J'espère que tu ressentiras cette honte, qu'elle t'envahira, qu'elle te bouffera. J'ai plus envie de rester ici, je me casse. Je préfère être loin de toi. Ciao !

Je restai immobile au milieu de la pièce. Je ne ressentais ni tristesse, ni colère. Je n'étais plus. Chaque jour passé, je me sentais de plus en plus seule. La solitude ennemie de tous m'accompagnait. Rien ne laissait présager un retournement de situation en ma faveur. J'étais la méchante, point. Et puis, peut-être que je devais

rentrer dans les rangs et enfanter comme tout le monde pour qu'on m'aime, moi, Lola. J'aurais pu être celle que tous ont connue. J'aurais été une autre, une femme en souffrance détestant le fruit de ses entrailles, faisant semblant d'aimer, un peu, beaucoup, pas du tout, la vie qu'elle aurait porté.

C'est deux heures après que Philippine rentra. Elle me vit allongée sur son lit, me croyant profondément endormie. Je ne réagissais plus, je ne voulais qu'une chose : disparaître.

*

Philipinne

« Agustina ! Lola a tenté de se suicider. Je suis à l'hôpital. Venez, vite ! » C'étaient mes mots. Ma sœur de cœur avait voulu se donner la mort à cause de l'étroitesse d'esprit de ses parents, de son homme et ça me rendait folle de rage.

Je n'aurais pu croire qu'Arnaud allait enfoncer le clou. « J'espère qu'elle va s'en sortir, je m'en veux, putain, Philippine. Je ne voulais pas lui dire toutes ces conneries. Je regrette. Je l'aime, ma Lola. C'est la femme de ma vie, tu le sais, ça ? », disait le principal intéressé. J'avais envie de croire Arnaud, mais je n'en avais pas la force. Ma seule volonté : que mon amie d'enfance aille mieux. Elle y était passée à deux doigts, d'après les médecins. Nous ne pouvions pas encore aller la voir. Pendant ce temps, j'attendais l'arrivée de sa mère. Quelques minutes après, c'est affolée qu'elle arriva sur place.

*

Agustina

J'avais peur pour ma fille, peur de la perdre. Je me sentais coupable de cette situation. J'avais caché à son père la vérité. Si je lui en avais parlé, il l'aurait peut-être mieux comprise. On en aurait

discuté à tête reposée, la pression retombée chez Christian lui aurait été favorable. Et Arnaud, lui annoncer l'avortement de Lola ? C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. J'ai failli la perdre, j'ai mis mon bébé en danger. C'est de ma faute. Je m'étais retournée contre elle aux côtés de son père, alors que son non-désir de maternité n'était pas un problème pour moi. Christian était catégorique. Ce qu'il allait penser de moi m'effrayait si je lui disais de laisser faire notre fille. Il n'aurait sans doute pas compris sa position, ni la mienne. Dans mon cœur, je savais que c'était une chose mûrement réfléchie chez elle. Ma fille a toujours été plus mature que les autres et se projetait facilement vers son avenir. Elle savait ce qu'elle voulait. Rien n'aurait dû entraver ses projets de vie. Elle voulait aimer, elle voulait se marier, elle voulait vivre sa liberté. Ces cachets auraient pu lui coûter sa vie. Je n'espère plus que son pardon...

*

*

Lola

Doucement je me réveillai. Mal au crâne. J'entendis les voix de Philippine, de ma mère et d'Arnaud s'entremêler, puis une sonnerie : « Christian arrive, Mme Gòmez », disait-il. Je regardai autour de moi. Tout était d'un blanc immaculé. Les différents bruits du couloir amplifiaient ma douleur. « On peut entrer ? », demandait-elle en s'adressant à quelqu'un. Je vis Philippine passer le pas de la porte. Elle arriva vers moi visage assombri. « T'as frôlé la mort, Lola. Tu m'as fait une peur bleue, tu sais... Ne nous fais plus jamais ça, jamais. » Elle caressa mon visage et m'embrassa sur le front. « Je te le promets », répondis-je d'une voix frêle. Ma mère, qui se trouvait derrière elle, s'approcha de moi en m'embrassant délicatement les mains. Elle les serra fortement contre elle, appuyant sans le vouloir sur le

cathéter. « Aïe ! Tu me fais mal, maman. Lâche-moi, s'il te plaît. » Par la suite, c'est avec les yeux larmoyants qu'elle me fixa. Sans dire un mot, immobile, bras le long du corps, je pouvais voir ses lèvres trembloter. Elle prit une grande et profonde inspiration. « Pardon, ma fille. » Elle me fit une litanie. Ses erreurs, ses inquiétudes, ses angoisses. Elle se confiait un peu trop dans l'intime, oubliant totalement la présence de Philippine. « ... l'avais trompé. C'était juste un soir après une sortie entre collègues, ça a dérapé, c'est tout. Je ne voulais pas f... » Je lui demandai de se taire. Après ces paroles, ma mère quitta la pièce sans se retourner, disant à Philippine qu'elle préférait retourner chez elle et me laisser tranquille. Ce n'était pas plus mal. Arnaud entra à son tour dans la chambre, déconfit. Philippine était toujours là, mais en retrait. Passant sa main dans sa chevelure comme à son habitude, il s'installa sur le bord du lit. « Je suis désolé, Lola. Je te demande pardon », « Je ne veux rien entendre de ta bouche, Arnaud », lui lançai-je, harassée.

« Fiche-moi la paix. Mademoiselle l'égoïste n'a pas besoin d'un homme qui la traite comme une moins que rien. Je suis assez fatiguée comme ça, m'épuise pas plus, laisse-moi. » Il insista pour apporter des explications à son comportement écœurant. Des larmes coulèrent le long de mon visage et du sien. Philippine se dirigea vers la sortie, donnant l'air d'être mal à l'aise, lorsque son téléphone sonna : « Ok, d'accord. C'est entendu. À ce soir. » Raccrochant, elle se tourna expressément vers nous et me fit part de l'inquiétude de Bilal et Sana. Ces derniers souhaitaient me rendre visite au plus vite. Je fis signe à Philippine de faire sortir Arnaud. Il se dirigea vers la porte sans discuter. Sa présence ne m'était plus supportable. J'avais été déçue et lui redonner tout mon amour, toute ma confiance serait, à partir d'aujourd'hui, le fruit d'un dur labeur.

Fin de journée. J'essayais tant bien que mal d'avaler la collation qu'on m'avait servie pour m'aider à me remettre un peu sur pied. Une

vulgaire madeleine, un yaourt nature et un jus de fruits plus ou moins frais m'avaient été donnés. J'avalai machinalement. Je n'éprouvais aucun plaisir à boire ni à manger des aliments et boissons sucrés. Je m'en étonnais presque mais, dans mon esprit, la douleur vive qui me lancinait dépassait la notion de plaisir qui restait éteinte en moi. Lasse, je m'allongeai à nouveau. Constatant ce vide en moi, j'accusai une douleur à la poitrine qui disparut aussi vite qu'elle apparut. Je me questionnais : « Est-ce que papa va venir me voir ? »

« Vous avez de la visite. » C'est une demi-heure après. Je me redressai pour voir s'il s'agissait de mon père. Je vis alors entrer mon ami, son épouse ainsi que leur nourrisson. Bouleversée, celle-ci ne pouvait cacher sa tristesse. Elle m'avait tendu la main lors d'un passage compliqué de ma vie et ne comprenait pas la dureté à laquelle j'avais dû faire face quant à mes parents et à l'homme de ma vie. Bilal n'ayant pas été tenu au courant de cette période

chaotique (*Il n'en voulait en aucun cas à sa femme ni à Fifi. Sana avait voulu le protéger, voulant qu'il profite de son bonheur de jeune père ; elle avait eu raison d'agir ainsi. J'aurais sans doute fait pareil*), il me rassura et me soutint dans ma démarche d'être la femme que j'aspirais à être. « Tu dois te battre pour avancer. Ne te laisse pas aller, ne mets pas ta vie en danger. Tu as le droit d'être heureuse et ce, même si tu ne veux pas d'enfant. C'est un droit, ce n'est pas une tare », « J'suis pas bizarre, tu crois ? » Sana me sourit. Elle m'expliquait qu'il y avait des associations de femmes qui défendaient ce droit, que je me devais d'entrer en contact avec elles ou, si je préférais l'anonymat, je pouvais me rendre sur des forums pour une première réponse à la solitude que je ressentais. Durant ces trois quarts d'heure de visite, je n'osais regarder leur bébé. Quelque part en moi, j'avais cette impression de voir cet enfant dont j'avais fait cesser le cœur. Ça me rendait folle, : je me sentais cruelle, mais à la fois soulagée. Je ne laissais rien paraître. Ressentant ma fragilité, ils

ne m'avaient pas proposé de le tenir dans mes bras ni de l'embrasser. Je les remerciais par des sourires sans aborder le sujet. C'est seule que je me retrouvai après leur visite, à l'affût du moindre appel de mon père que j'aimais et craignais à la fois. Ma question : pourquoi n'était-il pas venu à mon chevet ?

*

« Tu as tenté de te suicider, car le Seigneur a voulu te punir. Tu es coupable d'un crime, Lola. On ne doit ôter la vie à aucun être sur cette terre. Nous sommes sa création ! C'est une chose que tu devrais retenir, tu comprends ? "Tu ne tueras point." Tu connais ce commandement ? Bien sûr que tu le connais, je te les ai faits apprendre par cœur lorsque tu avais sept ans. Ne doute pas de ton Dieu, le vrai Dieu. S'il a tenté de te faire passer au plus près de la mort, c'est pour qu'à ton tour, tu donnes la vie. Ça s'arrête là. »

Mon père était venu me rendre visite le lendemain en début d'après-midi. Je n'avais jamais vu mon père tenir des propos aussi pauvres. Allongée dans mon lit, je le regardai l'air ahuri. Lui, il ne se rendait compte de rien. Il me souriait, béat, habité par la plus pure bêtise, confiant en ce qu'il croyait et disait. Je restai muette tout le long de son « speech », attendant qu'il parte. « Si tu veux, je peux rester avec toi jusqu'à dix-neuf heures. Tu ne seras pas seule et on priera ensemble, ma chérie, pour ta rédemption. » Des frissons parcoururent mon corps. Je ne le reconnaissais plus, il était dans le déni total. Une infirmière arriva. Voyant mon épuisement et mon air décontenancé, elle lui demanda expressément de partir étant donné que j'avais eu beaucoup de visites depuis la veille. Il partit sans rechigner en me disant qu'il prierait pour que mon âme termine au paradis à ma mort. J'en avais froid dans le dos. Je ne le reconnaissais pas. C'était un autre homme que j'avais devant moi.

À ma sortie définitive de l'hôpital, je séjournai cette fois-ci chez Bilal. Je me voyais proposer une chambre d'ami tout confort. Durant les trois semaines précédant Noël, je vis Arnaud. C'est petit à petit, rendez-vous après rendez-vous, étonnamment fréquents, que nous apprenions à nouveau à nous apprivoiser. Autour d'un verre, au restaurant, chez Philippine, chez Bilal, nous nous aimions peu à peu comme au premier jour. La blessure m'ayant créé des fêlures psychologiques, je pris le temps de faire le deuil de notre dispute qui, par ailleurs, aurait pu me coûter la vie. Ma mère m'appelait parfois et était venue me voir à deux reprises. Je voulais renouer doucement avec elle. J'avais enfin compris qu'elle n'avait rien contre mon choix. Elle acceptait mon besoin de faire ce que je voulais ou pas de mon corps. « Tu es maîtresse de ta vie, à toi de voir ce que tu en fais. Personne, et encore moins moi ou ton père, n'avons le droit de te dire quoi que ce soit. Il est fragilisé par cette histoire, ne lui en veux pas. Laisse-lui le temps de s'y faire. Je crois bien qu'il tenait beaucoup

plus que moi à être grand-père un jour... J'espère que tu viendras pour Noël à la maison. J'ai déjà convié tes amis et Arnaud. Ton père serait heureux de te voir enfin après trois semaines de silence. Viens, s'il te plaît. »

*

Vingt-quatre décembre. Au petit matin, soleil hivernal et ciel sans nuages faisaient de ce début de journée un moment agréable. Sous la couette, collée à lui, je lui déposai des baisers dans le cou. Mes pieds froids contre les siens, il grogna gentiment et se retourna pour me sauter dessus et m'embrasser avec amour. Il était neuf heures. Nous étions chez nous et la vie reprenait son court.

*

« Alors, ma chérie, tu viens faire les courses avec moi pour ce soir ? Je viens te

chercher dans une heure. » Je m'empressais de sortir du lit et de boire ma fameuse tasse de café (*Je ne la quitterais pour rien au monde !*). Ma mère jouissait d'un apaisement sans faille. Quant à mon père, nous ne nous étions adressés que peu la parole et uniquement par téléphone. Lui n'avait presque rien trouvé à dire. Il ne faisait qu'acquiescer à chaque fois que je terminais une phrase. Le silence avait été la définition de notre discussion. C'était ma mère qui l'avait poussé à me téléphoner. Cela ne porta pas ses fruits. J'appréhendais la veillée. Je ne voulais en aucun cas passer le pire Noël de mon existence. À présent que tout était rentré dans l'ordre avec Arnaud, j'aspirais à ce qu'il n'entache pas ma relation en cours de reconstruction.

*

Marché de Gaillardon, Melun. C'était dans ces allées bondées que nous faisions, maman et moi, nos emplettes pour ce riche

repas de Noël. Hommes et femmes, enfants et tout-petits étaient présents afin de se préparer aux festivités. À la carte, ce soir-là chez maman : foie gras sur toasts à la figue, huîtres fraîches et son petit jus de citron, sans oublier sa plus belle bouteille de Xérès blanc sec. S'ensuivirent une magnifique dinde de Noël accompagnée de pommes de terre à la suédoise et son vin du Jura. Pour finir, nous irions faire exploser le pèse-personne avec une superbe bûche aux trois chocolats ! (*Hm, sucre, sucre et sucre ! Fais attention, Lola, tu vas devenir diabétique*), accompagnée de Champagne pour enfants idéal pour Bilal et son épouse qui ne buvaient pas d'alcool. Un repas français typique qui en ravit plus d'un. Après le repas, nous repartîmes.

Le lendemain midi, Arnaud et moi mangions à peine. Une canette de Coca-Cola, un morceau de brie, du pain et le tour était joué. Nous avons regardé un film en Blu-Ray pour bien rigoler et me détendre avant d'aller voir mon père : *Les Tuches*, *Le rêve américain*. Je

Je peux vous dire sincèrement que nous nous étions tapés des barres ! Passer du temps avec l'homme de ma vie (*Cette fois-ci, aucun problème en vue, donc je peux le dire !*) était important et nos blessures se cicatrisaient doucement, mais sûrement. Il avait été dur pour Arnaud dans un premier temps de renoncer à la paternité. Cependant, c'est par amour qu'il le fît. Il ne regrettait rien, au final, et trouvait quelque chose d'excitant dans le fait d'être libre... Je n'aspire pas à vous rabâcher cette notion de liberté tout le temps, mais il est probable que pour vous, mesdames qui vous reconnaissez en moi, ce mot soit symbole de vie et d'épanouissement.

Nous préparant, j'angoissais. Cœur accélérant, mains moites, corps tendu, j'allais lui faire face après trois semaines de quasi-silence. Sur la route, je ne dis plus un seul mot. Arnaud, qui tentait de me changer les idées, n'arrivait pas au résultat escompté. Je me mis à fumer une, deux, puis trois cigarettes aussi vite que se déplaçais *Bip Bip, L'oiseau, le Grand Géoconcou*.

« Tu m'enfumes, Lola. Je ne vois rien quand je conduis, ma parole. Allez, détends-toi, ça va aller. On va tous passer un très bon moment, t'inquiète pas. »

« Mouais. » J'avais de la difficulté à le croire. C'était plus fort que moi. J'imaginais de nombreux scénarios catastrophiques. Il m'était impossible de me calmer. Je prenais moult inspirations et puis, j'expirais pour me vider la tête et me détendre.

« Ah ! Mon bébé ! Ça va, ma chérie ? » Nous étions arrivés à bon port. Ma mère nous avait accueillis chaleureusement et Philippine était déjà arrivée. Sa famille n'avait pas voulu venir partager un moment de convivialité avec nous, car ils vivaient un deuil, celui du grand-père de Philippine. Il était mort à un âge avancé. Elle était très touchée par l'évènement. Tantôt chagrinée, tantôt joyeuse, son humeur changeante me fendait le cœur. Nous attendions par contre Bilal, Sana et leur bébé, Marine

(la sœur d'Arnaud) et son mari, ainsi que Geneviève et Roger. La table était grande et les convives seraient à leurs aises.

Papa ? Bah, il me sauta dans les bras quelques minutes après mon arrivée. Il portait un magnifique costard bleu nuit, une chemise blanche et une cravate rayée à la fois marron et bleu nuit. Son visage était lumineux, éclatant. C'est à mi-mot et en retrait qu'il me demanda pardon pour les propos qu'il avait tenu lors de mon hospitalisation. Il me confia qu'il lui était difficile de ne pas pouvoir devenir « papy » un jour. « La vie étant ce qu'elle est », me dit-il, il lui avait fallu du temps.

Lors de cette soirée, nous mangions comme jamais nous n'oserions le faire le reste de l'année. Adieu la balance, je m'en balançais ! Le miam-miam est tout ce qui comptait pour moi et la famille aussi ! J'veux pas passer pour la crevarde de service, non, mais oh !

Éclats de rire, pleurs et gourmandise étaient de la partie. Le Père Noël avait semé le bonheur et, pour finir la soirée en beauté, roulement de tambours... Marine perdit les eaux. La fin de mon histoire est un comble. Elle accoucha deux heures et demie plus tard, à une heure du matin, d'une petite fille nommée Milla. Joli prénom ! Arnaud était officiellement tonton et il allait la gâter, la pitchoune. Sa sœur lui avait fait part de son envie de le voir parrain. Tout compte fait, il aurait les mains dans le caca... Euh, dans les couches, je veux dire. Vive soirée, bonne ambiance, je ne regrettais rien. Papa nous avait donné sa bénédiction. Vous savez pourquoi ?

Chéri me demanda la main sous le coup des trois heures du matin. Je lui lançai un gros : « Oui, mamour. » Nous festoyâmes tardivement et finîmes, Arnaud et moi, la soirée dans ma chambre d'ado toujours disponible où je dormis heureuse. Comme quoi la vie avait son lot de surprises !

Aujourd'hui, en 2019, que sommes-nous
devenus?

CHAPITRE IX

L'année 2019 démarrait sur les chapeaux de roue ! Ce fut le jeudi quatorze février (Eh ouais !) que nous nous mariâmes à l'hôtel de ville de Melun. Mes parents, fiers, le vivaient de façon intense. Nous décidâmes, Arnaud et moi, de nous marier à l'église, coutume universelle plutôt sympathique. Ma mère, heureuse de ce respect des valeurs, était émue, papa de même. Le thème de notre mariage ? Le rock et le métal. Exotique, comme choix et, comme toujours, ça me ressemble bien. Je portais une robe noire bouffante avec quelques roses blanches qui l'ornaient. La traîne était magnifique et le bouquet de roses blanches et rouges tapaient l'œil. La décoration « métaleuse », la musique rock'n'roll, mais aussi plus classique avec Claude François, 2be3 ou Magic System

pour ne pas les citer... J'ai pensé à tout le monde, je ne suis pas une sale égoïste... Arnaud ? Arnaud ? J'espère que tu liras cette phrase, hihi !

Il y eut de bons petits plats confectionnés par le traiteur de mamoune et papou. Viande, poisson, légumes, féculents. Euh, j'avais pas vous faire un cours de diététique. Il y avait de tout, quoi ! Il y avait aussi de superbes gâteaux tels que le Fraisier et le Mont-Blanc (*Spécialité antillaise faite entièrement de coco*). Un peu de créolité apportait des saveurs d'un autre monde (*J'adore voyager et, qui plus est, au niveau gustatif*).

Nous étions en petit comité, mais les amis d'amis furent invités, les cousins et cousines proches de mes amis et de mon chéri aussi. Du côté des Vignaud-Gòmez, ma mère retrouva sa sœur et son fils unique. Un point en commun avec ce dernier nous rapprocha tous les deux durant la soirée. Mon père, quant à lui, accueillit son frère et ses deux enfants dont l'un était

papa d'un petit garçon. Mon oncle Bernard avait une entreprise d'ébénisterie. Il allait passer la main à son fils qui, volontiers, la passerait à sa descendance. De belles retrouvailles qui réchauffèrent les cœurs ; et encore l'alcool, le bien-manger, puis nous rentrâmes au bercail le sourire aux lèvres et la passion dans le sang (*Que calor !*). Je ne vous donnerai pas ici de détails croustillants : non, non.

Bilal et Sana persévérèrent dans leurs carrières respectives. Sana passa en libérale. Une perspective d'avenir qui la réjouissait. Bilal, quant à lui, s'investissait corps et âme dans son rôle de professeur. Il en était heureux et ne se voyait changer de métier pour rien au monde. Je le comprends : moi et le tatouage, c'est pareil !

Fifi, de son côté, publia au final son livre de coaching et de bien-être qui rencontra un franc succès. Elle entamait déjà son second ouvrage. En parallèle, elle était coach à domicile et en entreprise. Ce fut dans ce cadre

qu'elle rencontra celui qui la rendit heureuse. Directeur d'une entreprise de décoration d'intérieure, son beau Suédois travaillait entre Paris et Stockholm. Ils se voyaient régulièrement et elle s'imaginait bien partir pour ce pays lointain. Fraîchement fiancés, l'idée faisait sa route. Un mariage en France était prévu pour l'hiver 2021 après seulement six mois de relation. Leur envie : vivre les choses à fond et au plus vite.

Mes parents à la retraite profitaient de chaque jour comme si c'était le dernier. C'était ce qu'il fallait et peu importait l'âge. Belle philosophie de vie. Voyages, restos, week-end en amoureux, leur vie était intense. Ils nous chouchoutaient aussi. Ma mère se la jouait mamie grâce aux associations qui mettaient en relation des personnes d'âge mûr avec de jeunes enfants en besoin de grands-parents. Mon père trouvait ça génial et endossait bien son rôle de papy-gâteau. La seule chose importante à mes yeux était qu'ils soient heureux.

Nous concernant, j'ai pu ouvrir mon propre salon après une longue expérience professionnelle. Arnaud a monté mon site Web et a créé le design de mes cartes de visites. Puisqu'elles étaient originales, je recevais de multiples compliments. Au quotidien, je m'amusais. Ne pas aller au boulot à reculons était une chance. Je fus très heureuse dans mon couple. Mon chéri ne regrettait plus l'absence de filiation paternelle. Par ailleurs, il avait sauté sur l'occasion. Il s'était procuré un superbe chien bulldog français qu'il chouchoutait à mort !

Lui aussi continuait à bosser pour la même entreprise, mais projetait bientôt de travailler à son compte, ce qu'il embrasserait avec cœur.

Nous voici arrivés à la fin de mon histoire. Je vous laisse apprécier la lettre qui suit et qui pour vous, mesdames assoiffées de LIBERTÉ, prendra tout son sens. Elle apportera un appui à celles qui se sentent encore trop seules

en ce monde, bien que des femmes décident à
l'encontre de tous de ne pas avoir d'enfants.

Mesdames,

Je me permets de vous écrire cette lettre en connaissance de cause. Après avoir lu mon histoire, je souhaite vous apporter mon soutien en tant que femme. Ne pas vouloir d'enfants n'est pas une tare. Vouloir vivre pour soi et juste pour soi n'est pas de l'égoïsme pur, mais quelque chose de nécessaire, de vital dans notre cas. Avoir un enfant est certes aussi une marque d'égoïsme indispensable pour atteindre le bonheur chez certaines. Quelques-unes réfuteront les faits, mais c'est la réalité. Tout ce qui est fait pour son propre bien est égoïste. Au final, nos choix, quels qu'ils soient, nous rendent heureuses.

Les femmes sans enfants ont toujours été montrées du doigt comme des monstres, tandis que les

hommes vivant une situation similaire en sont épargnés. Nous ne sommes pas de simples utérus, mais des êtres humains. À nous de vivre libres, de ne pas se laisser écraser, étouffer par ces autres qui nous disent anormales. On a le droit de vivre comme tout un chacun, n'est-ce pas ? Vous me direz oui et je suis d'accord avec vous.

Femmes en quête d'affirmation de soi, nous sommes des êtres assoiffés de ce que peut nous offrir la vie. Nous avons le droit de choisir. Notre place, nous la méritons. Nous apportons notre contribution à la société qui n'a pas le droit de nous mettre sur la sellette ou de nous exclure. « Tu verras, tu finiras par changer d'avis », « Tu le regretteras un jour ou l'autre », « Tu es purement égoïste. » Ne les écoutez pas. Ne laissez pas la culpabilité vous ronger. Pour celles qui s'affirment haut et fort, continuez. Vous êtes des guerrières et notre singularité sera entendue et acceptée un jour prochain, ainsi que le divorce et la formation de familles recomposées l'ont déjà été.

N'hésitez pas à répondre aux questions de vos proches qui s'interrogent quant au non-désir lié à la maternité. Il faut ouvrir les consciences, les cœurs, et amener la population à être plus tolérante envers nous.

Je vous souhaite du courage, de l'ambition et de la force pour vos projets. Je vous envoie plein d'amour !

LOLA

IMPRIMATUR

© *Lacoursière Éditions*, 2021.

*Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
Lightning Source à Maurepas (France) et à Milton
Keynes (Royaume-Uni), au mois de juin 2021
(le troisième trimestre de l'an).*

Gencod du distributeur (*Hachette-Livre*

Distribution) : **3010955600100**

Dépôt légal : *Second trimestre 2021*

ISBN Lightning Source US-UK

(France excluse) : 978-2-925098-32-4

